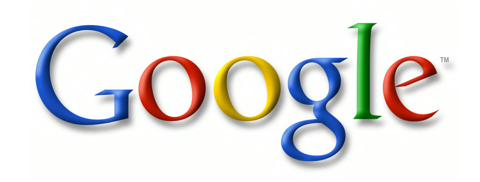
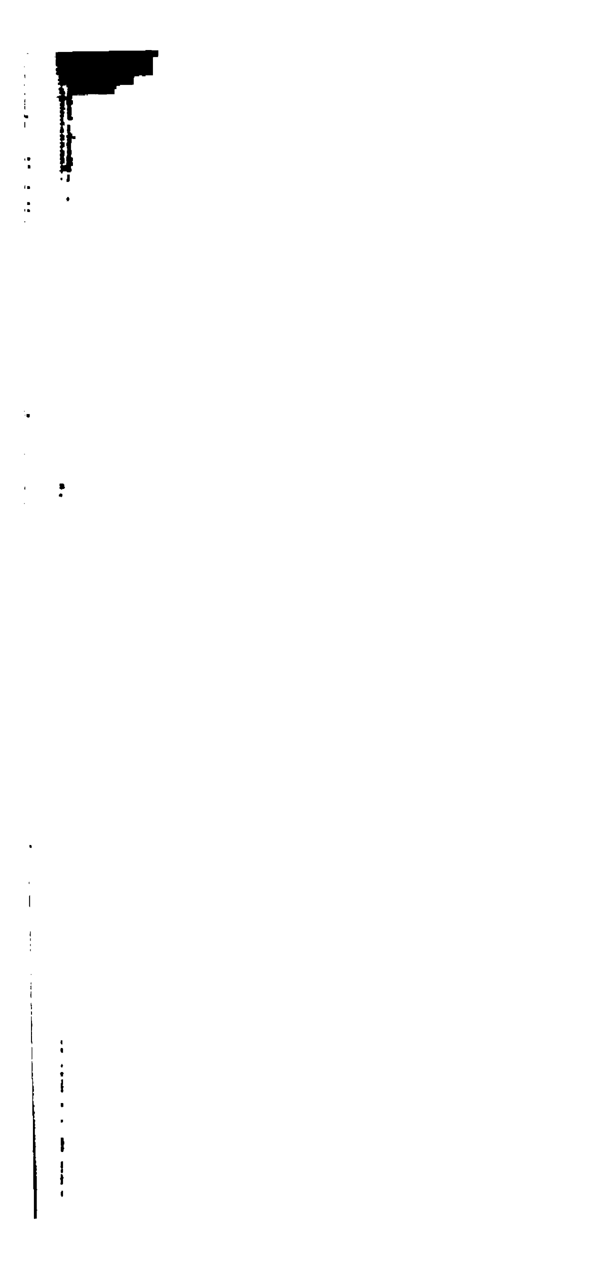



BAP
Dupont



HISTOIRE
DES
CONJURATIONS, CONSPIRATIONS
ET
RÉVOLUTIONS CÉLEBRES,

TANT ANCIENNES QUE MODERNES.

Par M. DESORMAUX.

TOME DIXIÉME.



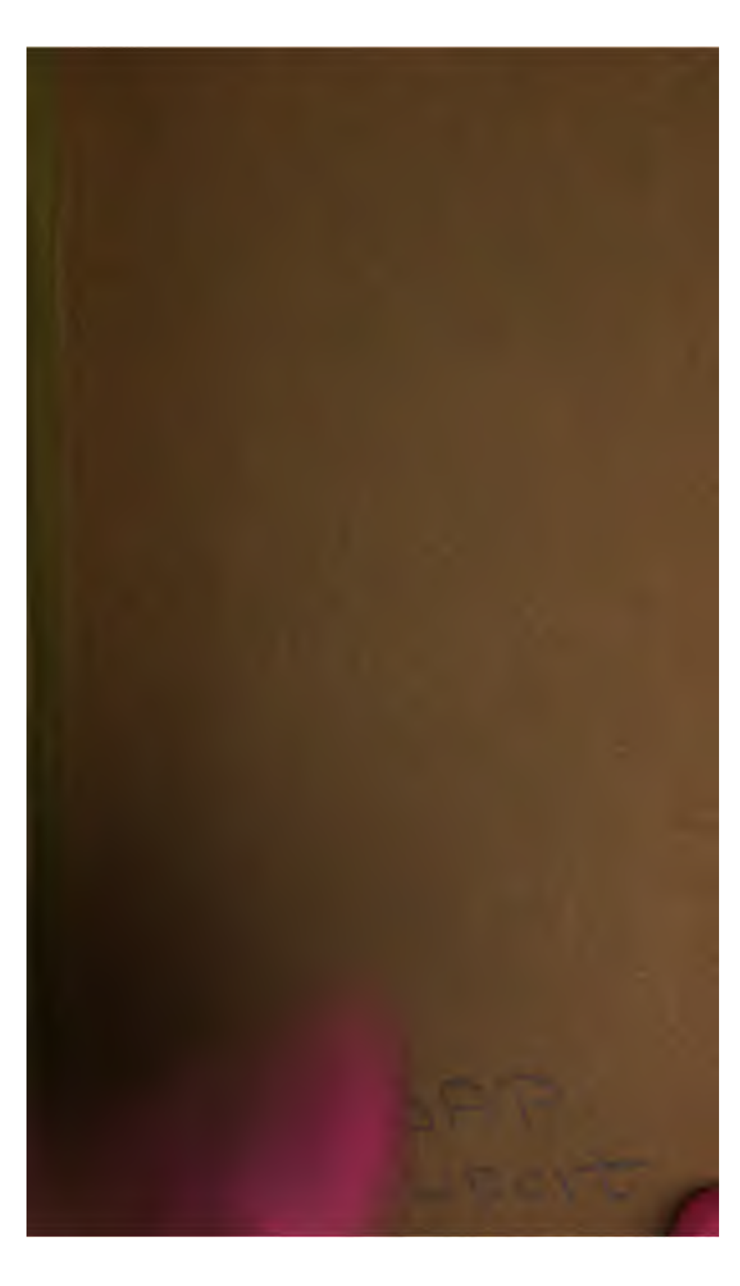
A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

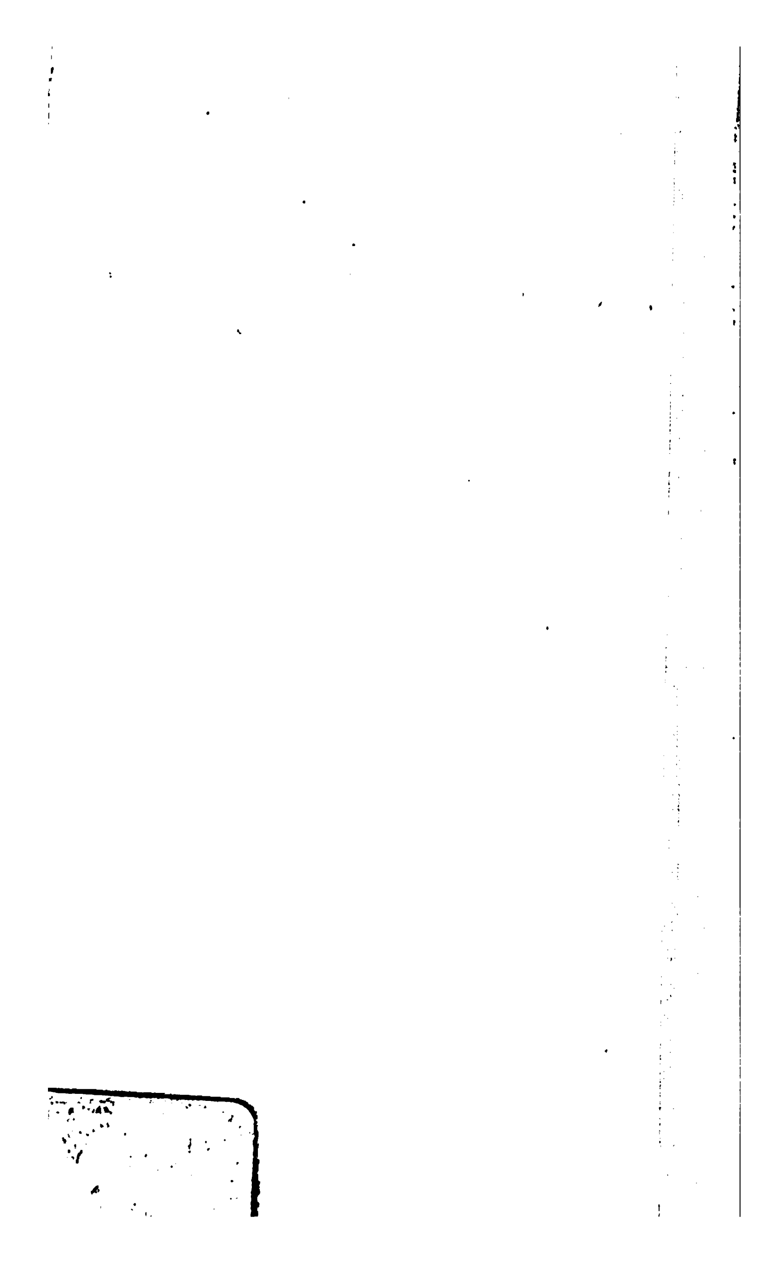
M. DCC. LX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

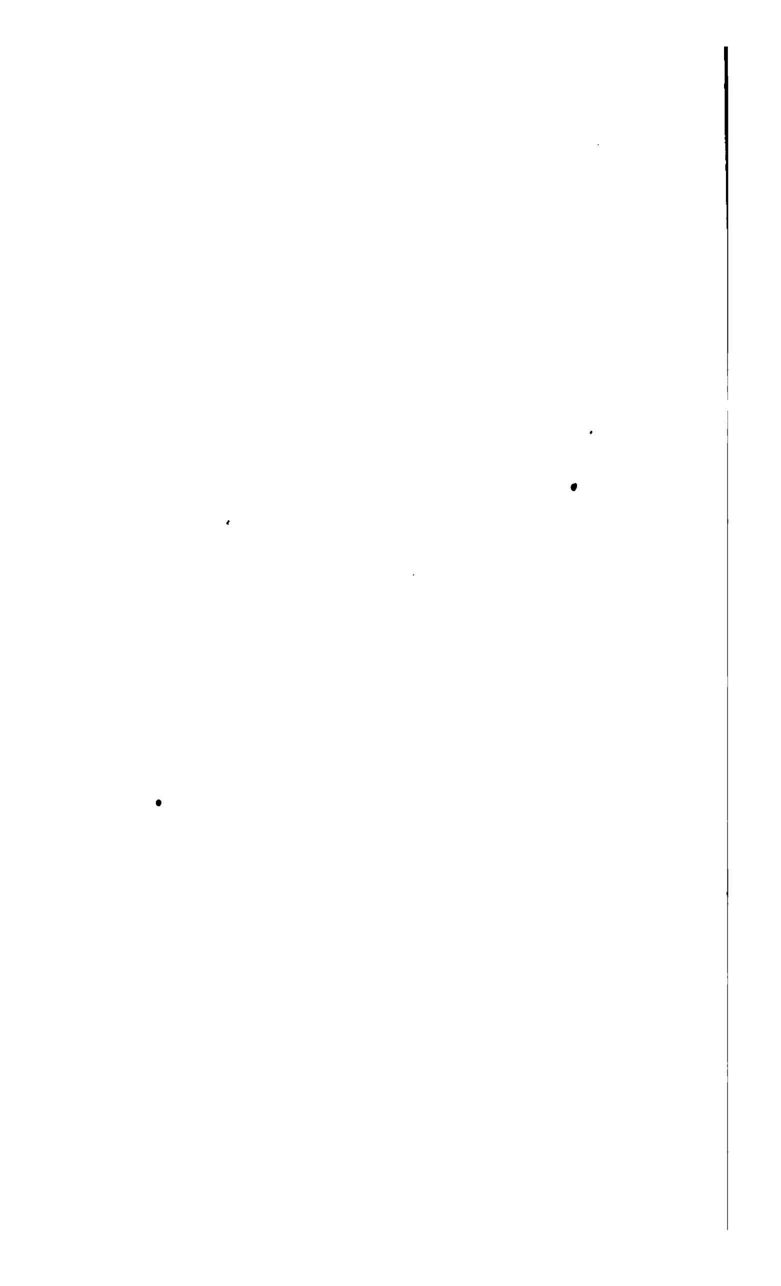




[illegible]




BPP
Dupont



HISTOIRE
DES
CONJURATIONS, CONSPIRATIONS
ET
RÉVOLUTIONS CÉLEBRES,

TANT ANCIENNES QUE MODERNES.

Par M. DESORMAUX.

TOME DIXIÉME.



A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



SUITE
DES
RÉVOLUTIONS
DES INDES.

JAMAIS la puiſſance Mogole n'avoit été plus redoutable qu'à la mort d'Oramgzeb. Aux vaſtes Etats conquis par ſes ancêtres ce Prince avoit ajouté le Viſapour, le Royaume de Golconde & pluſieurs autres Provinces enlevées aux Rois Indiens. Il avoit humilié les Patanes & les Marattes qui depuis longtems n'oſoient plus infeſter l'Empire de leurs incurſions & de leurs brigandages. Les Généraux & les Miniſtres, formés à l'école de ce Prince, étoient pleins de valeur & d'expérience, les armées conſidérables, diſciplinées, & fieres de

leurs victoires. Les Rajas n'avoient jamais été si fidéles & si soumis ; enfin Oramgzeb laissoit pour héritiers de sa Grandeur trois fils & douze petits-fils, qui tous avoient signalé leur courage à la tête des armées ou sous ses ordres : mais au lieu de conserver dans tout son éclat l'héritage paternel, cette famille nombreuse & brillante le déchira misérablement de ses propres mains ; l'ambition aveugle & impétueuse du second des fils d'Oramgzeb, plongea l'Empire dans de nouveaux malheurs & l'affoiblit ; enfin les funérailles d'Oramgzeb furent, comme il l'avoit prévu, ensanglantées par de cruels combats.

Il avoit laissé par son testament l'Empire à Cha-Halam, mais il en démembra le Decan & le Guzarate en faveur d'Azam-Cha ; le Golconde & le Visapour, ses principales conquêtes, formoient l'appanage de Kambach : mais Azam-Cha n'étoit pas content de son partage ; il n'étoit resté au camp les derniers jours de la maladie d'Oramgzeb, avec tant de danger pour sa vie, qu'afin de se rendre maître à la mort de son pere des trésors & de l'armée. Le vieux Visir Acet-Cam, qu'il avoit eu l'adresse d'attirer à son parti par ses caresses & ses

présens, lui menagea l'appui de tous les Officiers Musulmans qui se rangerent avec d'autant plus de joie sous les étendarts du Sultan, qu'il passoit pour avoir plus de zèle pour l'Alcoran que ses freres. Les Soldats enchantés de la valeur brillante, des exploits, des victoires & de la libéralité d'Azam-Cha, eurent peu de peine à suivre l'exemple de leurs Officiers; l'armée entiere lui prêta serment de fidélité: on lut le testament d'Oramgzeb, & conformément à ses dispositions, on proclama Azam-Cha Roi de Decan & de Guzarate. Ces deux Royaumes ne suffisoient point à l'ambition du nouveau Roi, il vouloit réunir sur sa tête toutes les Couronnes qu'Oramgzeb avoit portées; mais il n'osa faire éclater tout-d'un-coup ses desseins, dans la crainte de trouver des obstacles de la part même de son armée, qui peut-être ne se prêteroit qu'en tremblant à la guerre civile. Avant que de lui faire part de ses projets, son dessein étoit d'assembler de si grandes forces qu'aucun de ses Partisans ne doûtât du succès; il arrêta tous les Couriers qui partoient du camp pour porter la nouvelle à ses freres de la mort d'Oramgzeb; & il prit si bien ses mesures, que

le corps de son pere étoit enterré dans le magnifique mausolée qu'il s'étoit érigé à lui-même auprès d'Oremgabad, avant que ses freres sçussent un événement auquel ils étoient si fort intéressés. Déjà Azam-Cha comptoit sous ses ordres 150 mille hommes & une nombreuse artillerie, mais il fit une faute irréparable en ne marchant pas droit à Dhely avec toutes ses forces, sans donner le tems à son frere Cha-Halam de se reconnoître.

En effet, ce Prince ayant enfin appris qu'Oramgzeb étoit mort & que l'armée dont il étoit suivi avoit hautement pris le parti d'Azam-Cha, accourut à grandes journées du Cabulistan à Dhély, qui le reconnut pour son Souverain; les Provinces suivirent à l'envi l'exemple de la Capitale, on s'empressoit avec joie de voler au-devant du joug d'un Prince doux, humain, bienfaisant, plein d'expérience, & d'autant plus respectable qu'il avoit fait paroître beaucoup de modération dans la prospérité, & beaucoup de grandeur d'ame & de fermeté dans l'infortune où il avoit gémi longtems. Cha-Halam ou Schac-Alem étoit par lui-même très-éloigné de la guerre civile, il avoit toujours gémi de la coutume barbare des Princes Mogols,

de ne monter ſur le trône qu'après l'avoir teint du ſang de leurs freres ; d'ailleurs il avoit plus de 60 ans, âge qui inſpire l'amour du repos & de la tranquillité ; par toutes ces raiſons il étoit très-diſpoſé à ne pas troubler ſes freres dans la poſſeſſion des Royaumes qu'Oramgzeb leur avoit aſſignés ; mais les menaces, les préparatifs & les inſultes d'Azam-Cha, qui enfin laiſſa éclater ſon ambition & ſes deſſeins par des diſcours injurieux à Cha-Halam, embarquerent ce Prince dans la guerre civile qu'il vouloit éviter.

Avant que d'en venir à une rupture ouverte, les deux rivaux s'appliquerent à augmenter leurs forces ; Azam-Cha eut recours à la ruſe, à l'artifice & au crime, armes odieuſes qui avoient toujours été la ſource des victoires & des triomphes d'Oramgzeb, mais elles furent moins heureuſes entre les mains de ſon fils. Azam-Cha ne trouva point de traîtres parmi les Généraux de Cha-Halam ; preſque tous les Rajas des Indes que celui-ci avoit ou ménagés ou recherchés ſous le regne précédent, lui donnerent des preuves éclatantes de reconnoiſſance & d'attachement en ſe déclarant hautement en ſa faveur ; c'étoit à qui com-

HISTOIRE
DES
CONJURATIONS, CONSPIRATIONS
ET
RÉVOLUTIONS CÉLEBRES,

TANT ANCIENNES QUE MODERNES.

Par M. DESORMAUX.

TOME DIXIÉME.



A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques,
au-dessous de la Fontaine S. Benoît,
au Temple du Goût.

M. DCC. LX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

& ſes lumieres contre un fils indigne de lui par ſon penchant pour la religion de Brama : « oui, s'écria-t-il, la victoire » eſt à nous, le Ciel pourroit-il en diſpo- » ſer en faveur d'un lâche, d'un Bania- » ne, dont la mere ſouilla le Serrail de » l'encens ſacrilége qu'elle y brûla en » l'honneur de ſes Idoles. » Les Muſulmans reçurent l'augure avec de grands cris de joie & marcherent : à la vûe de ces vaillantes troupes qui défilerent en ſa préſence, Azam-Cha ſentit croître ſa douleur & ſes regrets de ne les avoir pas employées plutôt ; il ne pouvoit ſe pardonner de s'être laiſſé éblouir de la vaine eſpérance de triompher de ſon frere par les intrigues & les artifices, & d'avoir perdu un tems précieux ; mais ſa douleur augmenta bien davantage, lorſqu'arrivé au fleuve Narbada, il apperçut l'ennemi campé ſur l'autre rive ; il étoit inconſolable de s'être laiſſé prévenir.

Cha-Halam animé par l'activité & l'ardeur de ſes enfans, & ſur-tout par le concours des Rajas & des Omrhas qui lui avoient amené leurs troupes, s'étoit fait couronner à Dhély ; il avoit ſouffert qu'on le proclamât Souverain du vaſte Empire qui s'étend de la Tar-



SUITE
DES
RÉVOLUTIONS
DES INDES.

JAMAIS la puiſſance Mogole n'avoit été plus redoutable qu'à la mort d'Oramgzeb. Aux vaſtes Etats conquis par ſes ancêtres ce Prince avoit ajouté le Viſapour, le Royaume de Golconde & pluſieurs autres Provinces enlevées aux Rois Indiens. Il avoit humilié les Patanes & les Marattes qui depuis longtems n'oſoient plus infeſter l'Empire de leurs incurſions & de leurs brigandages. Les Généraux & les Miniſtres, formés à l'école de ce Prince, étoient pleins de valeur & d'expérience, les armées conſidérables, diſciplinées, & fieres de

ment confondit les eſpérances de Kambach, & l'on verra qu'il périt victime déplorable de ſa crédulité & de ſon indolence.

Cependant Cha-Halam, auſſi-tôt après la cérémonie de ſon couronnement, fit le revue des troupes nombreuſes qu'on lui avoit amenées de toutes les Provinces de l'Empire ; il compta plus de quatre cents mille hommes qui tous reſpiroient le combat : quoique le nombre, la valeur, le zèle des troupes, & l'habileté des Généraux aſſuraſſent pour ainſi dire la victoire à l'Empereur, il n'en prit pas moins toutes les précautions que lui dictoit la prudence, & il ſe donna bien de garde de rien donner au hazard. Il partagea ſes forces en deux armées à peu près égales, il en garda une auprès d'Agra prête à agir au premier événement, & envoya l'autre contre l'ennemi ſous les ordres de Sultan Azamudine le ſecond de ſes fils, Prince également ſage, brave, éclairé, & déja fameux par des victoires éclatantes. Les trois autres fils & les ſeize petits-fils de Cha-Halam, remplis de feu & de courage, & ayant tous un égal intérêt à la victoire, avoient le principal commandement ſous Cha-Halam.

Le nouvel Empereur, à l'exemple de Tamerlan & des héros de sa Maison, combattoit au milieu de ses enfans.

Fier d'un choix qui l'honoroit, Azamudine s'avança à grandes journées vers le Decan & parut à la tête de deux cents mille hommes sur les bords du fleuve Narbada : son premier soin fut de s'y retrancher en attendant l'ennemi, conformément aux ordres de Cha-Halam, qui connoissant le courage bouillant & emporté d'Azam-Cha, avoit enjoint à son fils d'user de cet excès de précaution pour augmenter encore la témérité naturelle de l'ennemi.

En effet, Azam-Cha s'étant apperçu que l'ennemi étoit retranché, attribua à la défiance & à la terreur ces marques apparentes de foiblesse & de découragement, & il crut qu'il vaincroit aisément un Prince si timide ; c'est dans cette espérance qu'il tenta le passage du fleuve, qui en plusieurs endroits étoit guéable, mais les remontrances de ses Généraux, qui le menacerent d'une défaite certaine, s'il avoit l'audace de passer une riviere dont les bords étoient défendus par deux cents mille hommes & deux cents piéces de canon, le retinrent, & les deux armées resterent pen-

dant plusieurs jours à s'observer. Enfin Azamudine étonné de la prudence de son oncle, sur laquelle il n'avoit pas compté, & craignant que la campagne ne finît sans une bataille décisive, s'il ne levoit lui-même l'obstacle qui empêchoit l'ennemi d'en venir aux mains, fit paroître plus de frayeur & d'embarras : après avoir essuyé quelques décharges d'artillerie sur ses retranchemens, il décampa le 19 Juin avec beaucoup de précipitation. Azam-Cha qui de dessus une éminence observoit les mouvemens d'Azamudine, s'apperçut de sa retraite : Ils fuyent les lâches, s'écria-t'il, hâtons-nous de les poursuivre ; le ciel nous donne la victoire & l'Empire. A ces mots l'armée s'ébranle & passe le fleuve en bon ordre : cependant Azamudine continua toujours de se retirer jusqu'à ce qu'il fût parvenu à une plaine qu'il avoit choisie pour champ de bataille ; alors il fit halte, son armée tourne tête, & présente un front terrible à l'ennemi. Comme le jour étoit fort avancé, tout se réduisit en des escarmouches qui servirent de prélude à la sanglante bataille qui se livra le lendemain.

Azam-Cha passa la nuit dans de grandes inquiétudes, honteux & désespéré

de n'avoir pas découvert avec toute son expérience que la fuite simulée d'Azamudine n'avoit été qu'un piege adroit pour l'attirer au combat : il n'ignoroit pas que l'armée Impériale étoit plus nombreuse que la sienne, il n'avoit espéré de vaincre que par la frayeur qu'il supposoit au Général ennemi & à ses troupes. Cependant il renferma en lui-même la défiance & les noirs pressentimens qui l'affligeoient, & parut le lendemain 20 Juin au lever de l'aurore sur le champ de bataille, affectant d'autant plus de gaieté & de confiance qu'il en avoit moins : il rangea son armée en fort bon ordre, il se mit au centre, donna le commandement de l'aile droite à son fils aîné Bedarbarch, & celui de la gauche à un autre de ses fils appelé Valaja : il parcourut ensuite les rangs, exhortant ses Soldats à combattre vaillamment, & leur alléguant l'intérêt de la Religion Musulmane qu'il accusoit Cha-Halam de vouloir détruire. « Quelle honte pour vous, quelle douleur pour moi. Soldats, s'écrioit-il, » si vous vous laissiez enlever la victoire » par les enfans de Brama ; car l'ennemi » qui ne compte presque point de disciples de Mahomet sous ses étendarts »,

» s'eſt vu forcé d'armer contre vous des
» idolâtres Indiens, peuple mol, lâche,
» efféminé, avec lequel je ne pourrois
» entreprendre de vous comparer ſans
» vous faire injure : en effet je vois ici
» l'élite des Mogols & des Tartares, de-
» vant leſquels aucune nation de l'Aſie
» n'a jamais oſé tenir ; ce ſont des Sol-
» dats vieillis ſous le poids honorable des
» armes, les compagnons des travaux &
» des victoires d'Oramgzeb, qui vont
» combattre de vils eſclaves arrachés à
» la culture des terres ; le Général qui les
» commande eſt digne d'être à la tête
» d'une pareille armée : ce n'eſt point le
» tyran des Indes ; le lâche, il redoute
» trop votre valeur, & il ſe tient à l'abri
» du danger ; il a confié le ſoin de ſa
» deſtinée à un fils qui, loin d'avoir les
» talens d'un Général, n'a pas même le
» courage d'un Soldat ; n'avez-vous pas
» été témoins de ſa frayeur & de ſa fuite ?
» Si donc aujourd'hui il paroît déterminé
» à combattre, c'eſt qu'il ne peut plus
» fuir : Soldats, je rougirois, ſi quel-
» qu'un de vous me mettoit en parallele
» avec ce jeune Baniane, moi élevé de-
» puis ma plus tendre enfance dans les
» camps & au milieu des armes, moi
» vainqueur des Rois de Golconde & de

» Visapour, qui compte presqu'autant » de victoires que d'années. Allons donc » sous les auspices de Mahomet apprendre aux Idolâtres, qu'un Général & des » Soldats formés à l'école d'Oramgzeb » sont invincibles; je sens aux transports » de joie & de confiance que son nom » & votre présence m'inspirent, que » du haut du ciel ce grand homme veille » encore à notre salut, & qu'il va nous » couvrir d'une gloire nouvelle; je vous » abandonne les trésors dont le camp » ennemi est rempli, je ne cherche » dans la victoire que le bonheur de vous » délivrer du joug odieux dont vous » menace l'ami & le protecteur de l'idolâtrie.

Azamudine de son côté distribua son armée en trois Corps à peu près égaux; il prit son poste à celui du milieu, son fils aîné Muhammed Guerry étoit à la droit, & Iskandar, son neveu, à la gauche: en parcourant les rangs, Azamudine lut sur le visage des Officiers & des Soldats la joie & la confiance; il fut accueilli par tout avec des cris d'allegresse: chacun lui protestoit de verser jusqu'à la derniere goutte de son sang pour l'Empereur. Le Sultan ne crut pas devoir se répandre en discours pour

encourager une armée a la laquelle il ne pouvoit souhaiter d'autres dispositions que celles dont il étoit témoin, il se contentoit donc de crier de tems en tems de dessus son élephant : » Le voilà enfin » tombé dans nos filets, ce Prince téméraire que l'ambition & le crime ont armé contre sa patrie; las de son orgueil » & de ses cruautés, le ciel l'a privé de » ses lumieres pour le livrer entre les » mains d'un frere qu'il s'est fait un plaisir barbare d'outrager : comment pourra-t-il se délivrer du précipice qu'il » s'est creusé à lui-même ? Il a à dos le » fleuve Narbada, à droite & à gauche » des fôrêts & des montagnes impraticables ; il ne peut se faire jour qu'à » travers notre armée : c'est à vous, braves Soldats, à faire en sorte qu'aucun » de nos ennemis n'échappe à vos coups ; » ce jour doit éclairer leur défaite entiere & la fin de la guerre civile ; la » gloire & les récompenses les plus brillantes, dignes fruits de la victoire, » vous attendent ; je vois briller dans » vos yeux la fierté, le courage, l'indignation ; allez donc, sous la protection » de l'Etre suprême, venger votre Prince » & votre patrie des attentats d'un indigne rejetton de Tamerlan.

A ces mots il donne le ſignal de l'attaque, Muhammed Guerry, ſon fils aîné, s'ébranle le premier, à la tête de l'aîle droite, & enfonce la gauche de l'armée ennemie; mais Sultan Baderbach ne tarda pas à réparer ce déſavantage; il rallie ſes troupes, les ramene à la charge, & regagne une partie du terrein qu'il avoit perdu. Il reconnut au milieu de la mêlée Muhammed qui combattoit vaillamment, & ſe porta contre lui avec toute la fureur qu'inſpire la rivalité de gloire, d'âge & d'intérêt. Muhammed ne refuſa pas le combat, qui devint perſonnel entre les deux Princes; bientôt ils eurent épuiſé leurs fléches, mais Baderbach plus heureux ou plus adroit, perce ſon ennemi d'un javelot & le bleſſe mortellement: celui-ci pouſſe un grand cri, & ne voulant pas mourir ſans vengeance, il ramaſſe toutes ſes force & porte un ſi grand coup de lance à Baderbach qu'il lui arrache la vie; épuiſé par ce dernier effort, il tombe mort de deſſus ſon élephant en mêmetems que Baderbach.

A la gauche le Prince Valaja fondit le premier ſur Iskandar qui lui étoit oppoſé, & fit un grand carnage des Impériaux; mais l'ennemi plus nombreux

revint à la charge, & alors le combat fut des plus furieux. Valaja, malgré les plus grands efforts, se vit obligé de reculer; on le presse, on l'entoure, on ne lui donne pas le tems de se reconnoître; l'élephant sur lequel il combattoit ne pouvant plus se faire jour à travers la foule des ennemis qui grossissoit à chaque instant, Valaja prit le parti d'en descendre pour se jetter sur un cheval; mais dans ce mouvement, il est investi, pris & conduit au camp du vainqueur, d'où on le transfera à la citadelle de Goüaléor: l'Empire entier crut long-tems qu'il avoit été tué dans le combat.

Azam-Cha combattoit de son côté avec plus d'égalité, mais il n'auroit pu éviter une défaite entiere sans le secours de la nuit, à la faveur de laquelle il se retira dans son camp: c'est-là qu'il apprit la perte qu'il avoit faite d'une partie de ses forces & de ses deux fils; le désespoir s'empara de son ame, il se rouloit par terre, il écumoit de fureur, il accusoit le ciel & l'enfer d'être d'intelligence pour le perdre; revenu enfin de cet accès de rage, il condamnoit la témérité qu'il avoit eue de passer le fleuve & de poursuivre une armée plus

nombreuse que la sienne ; la grandeur de son désastre, la mort sur-tout de ses deux fils, (car il croyoit Valaja tué,) l'impossibilité de se sauver lui donnoient des convulsions, la vie lui devint importune, & il tira son poignard pour se percer le cœur ; ses amis le lui arrachent, on lui fait entendre que rien n'est encore désesperé, que l'ennemi a plus perdu que lui, & qu'il doit enfin vivre pour venger ses fils. Cette idée parut le tranquiliser, il consentit à ne point attenter à sa vie, sans avoir encore une fois tenté la fortune ; enfin il congédia ses Généraux en leur donnant ordre de se tenir prêts le lendemain pour fondre sur l'ennemi à la pointe du jour.

Mais pendant la nuit qui précéda cette seconde bataille, Azamudine prépara un genre d'attaque auquel l'ennemi ne s'attendoit gueres & qui devoit achever de l'accabler ; on rassembla par son ordre tous les chameaux de l'armée au nombre de plus de 500, & on leur chargea sur le dos, dans l'endroit où les deux bosses laissent un intervalle, une petite piece de campagne ; on donna à chacun de ces nouveaux combattans deux conducteurs & trois canonniers,

& on les rangea sur une seule ligne à la tête de l'armée; Azam-Cha dès le point du jour s'avança avec son armée pour combattre ; on le laissa approcher, & quand on le vit à portée de l'artillerie, les conducteurs firent présenter le côté aux chameaux & les canonniers servirent avec tant de rapidité & de succès, que le désordre, le trouble & la terreur se répandirent dans l'armée ennemie qui resta immobile. Pendant ce tems-là Azamudine qui avoit disposé ses nombreuses troupes de façon qu'elles pouvoient envelopper celles du Roi de Decan, se hâta d'attaquer lui-même le corps de bataille déjà entamé par son artillerie; tout plie, tout prend la fuite, & ce fut moins un combat qu'une déroute & un carnage qui dura huit heures ; le vainqueur ne fit presque point de quartier, il donna inhumainement la mort à des malheureux qui à genoux crioient de toutes leurs forces, *Aman*, miséricorde ; rien de plus terrible & de plus affreux que le spectacle qu'offroit alors le champ de bataille, les chevaux, les chameaux, les éléphans, blessés, furieux, mêlés & renversés, avec les Officiers ; les Soldats, les valets & les femmes jettoient des cris

perçans, & faiſoient envain leurs efforts pour ſe dégager de la foule des fuyards ; depuis l'endroit où l'on avoit combattu juſqu'au fleuve Narbada, tout étoit couvert de ſang & de cadavres. Azam-Cha ne prit plus conſeil que de ſon déſeſpoir, après s'être battu juſqu'à la derniere extrémité avec l'élite de ſes braves, & avoir fait des efforts plus qu'humains ; épuiſé, bleſſé, & craignant ſurtout de tomber vif entre les mains de l'ennemi, il ſe plongea lui-même le poignard dans le cœur, dédaignant de périr d'une main moins noble que la ſienne.

Une victoire ſi complete rendit Azamudine maître du Decan & du Guzarate ; les villes de ces deux Royaumes ſe ſoumirent à l'envi les unes des autres, & livrerent les amis & les tréſors de l'infortuné Azam-Cha ; bientôt l'Empereur ſe rendit lui-même dans ſa nouvelle conquête pour y faire reconnoître ſon autorité.

On s'attendoit à jouir enfin du repos ; la modération de Cha-Halam le faiſoit conſentir à ne pas troubler Kambach dans la paiſible poſſeſſion des Etats qu'Oramgzeb lui avoit aſſignés ; d'ailleurs il reſpectoit la foi du ſerment qu'il



avoit fait à Oramgzeb, avant que de sortir de prison, de laisser ses freres paisibles possesseurs des appanages qu'il pourroit leur accorder ; la famille d'Azam-Cha, auteur de la guerre civile, pouvoit être légitimement dépouillée ; mais quelle raison, quel prétexte d'enlever son patrimoine à Kambach, Prince sage, vertueux, moderé, qui loin d'avoir pris part à la querelle d'Azam-Cha contre l'Empereur, ne s'étoit jamais écarté du respect qu'il devoit à son frere aîné ?

Mais l'ambition des fils de Cha-Halam détruisit dans le cœur de ce foible pere les mouvemens de la nature, ceux de l'humanité & de la justice, & la foi des sermens ; après avoir long-tems résisté à leurs instances, & leur avoir déclaré hautement qu'il vouloit borner ses conquêtes à la réduction du Decan & du Guzarate, il céda tout-à-coup & ordonna qu'on marchât à la conquête de Golconde & du Visapour ; on remarque qu'il ne donna cet ordre injuste qu'après avoir visité le tombeau d'Oramgzeb, comme si l'avidité dont ce Prince avoit donné tant de marques pendant sa vie eût reveillé celle de son fils.

Quoi qu'il en soit, 400 mille hommes

partagés en différens Corps, prirent la route des Etats de Kambach. A la vue de l'orage qui fondoit sur lui avec tant d'éclat, l'infortuné Roi de Golconde ne pensa qu'à le conjurer; il eut recours aux armes des foibles, aux prieres & aux soumissions; il envoya de magnifiques présens; il offrit de se rendre vassal & tributaire de l'Empire; enfin la Sultane Eldepari, sa mere, qu'Oramgzeb avoit tendrement aimée, vint se jetter aux pieds de l'Empereur; elle réclama en faveur de son fils la voix du sang & de la nature: l'équité & la modération, vertus naturelles à Cha-Halam; le spectacle touchant d'une Reine à genoux, l'éloquence, les larmes & la douleur d'une mere, attendrirent ce Prince; il se laissa désarmer, & rappella ses troupes: mais la Sultane ne fut pas plutôt partie pour porter cette heureuse nouvelle à son fils, que les enfans de Cha-Halam revinrent à la charge; il n'y eut point de ressorts qu'ils ne firent jouer, point d'intrigues qu'ils ne mirent en usage pour inspirer à leur pere l'ambition dont ils étoient dévorés; mais ils ne réussirent que par le moyen de quelques Moullahs qu'ils apostерent. Ces misérables firent un crime à

l'Empereur d'épargner le fils d'une Chrétienne, l'allié des Franguis ; & à force de lui parler religion & vertus, ils vinrent à bout d'éteindre en son ame la justice & l'humanité, les premieres de toutes les vertus ; les troupes reçurent ordre de continuer leur route, & de commencer la guerre.

Kambach, réduit à soutenir le poids d'une guerre si inégale, rassembla une armée de cent mille hommes. Ses sujets, dont il étoit adoré, se prêterent à ses besoins, & lui fournirent de l'argent & des munitions ; il porta toutes ses forces dans le Visapour, où il pouvoit se défendre long-tems, parce qu'on compte dans ce Royaume plus de deux cents places que la nature & l'art ont également fortifiées. Kambach se rappellant combien la conquête du Visapour avoit coûté de tems, de travaux, de trésors & de sang à Oramgzeb, ne désespéra point de conserver au moins cette partie de ses Etats. Il jetta donc de fortes garnisons dans les places, & tint la campagne avec un gros corps de cavalerie ; mais un nouvel ennemi, qui lui tomba alors sur les bras, fut cause de sa ruine. C'étoit Daut-Cam, l'un des plus célébres Généraux d'Oramgzeb. Cet

homme avoit le Gouvernement du Carnate ; il étoit demeuré neutre dans la derniere guerre civile, profitant du privilége qu'ont les Vicerois & les Grands de l'Indostan d'embrasser la neutralité pendant les guerres que les Princes de la famille Impériale ont les uns contre les autres pour la succession au trône, sans que le vainqueur puisse leur en faire un crime : Kambach avoit espéré la même modération d'un Général, à qui il avoit souvent donné de grandes marques d'estime & d'amitié ; mais Daut-Cam, esclave des grandeurs & de la fortune, non-seulement oublia un ami malheureux, mais il se porta contre lui avec toute l'animosité d'un ennemi implacable. Il tomba avec toutes ses forces sur le Royaume de Golconde, dont il fit rapidement la conquête. Kambach, attaqué de toutes parts, trahi, abandonné, se trouva bien-tôt réduit aux plus déplorables extrémités; ses troupes désespérant de son salut, déserterent en foule, les villes de ses Royaumes lui fermerent leurs portes, pour ne pas se perdre avec lui.

Kambach erra long-tems dans ses propres Etats avec environ huit mille hommes, qui ne purent consentir à l'aban-

donner. Il eſt impoſſible d'exprimer ce qu'il eut à ſouffrir : pourſuivi, reſſerré, expoſé à la faim & aux maux les plus accablans, las de lutter contre la fortune ; Kambach tenta de ſe ſauver dans les Colonies Chrétiennes voiſines de ſes Etats, mais ſes ennemis lui fermerent les paſſages. Le malheureux Roi prit alors une réſolution déſeſpérée : il s'avança, à la tête de la poignée de ſoldats qui lui reſtoit, vers Daut-Cam, & le combattit à douze lieues de Golconde. Sa troupe fut diſſipée & anéantie en moins d'une demi-heure de combat ; pour lui, ne pouvant ſurvivre à la perte de ſa couronne, il chercha & trouva la mort dans un gros d'ennemis ; quelques-uns diſent qu'il fut tué d'un coup de fléche ; d'autres prétendent que, malgré tous ſes efforts, il tomba vif entre les mains de Daut-Cam, qui lui fit couper la tête en ſa préſence ; ainſi périt miſérablement le Prince le plus vertueux des Indes. Ses Etats tomberent entre les mains de Cha-Halam, qui ſe vit enfin paiſible poſſeſſeur de l'ancien & du nouveau domaine conquis par ſes peres ; heureux ſi l'iniquité ne l'avoit pas rendu maître de l'héritage de Kambach ! Le ſang innocent de ce frere cria ven-

geance au ciel; & on attribua au crime de l'avoir versé, les malheurs qui depuis ont fondu sur la postérité de Cha-Halam. Ce Prince n'en fut pas témoin. Il mourut, après avoir regné six ans, avec moins d'éclat & plus de bonheur qu'Oramzeb. La paix devint le principal objet de ses soins, il chercha à effacer aux yeux de ses sujets l'injustice dont il étoit coupable envers Kambach, par l'équité, la douceur & l'humanité avec lesquelles il gouverna ses peuples; mais les héritiers de ce Prince ne suivirent point l'exemple qu'il leur avoit tracé. L'ambition, la cruauté, la mollesse & la lâcheté conduisirent toutes leurs démarches, & les précipiterent dans l'abîme des malheurs où on les voit languir aujourd'hui.

Cha-Halam n'eut pas plutôt les yeux fermé-, que ses fils prirent les armes pour envahir l'Empire. L'Indostan éprouva les mêmes infortunes que sous les régnes précédens: on vit les mêmes crimes & les mêmes perfidies. Sultan Mogedine ou Moezzedin, l'aîné de tous, triompha de ses freres, & les fit périr; mais la même année il fut défait à son tour par son neveu Faroukh-Schir ou

ou Ferrushier, & obligé de chercher son salut dans la retraite & l'obscurité, où il demeura enseveli. Ferrushier ne fut pas plus heureux sur le trône que son prédécesseur. A peine eut-il regné quatre ans, qu'il éprouva le malheur auquel il semble que la Divinité ait condamné les fils & les petits-fils de Cha-Halam, auteurs de la mort de Kambach. Ferrushier avoit élevé de la poussiere aux premieres dignités deux freres appellés les Seids, & il les avoit comblés d'honneurs & de richesses, en récompense de la valeur avec laquelle ils l'avoient secondé contre Mogedine; mais il eut lieu de se repentir de s'être déchargé sur eux du fardeau du Gouvernement, pour se livrer uniquement à la mollesse; en effet, ces deux hommes également avides, cruels & ambitieux, firent gémir l'Empire sous le poids de leur tyrannie, & rendirent l'Empereur odieux à tous ses Sujets. Ferrushier, témoin du déchaînement général des peuples contre lui, & fatigué des révoltes continuelles qu'il éprouvoit depuis l'élévation de ses favoris, résolut de les priver de leurs emplois. Ils parurent se soumettre avec résignation à

la volonté de l'Empereur; mais ils conjurerent sa perte sous le silence. Ils associerent à leur vengeance les Grands qui leur devoient leur fortune, & qui participoient à leur disgrace : tous ensemble formoient un parti redoutable; mais telle étoit la sécurité de Ferrushier, qu'il ne s'apperçut seulement pas des intrigues des anciens favoris. Les Seids, après avoir mis dans leurs intérêts les Omhras, chargés de la garde extérieure, entrent pendant la nuit dans le palais de Dhély, font passer indistinctement au fil de l'épée les femmes, les Eunuques, les Officiers & les Ministres, & paroissent aux yeux de l'Empereur les mains teintes de sang. L'Empereur est arrêté, chargé de chaînes d'argent, & conduit au Dorban général, que les chefs des conjurés convoquerent : là, on reprocha au malheureux Roi des crimes vrais ou supposés, & enfin on le déclara déchu de l'Empire ; on le transporta à la citadelle de Goualéor, où on lui brûla les yeux. Les rebelles tirerent de la même prison son cousin Sultan Refieddenedjat ou Raschidedderegtiat, & le proclamerent Empereur. Le premier soin du nouveau Monarque fut de faire mettre à

mort son prédécesseur ; mais il ne tarda pas à éprouver le même sort. Les Seids qui s'attendoient à jouir de toute l'autorité sous le regne d'un Prince qui leur devoit la couronne, s'apperçurent avec une douleur mêlée d'indignation de la haine secrete que l'Empereur avoit conçu contre eux. Les scélérats étoient trop familiers avec le crime pour s'en tenir à des plaintes stériles : ils raniment leur parti ; & à la tête d'une foule de conjurés, ils surprennent l'Empereur à la chasse, & le massacrent : ils furent de ce pas délivrer de prison Reffieudelet ou Raschideddoulet, frere du Prince assassiné, & lui mirent la couronne sur la tête. Le nouveau Monarque leur pardonna un crime qui l'avoit élevé jusqu'au trône, & leur abandonna toute son autorité; mais le Ciel ne le laissa pas jouir long-tems du fruit d'un attentat dont il n'étoit peut-être pas innocent. Il mourut laissant le trône à son cousin Nasreddin-Muhammed-Cha, en faveur de qui les Seids, plus puissans que tous les Princes & les Grands, en disposerent.

Muhammed-Cha, fils du Sultan Dghiangar, & petit fils de l'Empereur Cha-Halam, sortoit à peine de l'en-

fance, lorfqu'il monta fur le trône. Il femble que la poftérité de Tamerlan étoit prefque réduite à ce feul Prince. La nombreufe famille de Cha-Halam avoit péri dans les troubles, les confpirations & les guerres civiles, qui depuis dix ans déchiroient l'Empire; mais les malheurs que les Indes avoient éprouvés fous les regnes précédens, ne peuvent être comparés à ceux auxquels elles vont être en proie fous celui de Muhammed. Les révolutions paffées n'avoient guères été fatales qu'aux Princes de la Maifon Impériale, & à ceux qui avoient pris part à leurs fanglantes querelles: l'Empire s'étoit toujours aggrandi au milieu des guerres civiles, & prefque toutes les Souverainetés des Indes avoient été anéanties par la force des armes des Mogols. L'Indoftan, fous le foible Muhammed, va préfenter un nouveau tableau. Cet Etat fi vafte, fi riche, fi floriffant, éprouvera les défaftres les plus terribles; les Perfans d'un côté, les Patanes & le Marattes de l'autre, l'affoibliront; l'Empereur fera le jouet de fes favoris & de fes Miniftres; il fera trahi & livré par fes Généraux entre les mains d'un Conquérant farouche, qui ne lui laiffera

la vie & la couronne qu'après lui avoir fait éprouver tout ce que l'infortune a de plus amer, tout ce que la honte a de plus ignominieux. A peine échappé des fers de son vainqueur, Muhammed aura la douleur de voir ses premiers Sujets s'élever contre lui, s'armer de ses propres bienfaits, & devenir les usurpateurs des Provinces dont il leur aura confié l'administration; trop heureux que ces nouveaux Souverains, autrefois ses esclaves, voudront bien se dire encore les tributaires & les vassaux d'un Roi, qu'ils ne serviront qu'autant que leurs intérêts le leur permettront! Enfin le malheureux Prince périra par les mains de ses Ministres, laissant à son fils un trône ébranlé jusques dans ses fondemens, une autorité précaire, une domination qui s'étendra à peine sur la Capitale & les villages voisins; point d'autres revenus, point d'autres armées que celles que voudront bien lui fournir les détenteurs du domaine Impérial: tel est le spectacle horrible que va offrir l'Indostan.

Il ne faut point chercher d'autres causes d'nne decadence si rapide, d'une révolution si déplorable, que la lâcheté & la foiblesse de l'Empereur. Muham-

med élevé à l'ombre du Serrail, sous les yeux d'une mere voluptueuse, ne respira lui-même toute sa vie que la molesse, le plaisir & le faste ; il avoit reçu de la nature un grand fond de bonté, de clémence, de douceur & d'humanité ; mais on n'apperçut jamais en lui la moindre étincelle de courage, de constance, de grandeur d'ame, de fermeté & de génie; il ignora l'art, le grand art de connoître les hommes, connoissance si utile au Maître de la Terre, & il n'employa gueres que des traîtres, des lâches & des méchans ; il jugea de tous les hommes par ceux qui l'environnoient, & il les crut tous avares, dissimulés, hypocrites, flatteurs & voluptueux ; peut-être qu'il ne crut pas cette race méprisable digne de ses soins, & que c'est pour la punir qu'il en abandonna la conduite à des Ministres corrompus ; mais ce seroit faire trop d'honneur à ses lumieres ; le seul attrait du plaisir & de la frivolité l'arracha aux devoirs de la Royauté. Que n'avoit pas à craindre sous un pareil maître l'Empire agité, troublé depuis tant d'années par les factions & les conspirations ? Le pilote le plus expérimenté, le plus habile & le plus courageux, auroit eu

peine à conduire le vaisseau au milieu de tant d'écueils & d'orages. Pouvoit-il manquer de périr sous un jeune Prince sans conduite, sans adresse, sans force? Ce fut à qui se saisiroit du gouvernail échappé à ses foibles mains; de-là, la jalousie, les divisions, les intrigues, les combats, enfin le triste naufrage du vaisseau dont Muhammed & sa postérité ont à peine conservé quelques misérables débris.

Les Seids gouvernerent d'abord sous le nom de Muhammed; tout plia sous leur autorité. L'Empereur & les Grands reçurent en tremblant les ordres de ces assassins des Rois; mais enfin leur fierté, leurs brigandages, leur tyrannie furent portés à un tel excès, que tout foible qu'il étoit, Muhammed comprit qu'il falloit s'en défaire, ou se résoudre à voir éclore tous les jours des complots contre sa vie, de la part des parens & amis de ceux qui périssoient par les ordres des dépositaires de sa puissance; mais il y avoit autant de danger pour l'Empereur d'entreprendre de les détruire, que de les laisser en place. L'exemple de deux de ses prédécesseurs, auxquels il en avoit coûté la couronne & la vie pour avoir tenté de renverser

leur fortune, le faisoit trembler, & il cachoit même avec soin la haine & la crainte dont il étoit rempli pour ses Ministres; cependant, malgré toute sa dissimulation, Azezia, Grand Chancelier de l'Empire, pénétra les sentimens de son Maître. Cet homme, qui depuis fut plus fatal à l'Empire que les Seids mêmes, étoit dévoré d'ambition. Il n'avoit vu qu'avec des transports de fureur & d'envie l'élévation des deux Omrhas; mais il avoit toujours plié sous leur autorité, dans la crainte d'éprouver le sort de ceux qui avoient péri sous leurs coups. Dès qu'il se fut apperçu que l'Empereur avoit enfin ouvert les yeux sur le danger qui l'environnoit, soit de la part des Seids, soit de celle des Grands & des peuples qui étoient las de gémir sous le poids de leur orgueil, il résolut de profiter de cette découverte pour exciter Muhammed à perdre les deux freres, ne doutant point qu'il ne fût revêtu de leurs dépouilles & de leur autorité, dès qu'ils cesseroient de vivre. Un jour qu'on rendoit compte à l'Empereur, en présence d'Azezia, de quelques soulevemens accasionnés par l'orgueil & la tyrannie des Seids, sur quelques soupirs qui échap-

perent à Muhammed, & qui marquoient la crainte & l'indignation dont il étoit agité, le grand Chancelier saisit cet instant pour achever d'aigrir son Maître. *Seigneur*, lui dit-il, *jusqu'à quand le trône sera-il en bute aux attentats, aux complots & aux révoltes? Quels maux n'avons-nous pas éprouvés depuis la mort de Cha-Halam; & s'il est permis au plus zélé de tes esclaves d'oser ici te découvrir ses sentimens, il ne faut point chercher la cause des malheurs & des désastres de la Maison Impériale, ailleurs que dans l'ambition des Seids; les scélérats, ils ont trempé leurs mains dans le sang de deux de nos Rois; & ne t'ont placé toi-même sur le trône de Tamerlan, que pour regner sous ton nom. Tant qu'ils respireront, tu ne seras qu'un ombre, qu'un fantôme de Souverain. Le feu de la rébellion s'allumera dans toutes les Provinces; leur nom odieux & détestable sera le signal de ralliement de tous les factieux; tu ne dois t'attendre qu'à des révoltes éternelles; j'ai lu, oui j'ai lu dans ton cœur la juste horreur dont tu es animé contre ces Tyrans, & j'ai frémi qu'à la moindre défiance ils ne se portassent aux plus terribles extrémités; peut-être que déjà*

persuadés qu'un Prince aussi humain que toi ne pourra souffrir long-tems leurs excès ; ils essayent dans le silence une nouvelle révolution ; peut-être le glaive parricide est-il déjà suspendu sur ta tête sacrée ; ce n'est qu'en te hâtant de leur arracher le jour, dont ils souillent la pureté par leurs regards, que tu préviendras leurs coups, & que tu maintiendras la paix & l'union dans l'Empire ; je le répete, ton salut & ta gloire dépendent de la prompte mort de ces deux scélérats. Muhammed, incertain & effrayé, ne savoit à quoi se déterminer : ce n'est pas qu'il ne sentît la nécessité de se défaire de ses Ministres ; mais quoiqu'il fût rempli de confiance pour Azezia, & qu'il comptât beaucoup sur son adresse & son courage, il étoit effarouché à la vue de la puissance énorme des Seids. Il n'y avoit d'autre moyen de s'en délivrer qu'en les faisant poignarder ; Muhammed, naturellement doux & humain, avoit peine à consentir à un assassinat ; d'ailleurs il y avoit beaucoup de danger pour lui à tenter cette voie ; car si elle ne réussissoit pas, il ne pouvoit manquer de devenir la proie de ces deux

hommes, qui comptoient au nombre de leurs partisans les principaux Officiers de la Garde Impériale ; enfin, sur les nouvelles instances du Chancelier, qui conjura l'Empereur de le charger de l'exécution, Muhammed lui abandonna la destinée des traîtres, & la sienne même, qui après cette démarche dépendoit uniquement du succès de l'entreprise, & il fut se cacher au fond de son Serrail.

Azezia prit si bien ses mesures, qu'il surprit les deux Omrhas, & les poignarda avec leurs principaux partisans ; les autres périrent dans les supplices ; les moins criminels en furent quitte pour l'exil ou pour la confiscation de leurs biens. Muhammed ne se crut véritablement Empereur que du jour qu'il eut vengé avec tant d'éclat ses deux prédécesseurs. Il récompensa avec beaucoup de magnificence Azezia, dont il changea le nom en celui de Nizam-Moulouk, qui signifie le bras fort de l'Empire. Il lui donna en mariage une de ses niéces, honneur dont n'avoit jamais joui aucun Sujet dans l'Indostan ; enfin il le déclara Viceroi du Dekan & de Golconde, & lui assujettit

tous les Nababs & les Rajas d'en-deçà du Gange, depuis Surate jusqu'au Cap Gomorin. Il ne manquoit plus à l'heureux Nizam-Moulouk que d'être associé à l'Empire; mais Muhammed lui en abandonna le gouvernement, & ne se réserva, pour ainsi dire, que le titre & l'extérieur de la Royauté, ses femmes & ses trésors. Heureux, s'il n'eût pas changé de sentiment à l'égard de son favori; plus heureux encore, s'il ne lui eût pas donné un pouvoir & des richesses au-dessus de ce qu'il convient à la fortune d'un particulier! Il est tems de faire connoître plus particuliérement cet homme, dont l'ambition va faire naître guerres sur guerres, & exciter la plus terrible révolution.

Nizam-Moulouk, que nous nous contenterons désormais de désigner sous le nom de Nizam, étoit né en Perse dans l'obscurité. Dès sa plus tendre jeunesse il passa aux Indes pour y chercher la fortune. Il s'attacha aux Mogols, dans les armées desquels il se signala d'abord en qualité de simple soldat. Bien-tôt sa valeur & son génie le firent passer au grade d'Officier. Il suivit Oramgzeb dans plusieurs de ses campagnes, & il eut le bonheur de se distinguer aux

yeux de ce Prince, qui lui confia des emplois importans, & qui enfin l'éleva à la dignité d'Omhra. Ce fut à l'école d'Oramgzeb qu'il se forma au grand art de la guerre & de la politique. Il prit toujours ce Prince pour son modéle, & il réussit au point de devenir aussi dissimulé, aussi artificieux & aussi perfide: Nizam étoit naturellement affable, poli, éloquent, sobre, vigilant, laborieux, infatigable; la vigueur de son corps répondoit à celle de son génie; & ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'il étoit en même-tems l'homme le plus délié, le plus souple, le plus adroit & le plus ferme de l'Empire. Ses talens ne brilloient pas moins à la tête d'une armée, qu'à celle d'une négociation; mais sous les apparences du zèle le plus vif pour son Roi, il renfermoit une ambition vaste & démesurée, une ame ingrate & excessivement vindicative: jamais rien ne lui fut cher & sacré que sa fortune & sa grandeur; avec ce mélange de talens sublimes, de passions dangereuses, de vertus & de vices, il pouvoit être l'appui de l'Empire; il aima mieux en être le fléau. Peut-être que si Muhammed ne se fût jamais repenti de lui avoir confié son autorité; peut-être

que s'il eût consenti à recevoir de sa main ses Généraux, ses Ministres & ses Favoris, Nizam ne se fût jamais écarté de son devoir, & qu'il eût rendu à l'Empire tout l'éclat dont il jouissoit sous Oramgzeb. Quoi qu'il en soit, le Vice-roi de Golconde avoit plus de soixante-dix ans, lorsqu'il fut mis à la tête des affaires : son ambition, sa vigueur d'esprit & de corps, son activité, son application retraçoient tout ce qu'on avoit admiré dans Oramgzeb, son maître & son héros.

L'Empire, gouverné par ce nouveau Ministre, jouit pendant quelques années d'un calme qui lui étoit inconnu depuis long-tems. Nizam en profita pour affermir sa puissance. Il distribua les principaux emplois à ses amis & à ses alliés, & il amassa des trésors immenses ; mais quelques-unes de ses créatures, qu'il avoit élevées de la poussiere aux dignités, se lasserent du second rang sous cet homme impérieux, & entreprirent de le perdre. On lui fit un crime auprès de l'Empereur de ses richesses, & sur-tout de la nombreuse suite qui l'accompagnoit partout ; enfin on le peignit aussi ambitieux & aussi redoutable que les *Seids*.

L'imbécile Muhammed, endormi jusqu'ici dans le sein de la débauche, s'éveilla plein d'effroi au bruit de la calomnie; mais il n'osa suivre le conseil qu'on lui donnoit de faire poignarder Nizam, dans la crainte que ce Ministre, puissant par ses amis & ses enfans, ne trouvât quelque vengeur; cependant il ne put s'empêcher de paroître plus froid & plus réservé à son égard. L'habile Nizam comprit qu'on l'avoit perdu dans l'esprit de son Maître; & redoutant de la part d'un Prince foible & défiant le sort des Seids, il demanda la permission de se retirer dans sa Vice-Royauté: l'Empereur y consentit avec des démonstrations de joie qui firent comprendre à Nizam combien il y avoit de sagesse dans le parti qu'il prenoit de la retraite. Mais il ne fut pas plutôt arrivé à Oremgabad, la Capitale de son Gouvernement, qu'il entreprit de semer la défiance, la division & la discorde à la Cour par le moyen de ses créatures: son but étoit de susciter tant d'affaire à l'indolent Muhammed, qu'il fut forcé de le rappeller. Il réussit avec d'autant plus de facilité, que le Vizir Kamereddin-Kan, qui succéda à la faveur, n'avoit ni le

génie, ni l'expérience, ni les talens d'un Ministre. Cet homme continuellement plongé dans la débauche du vin & des femmes, & livré au plaisir de la chasse, négligea entierement les affaires. Les Patanes & les Marattes, ennemis éternels du nom Mogol, entrerent dans les Provinces, & les dévasterent. Le cri des peuples opprimés se fit entendre jusqu'au trône : les principaux Officiers, les amis de Nizam, les femmes mêmes de la Cour se plaignirent du Vizir, comme d'un homme incapable de soutenir le fardeau du Gouvernement. L'Empereur fatigué, céda à leurs importunités, & rappella du Dekan Nizam, comme le seul homme en état de rétablir l'ordre, & de soutenir la majesté de l'Empire.

Peu d'hommes, à la place de Nizam, eussent accepté les offres de l'Empereur. Il jouissoit d'une autorité absolue dans son Gouvernement le plus riche des Indes : sa Cour étoit nombreuse & brillante, ses forces considérables, & ses trésors immenses; mais ce Persan insatiable d'honneurs & de dignités, ne trouvoit pas le théâtre du Dekan dignes de ses talens; d'ailleurs il vouloit écraser les Omhras ses enne-

mis : il accourut donc à Dhéli, où il fut reçu en triomphe. Dès la premiere audience, l'Empereur le déclara Vekil-Mutlack, ou Lieutenant absolu, ce qui le mettoit au-dessus du Grand-Vizir même. Kamereddin-Kan, en proie à la molesse la plus outrée, parut insensible à la diminution de son pouvoir ; mais Kan-Devran, l'un des deux Généralissimes, devenu depuis peu le premier favori de Muhammed, ne put se résoudre à plier sous l'autorité de Nizam-Moulouk : fier de la tendresse de son maître, il se déclara le rival du Lieutenant-Absolu ; mais son crédit ne put balancer celui de Nizam.

Celui-ci flatté de s'être vu recherché par l'Empereur, & encore plus d'être le dépositaire de toute sa puissance, se conduisit avec toute la sagesse qu'on pouvoit attendre de son expérience & de ses lumieres. Tout ne respiroit en lui que la gloire de Muhammed, & la félicité de l'Empire : il obligea les Marates & les Patanes de rentrer dans leurs montagnes ; plusieurs Gouverneurs, qui, par la foiblesse du Ministere précédent, avoient refusé de payer le tribut ordinaire, se soumirent aux ordres qu'ils reçurent de sa part ; les Rajas, dont la

plûpart avoient secoué le joug que leur avoit imposé Akebar & ses successeurs, rentrerent dans le devoir, & vinrent, selon la coutume, monter la garde avec l'élite de leurs Ragepures, aux portes du Palais Impérial; la Cour devint plus brillante qu'on ne l'avoit vu depuis Cha-Halm; enfin Nizam s'appliqua avec succès à détruire tous les abus qui s'étoient glissés dans l'administration depuis les dernieres révolutions, & surtout à diminuer le pouvoir & les richesses des Grands. Kan-Drevan prévoyant que l'éclat de tant de services alloit rendre le Lieutenant cher & nécessaire à l'Empereur, & qu'il ne pourroit manquer de succomber sous la puissance d'un rival si redoutable, employa toutes les ressources de l'intrigue pour le rendre odieux à Muhammed, & à toute la Cour. Les Grands, esclaves de la faveur, des richesses & de la puissance, que le réformateur vouloit leur enlever, se joignirent au Généralissime, qui ne cessoit de leur faire entendre, « qu'on devoit regarder Nizam » comme l'ennemi personnel de tous les » Courtisans; que cet homme ambitieux » ne vouloit qu'il n'y eût que lui & ses

» enfans de Grands & de puissans à la
» Cour & dans les Indes ; qu'après avoir
» écrasé tout ce qui lui faisoit ombra-
» ge, jusqu'où ne porteroit-il pas ses
» desirs ? qu'indépendamment de la
» juste frayeur dont on ne pouvoit
» manquer d'être saisi à la vue de sa puis-
» sance, que deviendroient les Grands,
» si cet homme austere & avare réussis-
» soit dans le projet de rétablir les affai-
» res sur le même pied où elles étoient
» du tems d'Oramgzeb ? qu'au lieu d'un
» Roi magnifique, généreux, humain,
» reconnoissant, ils auroient un maître
» dur, farouche, cruel, impitoyable,
» qui réduiroit leurs pensions, envahi-
» roit leurs héritages, & les traiteroit
» esclaves.

D'un autre côté, Kan-Devran répétoit continuellement à l'Empereur qu'il étoit
» tems de se défier d'un Sujet que ses
» bienfaits avoient égalé à lui; que toute
» la Cour voyoit avec douleur que le
» Monarque étoit presque sans considéra-
» tion, tandis que le Ministre comptoit
» à sa suite des Généraux & des Rois qui
» ne le quittoient point ; qu'on gémissoit
» dev. [illegible] un vil esclave prendre à l'égard
» de son maître le ton d'un censeur &
» d'un

» d'un pédagogue. *N'en doutés point,* » *Seigneur*, ajoutoit-il, *cet homme artificieux, sous un zèle apparent pour ta personne sacrée, cache des desseins profonds. Il n'y a personne qui, à travers son hypocrisie & sa dissimulation, ne s'apperçoive que son ambition n'est pas encore satisfaite par la plus riche de toutes les Vice-Royautés, & la premiere dignité de l'Etat : il a toujours à la bouche les mots d'ordre, de discipline, de vertu ; le perfide ! il ne t'inspire ces idées d'austérité & de réforme, que pour te rendre odieux à tes Sujets, & préparer une révolution, dont il saura bien profiter pour s'asseoir sur le Trône de Tamerlan, au sang de qui il s'est uni en épousant ta niéce.*

Prévenu par les discours & les artifices de son favori, le foible Muhammed sentit réveiller au fond de son cœur les anciens soupçons contre son Ministre ; l'austérité de Nizam, qui étoit une censure indirecte de sa mollesse, ses sages conseils mêmes commencerent à lui devenir odieux & insupportables ; mais il n'osoit éloigner de sa Cour, ni même ôter l'administration des affaires à un homme qu'il avoit rappellé avec tant d'éclat, soit pour ne

pas aigrir le peuple, qui regardoit avec raison Nizam comme l'auteur de la félicité publique, soit pour ne pas éprouver la vengeance de ce vieillard redoutable. Mais en lui laissant la conduite de l'Etat, Muhammed résolut de lui donner tant de mortifications, qu'enfin il le forceroit à se retirer de lui-même. D'abord il lui refusa plusieurs graces, Nizam eut la douleur de voir les amis de Kan-Devran préférés aux siens dans la distribution des emplois; ses conseils, qui depuis son retour avoient reglé toutes les démarches de l'Empereur, furent ou rejettés ou combattus avec aigreur par les Favoris; les courtisans s'apperçurent bientôt des sentimens secrets du Monarque pour le Lieutenant absolu: ils comprirent que si le Prince ne le dépouilloit pas de l'autorité qu'il lui avoit confiée, c'étoit par un reste de bienséance, par la crainte des suites & surtout pour ne pas soulever les peuples dont le vœu général l'avoit appellé à la tête des affaires. Sur cette découverte, qui flattoit si fort leurs desirs, ils entrerent dans les vues politiques du Maître, en cherchant à tourner en ridicule la personne, les manieres, le zéle & l'austérité du Ministre: chaque jour

voyoit éclore contre lui des chanſons, des épigrammes, des bons mots; enfin Nizam devint le jouet de la Cour la plus maligne & la plus voluptueuſe de l'Aſie. D'abord il parut inſenſible aux traits de ſes ennemis, & les mépriſa; mais voyant que l'Empereur étoit de concert avec ſes courtiſans, qu'on n'écoutoit ſes avis que pour en rire, & qu'enfin le crédit de Kan-Devran l'emportoit ſur le ſien; las enfin de ſervir un maître ingrat, il demanda avec inſtance à l'Empereur la permiſſion de ſe rendre dans le Dekan, ſous prétexte de combattre quelque Rajas révoltés. Muhammed, agréablement ſurpris d'un deſſein qui prévenoit ſes deſirs, conſentit volontiers à ſa retraite. Il lui accorda même, en partant, pluſieurs graces, qu'il ne lui avoit pas demandées: trop heureux d'être délivré à ce prix d'un Miniſtre, dont l'auſtérité lui étoit devenue inſupportable.

Nizam ſortit de la Cour, ne reſpirant que fureur & vengeance, non contre l'Empereur, dont la conduite excitoit ſeulement ſa pitié, mais contre les Favoris, qui abuſoient de l'aſcendant qu'ils avoient ſur ſon eſprit pour le plonger dans la débauche; il prévoyoit

que l'Indostan alloit bientôt être en proie aux plus grands malheurs. En effet, le Grand-Visir & le Généralissime, qui seu's furent chargés de l'administration des affaires, s'en acquitterent avec tant de négligence, les Grands conçurent tant de mépris pour ces hommes uniquement occupés de leurs plaisirs, les Rajas & les Nababs refuserent avec tant de fierté de payer le tribut ordinaire, les plaintes des Provinces voisines de la Capitale, accablées d'impôts, furent si hautes, qu'on avoit tout lieu de craindre une révolution. Nizam, qui avoit prévu ces tristes événemens, écrivit à l'Empereur pour lui ouvrir les yeux sur la conduite insensée de tous ceux qui l'environnoient. *Prince infortuné*, lui disoit-il, *les flatteurs dont tu as écouté la voix perfide, te conduisent sur un chemin de fleurs dans un affreux précipice; les Provinces, accablées d'impôts, réclament en vain ta justice & ta bienfaisance. Leurs plaintes ne peuvent parvenir jusqu'à son sublime trône, on leur ferme tout accès auprès de toi; les Gouverneurs profitent des intrigues, de la négligence, des divisions éternelles & de la foiblesse de tes Ministres, pour s'établir insensiblement Souverains des*

Provinces que tu leurs as confiés. Les Peuples témoins des débauches, des vices, de la honte & des fautes de ces hommes vils qui ont surpris ta confiance, las de gémir sur tant d'excès, se disposent à un soulevement général. Il est tems enfin que la vérité perce jusqu'à toi, daigne jetter un regard sur le tableau que t'offre aujourd'hui l'Indostan ; tes troupes sont sans courage & sans discipline ; tes Généraux sans émulation, sans fidélité & sans talens ; les Grands, plongés dans la mollesse, riches à l'excès de tes bienfaits, sont inutiles & peut-être dangereux à l'Etat, dont ils devroient etre l'appui ; des deux nations qui habitent le vaste Empire que tu as reçu de tes Peres, les Mogols ne cessent de faire éclater le mépris dont ils sont remplis pour tes Ministres ; ton autorité commence à leur devenir moins chere & moins sacrée ; pour les Indiens, que n'avons nous pas à craindre de leur haine mortelle contre nous : ils épient depuis trois siecles l'occasion favorable de briser leurs fers ; peut-être touchons-nous au funeste moment de les voir s'élever contre nous & détruire l'Empire, que le grand Tamerlam & tes augustes Ancêtres ont fondé avec tant de travaux & de dangers. Pardonne,

Seigneur, pardonne ce langage hardi à la douleur & au zéle d'un vieux serviteur que tu as comblé de graces & qui ne respire que ta gloire, daigne écouter sa voix mourante. Que faut-il faire, diras-tu ? Ecarter d'auprès du trône les indignes favoris qui l'assiégent, te saisir du gouvernail que tu as remis entre leurs mains infidelles, conduire toi-même des troupes contre cette foule d'usurpateurs qui refusent d'exécuter tes ordres, faire rentrer dans le néant tous ces esclaves, qui ne sont devenus puissans & redoutables que par ton excessive bonté; prendre enfin pour modèle de ta conduite le grand Oramgzeb, qui ne t'inspirera que des sentimens dignes d'un Roi.

L'Empereur ne répondit point à cette lettre, soit qu'elle ne parvînt point entre ses mains, soit qu'il s'en moquât. Les passions de Nizam-Moulouck étoient très-vives; outré de cette nouvelle marque d'indifférence & de mépris, le Lieutenant eut recours à la perfidie & à la trahison pour s'en venger. Il appella dans le sein de l'Empire, à force d'argent & d'intrigues, les chefs des Marates & des Patanes, abandonnant ainsi à la fureur & au brigandage de ces Nations barbares, les mêmes peu-

ples dont il venoit de plaider avec tant de chaleur les intérêts auprès du trône. *Il est tems*, leur écrivoit le perfide Ministre, *de vous venger de l'oppression où vous ont tenus si long-tems les Mogols; sortez de vos montagnes, répandez-vous dans les provinces : rien ne pourra résister à votre courage & à votre impétuosité. Les lâches qui gouvernent aujourd'hui l'Empire, loin d'oser se mesurer à vous, chercheront à vous desarmer par leurs prieres & leurs trésors, les chemins vous seront ouverts jusqu'à Dhély; mais pour cacher à l'Empire notre intelligence, commencez par ravager le Decan; je vous abandonne les peuples de mon Gouvernement, je vais préparer vos conquêtes & vos victoires : tout ce que j'exige pour prix des services que je vous consacre, c'est de ne point conclure de paix avec vos ennemis que de concert avec moi.*

Eblouis par les promesses brillantes de Nizam, les Marates se mirent les premiers en campagne, & fondirent sur le Decan dont ils trouverent les passages ouverts; ils porterent par-tout le fer & le feu, & firent un butin immense. Nizam se tint renfermé dans Oremgabad, d'où il voyoit l'incendie qui

consumoit les villages voisins : la ruine des peuples qui lui étoient confiés, ne l'empêchoit pas de jouir du plaisir de s'être vengé. Cependant il envoyoit couriers sur couriers à la Cour pour demander des secours, qu'il n'espéroit pas. Les Patanes de leur côté s'avancerent dans le Guzarate qu'ils dévasterent, sans qu'aucun corps Mogol osât se présenter à eux; enfin ils parvinrent jusqu'à la forteresse de Golialéor, avant que les Ministres daignassent donner le moindre ordre contre eux, abandonnant ainsi lâchement à leur fureur les plus belles provinces de l'Empire. Mais enfin le cri des habitans fugitifs, les plaintes de Nizam, l'auteur des malheurs publics, & qui fut le premier à se déchaîner contre l'indolence des Favoris, se firent entendre à Muhammed : ce Prince, sensible à des malheurs qu'il ignoroit, ordonna à Kan-Devran & au Grand-Vizir de marcher contre les Barbares avec une nombreuse armée; il fallut obéir : mais l'un & l'autre Général également lâche & voluptueux répondit fort mal à la confiance de l'Empereur. Au lieu d'attaquer l'ennemi, qu'il ne tenoit qu'à eux d'accabler, ces deux hommes, plus occupés de leur existence & de leurs plaisirs que de la gloire & des

intérêts de leur Maître, se hâterent de signer avec lui le traité le plus honteux: ils consentirent à lui abandonner pour toujours la quatriéme partie des impôts du royaume de Guzarate, à condition qu'il se retireroit dans sa patrie. De-là ils accoururent triomphans à la Cour, se vantant d'avoir forcé par la terreur de leurs armes & sans qu'il en eût coûté une goutte de sang aux Mogols, un ennemi formidable, à demander la paix.

Cette prétendue paix n'étoit qu'un piége que leur avoit dressé les Patanes. En effet, à peine ces deux Généraux étoient de retour à Dhély, qu'on apprend que l'ennemi, qu'on avoit cru désarmé, s'étoit mis en marche plus fier & plus redoutable que jamais, & qu'il dirigeoit sa route vers Agra: les Marates de leur côté s'approcherent de Dhély. A cette terrible nouvelle, les citoyens des deux villes-Impériales se plaignent avec aigreur de la lâcheté des Généraux, & les accusent d'agir de concert avec les brigands: peu s'en fallut que le peuple ne les immolât à sa juste fureur; on n'appaisa qu'avec beaucoup de peine l'émotion; sur le champ le Vizir & le Favori marcherent contre les Pa-

tanes, qui les avoit trompés à la sollicitation de Nizam. L'Omrha Scadet-Kan, Persan d'origine, l'homme le plus brave de l'Indostan, reçut ordre d'aller combattre les Marates : celui-ci ne tarda pas à se signaler par une victoire, qui ne fut rien moins que décisive. En effet les vaincus quoiqu'affoiblis par la perte de cinq ou six mille hommes, trouverent le secret de dérober plusieurs jours de marche au vainqueur, & parurent à quelques lieues de Dhély, lorsque sur la foi des couriers de Scadet-Kan, on les croyoit battus & fuyans vers leur patrie.

On ne sçauroit croire quelle fut la consternation de la Cour à la vûe de l'ennemi; les armées capables de défendre la Capitale étoient éloignées de plus de quarante lieues. On envoye couriers sur couriers au Vizir, auquel s'étoit joint Scadet-Kan, pour lui ordonner de voler à la défense de l'Empereur; & en même-tems on arme les Officiers de la Cour & les Bourgeois pour faire tête aux Marates, en attendant le secours du Vizir. L'Omrha Hazen-Kan commandoit cette nouvelle armée, qui faisoit toute la ressource de l'Empereur, il la conduisit dans un excellent poste,

qu'il couvrit de retranchemens. Mais l'ennemi méprisoit trop des milices bourgeoises pour être arrêté par de foibles remparts levés à la hâte, & qui annonçoient la crainte & la foiblesse des Mogols; il attaqua donc ces retranchemens avec impétuosité : les citoyens de Dhély combattirent de leur côté comme des hommes qui avoient leurs femmes & leurs enfans à défendre; ils repousserent plusieurs fois les Barbares & en firent un grand carnage. Les Marates ne se rebuterent point dans l'espérance de lasser bientôt un ennemi qui n'étoit point accoutumé aux armes. En effet, ils emporterent les retranchemens, tuerent le Général avec un grand nombre de Courtisans & d'Officiers : à la vue de la tête de Hazen-Kan, portée sur une lance, les Mogols perdirent courage & se débanderent ; le vainqueur les poursuivit jusqu'aux portes de Dhély, où il étoit prêt d'entrer, lorsque parut le Vizir avec un corps de cavalerie.

Ce Général ayant reçu la nouvelle du danger de l'Empereur & de la capitale, s'étoit mis sur le champ en route, avec d'autant plus d'empressement qu'il n'avoit rien à craindre pour Agra, dont

les ennemis venoient de s'éloigner. A quelques lieues de Dhély, il apprit que les Bourgeois en étoient aux mains avec les Marates : il se détacha à la tête des plus braves de l'armée & arriva au galop ; mais quelle fut sa douleur quand il apperçut la victoire des Barbares & la fuite des Mogols ; cependant quoiqu'il n'eût avec lui ni l'artillerie, ni ses principales forces, il ne balança pas & attaqua le vainqueur avec beaucoup de vigueur ; on peut dire que ce Général sauva ce jour-là l'Empire par son activité & son courage. Les Marates affoiblis par le précédent combat, la chaleur & la fatigue, le reçurent d'abord avec beaucoup de fierté : on combattit de part & d'autre avec la même valeur ; mais à la vue de Kan-Devran, & de Scadet-Kam qui n'avoient pas tardé à suivre le Vizir, les ennemis épuisés, languissans, perdirent l'espérance de vaincre & ne rendirent pas le moindre combat : ils s'enfuirent & ne s'arrêterent qu'à douze lieues du champ de bataille. Au lieu de les poursuivre & d'achever de les détruire, le Vizir content d'avoir sauvé la Capitale & l'Empereur, s'amusa deux jours à célébrer sa victoire ; son inaction donna le tems aux

Marates de se reconnoître ; mais effrayés de la perte qu'ils venoient de faire, & plus encore de la nouvelle que les Gouverneurs des Provinces qu'ils devoient traverser dans leur retraite, s'étoient réunis pour leur fermer les passages, ils comprirent qu'ils ne pourroient jamais échapper au fer des vainqueurs. Dans cette extrémité, ils prirent le parti d'envoyer des Députés au Vizir pour lui demander la paix ; cet homme, qui déjà soupiroit après les délices de son serrail, les reçut avec beaucoup de joie, & les laissa, pour ainsi dire, maîtres des conditions ; le Favori & les principaux Officiers, aussi voluptueux que le Vizir, consentirent au traité, & en presserent même la conclusion. Il n'y eut que Scadet-Kan qui s'opposa à une pareille lâcheté : mais il eut beau demander qu'on lui confiât une partie de l'armée, répondant sur sa tête de détruire cette multitude de brigands, on ne daigna pas l'entendre, & la paix fut signée. L'Omrha se retira, plaignant hautement la destinée de l'Empire trahi par des Généraux imbécilles. Le Vizir & le Favori reprirent le chemin de la Capitale ; là, ils rendirent un compte pompeux à l'Empereur

de leurs victoires, & lui exagererent les avantages de la paix qu'ils venoient de conclure. Malgré toute sa foiblesse pour d'indignes Ministres, Muhammed sentit que rien n'étoit plus injurieux à sa gloire qu'un traité désavantageux signé à son insçu, & dont les Barbares profiteroient pour fortifier leurs armées & recommencer leurs brigandages ; mais il n'eut pas la force de témoigner son chagrin aux indignes dépositaires de sa puissance : il résolut seulement de leur associer un homme plus ferme & plus courageux, & il jetta les yeux sur Nizam, persuadé que cet homme dont il connoissoit les artifices & la souplesse, étoit seul capable de délivrer l'Empire des brigands qu'on le soupçonnoit y avoir rappellés ; telles étoient l'ambition & la puissance du Vice-Roi du Dekan, qu'il falloit ou le perdre ou lui abandonner le gouvernement de l'Etat.

Les Patanes & les Marates, qui déjà recommençoient leurs ravages, forcerent Muhammed à implorer plutôt qu'il ne pensoit le secours d'un sujet qui lui étoit également odieux & redoutable. Il lui écrivit donc dans les termes les plus flatteurs, & le conjura de revenir

à Dhély prendre l'administration d'un Empire, dont il devoit être regardé comme le Dieu tutelaire; qu'il se feroit un plaisir de recevoir ses conseils; qu'il sçauroit bien forcer les Grands à se soumettre aux ordres du plus grand homme de l'Indostan, & qu'enfin il abandonneroit à son ressentiment tous ceux dont il auroit lieu de se plaindre. Nizam étoit enchanté de recueillir ainsi le fruit de ses intrigues; mais soit qu'il se défiât de la Cour qui l'avoit si souvent trompé, ou plutôt qu'il voulût jouir plus long-tems du plaisir de se voir rechercher par son Roi; il lui répondit: *Qu'après avoir fait de si fameux naufrages sur une mer semée d'écueils, il ne lui convenoit point à l'âge de plus de quatre-vingts ans, de courir les risques d'une nouvelle navigation; qu'il ne soupiroit plus qu'après le repos qu'il avoit acheté par plus de soixante ans de services, & qu'enfin il ne cesseroit dans la retraite de faire des vœux pour le salut de l'Etat & pour la gloire du meilleur des Rois.* Mais ces prétendus desseins de retraite s'évanouirent à la vûe d'une seconde lettre plus flatteuse encore & plus pressante que la premiere. Il se mit donc en route, persuadé qu'on

le reſpecteroit d'autant plus qu'il tenoit la deſtinée de l'Etat entre ſes mains, & que ſeul il pouvoit le délivrer des brigands qui le déſoloient.

En effet, à ſon arrivée à Dhély, l'Empereur lui confia la principale autorité; les Miniſtres & Kan-Devran lui-même furent ſoumis à ſes ordres : jamais Nizam ne s'étoit vu plus puiſſant. Parvenu au comble de ſes vœux, le Viceroi de Golconde ne penſa plus qu'à être utile à l'Etat. Son premier ſoin fut d'éloigner les Patanes & les autres Barbares; il négocia avec tant de ſuccès; il employa ſi à propos les raiſons, les menaces & l'argent, qu'enfin les Barbares ſe retirerent dans leur patrie. Mais, dès qu'il eut rendu ce ſervice important, qui, vraiſemblablement, avoit été l'unique motif de ſon rappel, Nizam s'apperçut de la diminution ſenſible de ſon crédit; on ne lui rendoit plus les mêmes honneurs : l'Empereur, qui d'abord l'avoit comblé de careſſes & de diſtinctions, manquoit ſouvent pour lui d'égards & de conſidération : la Cour étoit toujours plongées dans les mêmes déſordres; les abus augmentoient, & ſe fortifioient de jour en jour; enfin

Nizam s'apperçut qu'il s'étoit laissé éblouir par de vaines espérances. Mais rien ne lui causa tant de douleur que la conduite de Kan-Devran à son égard. Ce favori, après avoir recherché son amitié, & s'être même humilié pour l'obtenir, avoit, tout-à-coup, & sans aucune raison, changé de conduite à son égard, jusqu'à l'abandonner aux railleries & aux insultes des Courtisans, esclaves de la faveur : lui-même se joignoit à eux ; & jamais Nizam ne paroissoit à l'audience, ou au Dorban, qu'on ne le tournât en ridicule. Un jour qu'il entroit chez l'Empereur, le Favori s'échappa jusqu'à dire tout-haut : Voici le *Maimoundi*. (Ce mot signifie un charlatan qui fait danser les singes.) *Oui*, reprit le Ministre furieux, *& qui te fera bientôt danser.*

Quoique Nizam opposât toute la fierté de son ame aux outrages de ses ennemis, & qu'il parût insensible, & même supérieur à la disgrace, il étoit au fond déchiré de la plus vive douleur ; il rougissoit d'avoir ajouté foi aux promesses d'un Monarque qui ne pouvoit vaincre sa foiblesse pour un Favori que lui même n'estimoit pas. Quelle honte pour

un homme si ambitieux, pour un Ministre qui réunissoit tant de titres & de dignités, de se voir éclipsé par un jeune Favori, confondu dans la foule des Courtisans, suspect & dégradé : mais il n'osoit demander la permission de retourner dans le Decan, ne doutant point qu'on ne lui fît un crime de sa retraite ; qu'on ne l'arrêtât, ou même qu'on ne le mît à mort, dans la crainte qu'il n'armât encore une fois les Patanes & les Marates. Il resta donc à la Cour, affectant un zele vif & ardent pour la personne du Prince qui le maltraitoit ; mais en même-tems il méditoit l'horrible projet de perdre tous ses ennemis, & d'envelopper dans la même vengeance l'Empereur, s'il s'obstinoit à les protéger. Il tenta d'abord de mettre dans ses intérêts le Grand-Vizir, qu'il croyoit jaloux du crédit de Kan-Devran. Il avoit d'autant plus droit d'espérer l'appui de Kamereddin-Kan, qu'il étoit lié avec lui par l'alliance la plus étroite ; son fils aîné avoit épousé une des filles du Vizir, & le fils du Vizir une des filles du Lieutenant de l'Empire. Mais l'ambition, le desir de dominer dans une Cour orageuse n'avoient point de charmes pour Kamereddin-Kan.

Cet homme, plongé dans la molleſſe, ne reſpiroit que le plaiſir ; il étoit content du ſecond rang, &, favori pour favori, il aimoit beaucoup mieux Kan-Devran, qui lui faiſoit part de l'autorité, & qui lui laiſſoit amaſſer de grands tréſors, que Nizam, dont il redoutoit les hauteurs & l'auſtérité. Il demeura donc ſourd & inſenſible aux avances d'un allié, de l'amitié duquel il ſe défioit beaucoup. Ce refus ne déconcerta point Nizam-Moulouck ; &, au défaut du Vizir, il chercha par tout l'Empire des mécontens & des traîtres, pour les aſſocier à ſa vengeance.

Le plus conſidérable de tous ceux qui lui vendirent leur foi, celui dont il tira les ſervices les plus ſignalés, fut le fameux Scadet-Kan, qui s'étoit ſi fort diſtingué dans la derniere guerre. On a vu combien il avoit été indigné du traité honteux que le Favori & le Vizir avoient conclu avec les Barbares vaincus. Depuis ce temps-là il étoit devenu leur ennemi ; loin d'avoir part aux bienfaits qu'il étoit en droit d'attendre de la Cour, on l'avoit, pour ainſi dire, relegué dans ſon Gouvernement ; & le Favori ne cherchoit qu'à le rendre

odieux à l'Empereur, & à le perdre. Scadet-Kan, instruit de la haine & des calomnies de Kan-Devran, ne respiroit que fureur & vengeance contre l'Empereur & le Favori, pour lesquels il avoit un égal mépris.

Telles étoient les dispositions de cet Omrha, lorsque l'adroit Nizam-Mouлouck le sonda : ces deux hommes s'étoient devinés ; bientôt ils unirent leur haine sur la foi des sermens les plus terribles. D'abord ils convinrent de tenter tous les moyens que fournit l'intrigue, pour faire chasser de la Cour le Favori & le Vizir, afin d'élever leur fortune sur les débris de ces rivaux, & de succéder à leur pouvoir ; ce n'est pas qu'ils comptassent beaucoup sur ce projet : ils connoissoient trop le caractere de l'Empereur, qui n'avoit jamais témoigné de vigueur, de fermeté & de constance, que pour son Favori ; mais ces deux hommes croyoient, après avoir fait cette démarche, être moins criminels s'ils remplissoient l'Empire de troubles, pour perdre leurs ennemis. Ce qu'ils avoient prévu arriva : en vain les femmes, les eunuques qu'ils avoient engagé dans leurs intérêts, s'efforcerent de détruire l'amitié de l'Empereur pour

Kan-Devran; quelques uns de ceux qui oserent élever la voix contre lui furent punis. Kan-Devran reçut de nouvelles marques de faveur ; il resta triomphant à la Cour, qu'il gouverna avec une autorité absolue.

Quoique les chefs des mécontens eussent prévu l'inutilité de leurs efforts, ils n'en furent pas moins furieux de voir Kan-Devran impénétrable aux traits qu'ils lui avoient portés; c'est alors qu'ils ne mirent plus de bornes à leur ressentiment ; ils se déterminerent à tout hazarder, leurs biens, leur vie, leur gloire, l'Empire même, pour renverser la fortune de deux Courtisans plus heureux qu'eux.

Après avoir long-tems balancé sur le choix des moyens, ils n'en trouverent point de plus certains que ceux de chercher par-tout des ennemis étrangers & domestiques à l'Empereur, dans l'espérance que les deux Ministres incapables de faire tête à l'orage, donneroient tant de marques d'incapacité & de foiblesse, que Muhammed seroit enfin obligé de leur ôter le gouvernail, pour le leur confier. Au reste, les Marates & les Patanes, qui étoient depuis si long-tems en possession de ravager

l'Empire, ne leur parurent pas des ennemis assez redoutables pour exciter dans l'ame de l'Empereur le trouble qu'ils y vouloient répandre.

Ils s'adresserent à Nadir-Schac, usurpateur heureux de la Perse, & l'homme, alors, le plus célebre de l'Univers. C'est avec le secours de ce Conquérant, que la fortune tira du sein de la misere & du brigandage, pour humilier les plus puissans Monarques de l'Asie, que les deux traîtres vinrent à bout de ruiner pour jamais l'Empire où ils étoient parvenus à une si haute fortune.

Avant que de rendre compte du succès de leur crime, il convient de jetter les yeux sur la Perse, qui, depuis plus de vingt ans, offroit un spectacle terrible & déplorable.

Le Sophy Schac-Hussein, héritier du trône & non de la valeur & de la conduite de ses peres, s'étoit préparé à lui-même les plus grands malheurs par sa mollesse, son inapplication & sa lâcheté. L'élévation rapide de ses Favoris, leurs rapines & leurs vices exciterent contre lui la haine & le mépris; les Aghuans, peuple peu connu jusqu'alors & esclave des Persans, se révolte-

rent. L'imbécille Sophy ſuccomba ſous une poignée de ces brigands dont le Chef le détrôna. Cette révolution fut ſuivie du maſſacre de preſque tous les Princes du Sang & des plus grands Seigneurs ; le reſte de la Nation voulut venger ſes Chefs, la guerre s'alluma dans toutes les Provinces, & des rives de l'Euphrate aux frontieres des Indes on ne vit que combats, maſſacres, pillages & incendies ; ce fléau, qui dura vingt ans, emporta plus d'un million d'hommes ; la peſte & la famine achevérent de déſoler ces belles régions. Enfin les Turcs & les Ruſſes profiterent des malheurs des Perſans pour conquérir ſur eux les Provinces qui étoient le plus à leur bienſéance. Qui eût oſé alors prévoir que du ſein de la Perſe déchirée, accablée, dût bientôt ſortir le plus fameux conquérant du ſiécle ; mais perſonne n'ignore que c'eſt dans les guerres civiles que s'élevent les hommes les plus célébres par leur audace & leurs talens !

Un ſimple citoyen de la province du Choraſam, appellé Nadir-Koul, fut l'inſtrument dont la Divinité ſe ſervit pour rendre un éclat paſſager au trône

de la Perse, & en même-tems pour désoler l'Asie. Cet homme, fils d'un Gouverneur d'une Place considérable, perdit, jeune encore, son pere, & tomba sous la tutelle d'un oncle qui le dépouilla de ses biens; il ne resta d'autre parti à prendre à Nadir-Koul pour subsister que de se faire soldat. Il se distingua par tant d'actions pleines de courage & de conduite, qu'il parvint bientôt à commander mille hommes; sa réputation augmenta toujours: enfin dans une invasion que firent les Tartares Usbecs dans le Chorasam, avec une armée puissante, on le jugea seul capable de sauver la Province; on lui confia quelques troupes, mais malgré l'inégalité du nombre, le jeune Nadir-Koul remporta une victoire décisive. On lui avoit promis pour prix de sa valeur & de ses services un emploi plus important, on se moqua de lui. Le ressentiment du jeune vainqueur fut tel qu'il se jetta dans une troupe de brigands, à la tête de laquelle il fit des exploits étonnans, & commit des crimes sans nombre. C'est dans ces expéditions que cet homme, déjà naturellement féroce, s'accoutuma tellement à la rapine, au meurtre

meurtre & au carnage, qu'un de ses plus grands plaisirs fut dans la suite de voir couler le sang humain ; mais enfin le brigand Nadir-Koul éprouva le sort de ses semblables, il tomba entre les mains de Schah-Thamas, le seul des fils du dernier Sophy qui fût échappé au naufrage de sa famille. Ce Prince, auquel on avoit vanté le courage & les talens de Nadir-Koul, voulut le voir : *Pourquoi*, lui dit-il, *avec de la valeur, de la naissance & des talens, as-tu embrassé l'infâme métier de brigand ? Voyant*, lui répondit Nadir-Koul, *mon Roi détrôné, ma patrie subjuguée, mes biens envahis, mes services sans récompenses, ne sçachant que devenir, j'ai été forcé d'avoir recours au brigandage pour subsister.* Le Prince trouva sa réponse insolente, & ordonna qu'on arrachât Nadir de sa présence & qu'on le fît périr sous le bâton : quelques momens après, se rappellant les paroles du criminel, il y vit plus de grandeur d'ame & de courage que d'arrogance, il révoqua l'ordre & fit grace à Nadir-Koul, mais l'exécution étoit déjà fort avancée : à peine lui trouva-t-on quelques restes de chaleur & de vie ; on le fit revenir à force de

ſoins, & on parvint même avec le tems à le guérir de ſes bleſſures. Dès qu'il fut en état d'agir, on le préſenta au Prince, qui lui fit beaucoup d'accueil & qui lui donna une partie de ſes troupes à commander : de chef de brigands devenu Général de ſon Prince, Nadir-Koul ſe ſignala par des prodiges de valeur & d'activité ; il ſuffit de dire qu'en peu de tems il gagna pluſieurs batailles, qu'il reconquit la Perſe, & qu'il rétablit Schah-Thamas ſur le trône de ſes Ancêtres. Le nouveau Roi combla de bienfaits Thamas-Kouli-Kan ou l'eſclave de Thamas, (car c'eſt le nom qu'avoit pris Nadir pour témoigner ſon devouement au Prince,) & le fit Généraliſſime de ſes armées. Mais Thamas-Kouli-Kan reſſembloit trop aux plus célébres conquérans de l'Antiquité pour n'avoir pas leur ambition ; il profita de la confiance & des bienfaits de ſon Roi, pour lui enlever la couronne. Schah-Thamas ſurpris dans ſa Capitale & au milieu de ſon Palais, fut amené par ordre de Thamas-Kouli-Kan ſur la place publique d'Iſpahan, où étoient aſſemblés l'armée & le peuple : là, il fut accuſé & interrogé comme un criminel ; Thama-Kouli-Kan lui repro-

cha, dans les termes les plus outrageans, ses débauches, son oisiveté, sa mollesse, sa lâcheté, son incapacité ; & sur-tout un traité de paix, plus nécessaire que honteux, qu'il venoit de signer avec les Turcs sans lui en faire part, & qui étoit son vrai crime aux yeux du Généralissime. *Bravès Persans*, s'écria Thamas-Kouli-Kan, *souffrirez-vous plus long-tems la tyrannie d'un homme aussi lâche & aussi insensible à la gloire & aux intérêts de la patrie ? N'ordonnez-vous pas qu'il descende du trône qu'il avilit, & que son Fils encore au berceau le remplace ? Notre jeune Prince instruit par les exemples de tant de Rois & de Héros ses ancêtres, regnera avec gloire ; c'est sous ses auspices que nous battrons les Turcs, dont nous avons reçu tant d'injures.* A ces mots l'air retentit d'imprécations contre Schah-Thamas ; on le traite de perfide, de traître ; on demande à grands cris qu'il soit déposé ; quelques-uns même s'emportent jusqu'à le menacer de la mort : dégradé, accablé, confondu, le Sophy n'eut pas la force de proférer une seule parole pour sa défense ; on le saisit tremblant, évanoui, on le transporte dans une forteresse & on lui fait passer sous

les yeux un fer brûlant, afin de le rendre incapable de remonter sur le trône.

Cependant le fils du malheureux Schah-Thamas est proclamé Roi, & la Régence est déférée à Thamas-Kouli-Kan. Les succès qu'il avoit eus jusqu'alors n'étoient rien en comparaison de ceux qui l'attendoient; son premier soin fut de conduire contre les Turcs une armée plus considérable par la valeur & la discipline que par le nombre; la guerre dura quatre ans, & l'histoire de l'Asie n'en offre point de plus cruelle : les Persans & les Turcs pleins de l'antipathie qu'inspirent des guerres éternelles, la rivalité, de grands intérêts, la différence de sectes dans une même religion, ne se firent aucun quartier. Les talens militaires, le génie, la fortune du Régent brillerent avec éclat dans ces campagnes qui l'ont immortalisé; il gagna cinq ou six batailles, dont la plus mémorable fut celle d'Erivan, livrée le 28 Mai 1735; les Turcs y perdirent leur Général & plus de cinquante mille hommes. Le fruit de tant de succès fut la conquête de la Mingrelie, de la Géorgie, du Diarbekir & de la Turcomanie. Le bruit des exploits

de Thamas-Kouli-Kan remplit l'Asie d'effroi, & l'Europe d'admiration.

Mais Thamas-Kouli-Kan étoit désormais devenu trop grand pour rester dans la condition d'un Particulier : il ne tarda pas à faire éclater le dessein qu'il avoit conçu depuis plus de six ans de monter sur le trône. Il convoque les Grands de la nation, & leur déclare qu'ayant vieilli dans les travaux de la guerre, sa santé ne lui permet plus de soutenir le fardeau des affaires & qu'il abdique la Régence; l'assemblée gagnée ou intimidée comprit l'intention du Regent, & le proclama Roi. L'ambitieux Thamas-Kouli-Kan feignit de s'opposer au voeu général, mais enfin il se rendit, en protestant qu'il ne consentoit à prendre la qualité de Roi qu'à condition qu'il lui seroit permis de rendre la couronne au jeune Roi Schah-Abas, lorsque ce Prince seroit en état de gouverner par lui-même : mais personne n'ajoûta foi à la promesse de l'usurpateur.

Thamas-Kouli-Kan, pour faire voir qu'il n'étoit pas ébloui de l'éclat du trône, reprit son ancien nom de Nadir, auquel il ajoûta celui de Schah ; en même-tems il s'appliqua à rétablir

la Perse, dépeuplée par tant de guerres, en attirant les Etrangers, auxquels il distribua des terres & des maisons. Mais ce qui lui fit le plus d'honneur, c'est la paix glorieuse qu'il conclut avec les Turcs & dont il dicta les conditions. Sur ses seules menaces les Russes lui restituerent les Provinces qu'ils avoient conquises dans les guerres civiles. Il n'y avoit plus dans toute la Perse que le Royaume de Kandahar qui fût en proye à la révolte ; les Aghuans s'étoient cantonnés dans cette région, où ils entretenoient un reste de guerre par l'appui des Mogols, qui leur fournissoient des vivres, de l'argent & des hommes, dans la vue de se saisir de ce Royaume, qui autrefois avoit été une des dépendances de leur Empire.

Avant que de partir pour la conquête de Kandahar, Schah-Nadir envoya une célebre ambassade à la Cour de Dhély, tant pour faire part de son avénement au trône de Perse, que pour se plaindre de la protection accordée aux Aghuans rebelles ; mais Muhammed, sensible au triste sort des derniers Rois de Perse, refusa de voir les Ambassadeurs du brigand qui s'étoit saisi de leur sanglante dépouille. Il relégua les Am-

baſſadeurs dans un fauxbourg de Dhély ; & après les y avoir laiſſé long-tems ſans leur donner audience, il les renvoya à leur maître. Un tel excès d'orgueil & de mépris enflamma Nadir-Schah de fureur : il ſe mit en marche pour le Kandahar, à la tête de cent mille hommes accoutumés à vaincre. Les Aghuans, encouragés par les promeſſes des Mogols, ſe défendirent avec un courage héroïque ; mais la diſcipline militaire de l'Europe, introduite dans les armées Perſanes, le courage & le génie de Nadir-Schah, prévalurent ſur l'audace dénuée de tous ces avantages. Un Corps conſidérable d'Aghuans fut forcé dans ſes retranchemens, & paſſé au fil de l'épée. Le vainqueur s'attacha au ſiége de la Capitale, l'une des plus fortes places de l'Aſie, & défendue par plus de quarante mille Aghuans. Le ſiége dura un an : Schah-Nadir eût été obligé de le lever avec honte, ſans la perfidie d'un des principaux Officiers rebelles qui lui livra la citadelle. Bientôt il ſe vit maître de la ville & du Royaume entier ; les Généraux & les Officiers des Aghuans furent empalés, & les ſimples ſoldats incorporés dans l'armée victorieuſe.

Tel étoit l'ennemi que Muhammed avoit osé offenser, & ce fut lui que Nizam-Moulouk & Séadet-Kan choisirent pour l'instrument de leur vengeance & de leur ambition. Ils ne doutoient point qu'à la vûe d'un ennemi si redoutable, Muhammed effrayé n'éloignât des Ministres sans expérience, sans talens, sans courage, & ne leur confiât à eux-mêmes le soin de sa défense, auquel cas leur dessein étoit de désarmer le Roi de Perse avec de l'argent, ou de l'accabler, s'il s'obstinoit à vouloir poursuivre ses avantages. Nous verrons combien l'événement confondit leurs espérances.

Schah-Nadir étoit encore dans le Kandahar occupé à affermir sa nouvelle conquête, lorsqu'il reçut par des envoyés secrets les lettres des chefs de la conspiration, qui l'exhortoient à profiter de sa fortune pour envahir les Indes. A la lecture de ces lettres, sa joie fut extrême : il n'avoit pas sans doute besoin d'être excité par des motifs étrangers à l'invasion de l'Indostan ; la vengeance, la haine, & le desir de s'emparer des trésors de Muhammed, l'y portoient de toute la pente de son cœur ; mais il ne pouvoit s'empêcher d'admirer son

bonheur, qui lui préparoit ainsi les moyens de vaincre & de triompher par les mains mêmes des Mogols; cependant venant à considérer plus attentivement la grandeur & la hardiesse du projet qu'on venoit de lui proposer, il fut arrêté, & même effrayé à la vûe des obstacles qu'il auroit à surmonter pour s'avancer jusqu'à Dhély. Il prévoyoit qu'il auroit à combattre les Aghuans, sujets des Mogols, peuple dont il avoit souvent éprouvé le courage, & de plus maître des défilés & des passages presque inaccessibles qui conduisent dans l'Indostan; que lorsqu'il seroit venu à bout de les dompter par la force des armes, ou de les corrompre à prix d'argent, il auroit aussi-tôt sur les bras les armées Mogoles entretenues dans le Cabulistan, & les Provinces situées en deçà de l'Indus: comment traverser les vastes déserts qui séparent les deux Empires, régions infortunées, où l'on ne trouve que de mauvaise eau, & point de vivres? Que, s'il étoit assez heureux pour franchir ces obstacles, ne seroit-il pas toujours arrêté par l'Indus, fleuve large & rapide, sur lequel il est presque impossible de construire des ponts; & par les troupes Mo-

goles infiniment plus nombreuſes que les ſiennes ? que ſon armée ſe détruiroit par les conquêtes & la victoire même, tandis que celle des Mogols ſe fortifieroit de jour en jour par les recrues que Muhammed pourroit appeller de toutes les Provinces de ſon vaſte Empire ; que même, ſans en venir aux mains, ſans hazarder de combat, l'ennemi, en ravageant & détruiſant ſon propre pays, pourroit le vaincre par la faim : que deviendroit-il alors avec une armée qui ne pourroit ni avancer, ni reculer ? N'y avoit-il pas lieu de craindre qu'à la nouvelle d'un échec vrai ou faux, peut-être même ſur le ſeul bruit de ſon abſence, la Perſe qu'il venoit récemment d'uſurper, & qui regardoit le joug d'un homme qui avoit été brigand comme odieux & déteſtable, ne ſe ſoulevât, & ne rétablît le Roi détrôné ? Les Turcs, qu'il avoit forcé de ſigner un traité de paix honteux, ne pourroient-ils pas le rompre, & recommencer la guerre ? Qui empêcheroit les Ruſſes de reconquérir les Provinces qu'ils n'avoient reſtituées à la Perſe que par la terreur de ſes armes ?

Plus Nadir-Schah réfléchiſſoit ſur ces

obstacles, plus il jugeoit l'entreprise téméraire. Il condamna donc le transport d'ambition & de cupidité qui lui avoit fait rendre une réponse favorable aux Envoyés des deux Ombras, & il leur écrivit que, content de s'être vengé du Mogol par la conquête de Kandahar, il ne vouloit pas poursuivre plus loin ses progrès ; en même-tems il leur détailloit toutes les difficultés de l'invasion qu'ils lui avoient proposée, & leur faisoit sentir qu'il les regardoit comme insurmontables ; enfin il finissoit par offrir un asyle en Perse aux deux Ombras, s'ils jugeoient qu'il y eût du danger pour eux de rester aux Indes.

Les chefs des conjurés furent déconcertés de cette réponse ; mais Nizam résolut de faire encore un dernier effort, & il lui écrivit en ces termes: *Le vainqueur des Aghuans, des Turcs & des Russes redoute les Mogols amollis par le luxe & les délices! Et depuis quand les obstacles & les dangers effrayent-ils ta grande ame? N'est-tu plus le même homme qui de la vie privée t'es élevé au trône de la Perse à force de génie & de courage? N'es-tu plus ce même Schah-Nadir, que la victoire n'a jamais cessé de couronner, qui sur de simples menaces ac-*

forcé les Russes à te restituer des Provinces entieres, qui as fait trembler l'Empereur Mahmoud jusques sur son trône ? Aujourd'hui qu'il s'agit de voler dans la même carriere qu'Alexandre, auquel tes exploits immortels t'égalent, tu te refuses à tes hautes & brillantes destinées ! On t'exagere, Seigneur, les difficultés de la conquête que je propose à ton courage. Et qui pourroit arrêter un vaiqueur tel que toi ? Seroit-ce Muhammed ? Eh ! qui ignore que ce Prince lâche & imbécille, abîmé dans les voluptés, sacrifieroit sa couronne à sa vie & à son repos ? Seroient-ce ses Généraux ? Vieillis dans l'indolence, la débauche & le crime, à peine connoissent-ils les élémens de l'art militaire ? Je serois injure à tes invincibles Persans, si je leur comparois cette vile multitude qui compose les armées Mogoles ; une poignée de Marattes & de Patanes a bien pénétré jusqu'aux portes de Dhély ; l'Empereur & la Capitale devenciænt leur proie sans le courage de Séadet-Kan ; Séadet-Kan se dévoue aujourd'hui à tes intérêts, & le grand Schah-Nadir balance encore ! On t'a épouvanté du nom des Aghuans ; n'as-tu pas déjà vaincu l'élite de leurs troupes ? Ce peuple d'ailleurs, ainsi

que tous ceux de l'Empire, opprimés, pleins de mépris pour les Lâches qui les gouvernent, te recevront comme le libérateur des Indes, & tomberont à tes genoux. Je ne parle point de mon credit & de mes ressources; mais les Généraux de Caboul, & le Viceroi de Lahor qui me sont dévoués, ne feront qu'une résistance simulée, & te livreront leurs troupes, leurs places & leurs magasins; le parti puissant que j'ai formé en ta faveur, soupire après ta présence. Pour prix des services qu'il te consacre, il espere que lorsque ton bras invincible se sera ouvert un passage jusques dans le sein de l'Indostan, tu forceras Muhammed à punir des Ministres qui le deshonorent; qu'après l'avoir rendu à lui même, à la gloire, tu contracteras avec lui une alliance éternelle. La cession des Provinces des Indes qui sont le plus à ta bienséance, celle de nos trésors qui n'ont servi qu'à nourrir le luxe & les vices de nos Rois; voilà la digne récompense que nous offrons à ta valeur: abandonne-toi donc sans crainte aux décrets de la Providence, qui t'appelle aux Indes pour punir les crimes & les débauches de la Cour la plus infâme de l'Univers.

Le tableau de l'Empire tracé par les mains d'un Ministre habile, riche, puissant, & fortement intéressé au succès de l'invasion, l'étalage des trésors immenses dont on tentoit son avarice, & qu'il dévoroit déjà dans son cœur, la certitude de ne trouver presque point d'autres obstacles que ceux de la route, déterminerent enfin le Roi de Perse à s'embarquer dans cette entreprise, la plus hardie qu'on ait conçue depuis la conquête de l'Amérique. Il rassemble une armée de cent vingt mille hommes, composée de Persans, de Tartares, de Turcs, d'Aghuans, de Géorgiens & d'Européens, tous soldats remplis de courage & d'expérience, accoutumés à une discipline sévere, & à braver la soif, la faim, les chaleurs & les fatigues. Il leur donne à tous des habits, des armes, & des chevaux excellens. Après en avoir fait la revûe, il leur déclare son dessein, leur en exagere la facilité, leur promet la moitié du butin, & à chacun des emplois proportionnés à son courage & à ses talens.

On ne sauroit croire avec quels transports cette armée d'aventuriers & de déterminés reçut la harangue de Schah-Nadir. On l'interrompt avec de grands

cris; on le conjure de ne pas différer un projet si glorieux & si utile : chacun de ces hommes avides de sang & de butin se repaissoit déjà de l'espérance d'une fortune brillante ; il n'y en avoit aucun qui ne se crût invincible sous les ordres d'un conquérant, à qui rien jusqu'alors n'avoit résisté ; tous enfin porterent dans cette expédition le même zèle & le même courage que leur chef. Ravi de trouver dans son armée des dispositions si conformes aux siennes, Schah-Nadir jugea à-propos de ne pas les laisser refroidir ; il donna le signal du départ, & se mit en marche vers la fin de Novembre 1738.

Il s'empara d'abord sans coup férir des défilés de Gourbend ; il traversa le désert de Mimend avec rapidité, & se saisit de plusieurs postes importans sans trouver la moindre résistance : de-là il entra dans le Royaume de Caboul, dont il assiegea la Capitale qui porte le même nom. Ces succès imprévûs, il les dut à Nizam-el-Moulouk ; le traître les lui avoit préparés, soit en gagnant les Gouverneurs des Provinces frontieres, soit en les intimidant par ses artifices : c'est ainsi qu'il écrivoit à ces derniers : *Le grand Schah-Nadir s'avance vers vous*

avec une armée invincible ; la terreur de son nom a rempli d'effroi tous nos Généraux, aucun ne s'avancera à votre secours ; c'est à vous à juger si vous pouvez arrêter un conquérant qui a triomphé de toutes les forces des Turcs. Le plus sage conseil qu'on puisse vous donner, c'est de désarmer sa colere par une prompte soumission ; le Dieu de l'Univers, dont il est le fléau, le conduit aux Indes pour nous punir de nos crimes.

A la vûe de ces passages si difficiles, & si rapidement emportés, Schah-Nadir admira sa fortune, & ne douta plus du succès de son entreprise ; cependant le siége de Caboul le retint plus long-tems qu'il n'avoit cru. Sur le bruit de la marche des Persans, Cherzé-Kan, Viceroi du Cabulistan, avoit jetté dans la Capitale de son Gouvernement beaucoup de troupes & de vivres ; en même-tems il avoit écrit à deux Généraux Mogols, qui commandoient chacun une armée sur les bords de l'Indus, de voler à son secours ; enfin il envoya un courier à la Cour pour lui apprendre, & les progrès de l'ennemi, & le danger où il se trouvoit. En attendant les secours qu'il étoit en droit d'espérer, il arrêta Schah-Nadir près

d'un mois devant sa place ; mais les deux Généraux dont il avoit demandé l'appui, vendus à Nizam, resterent tranquilles dans leurs postes. Les favoris & les Ministres abandonnerent lâchement le brave Cherzé-Kan à sa malheureuse destinée. Pour l'Empereur, loin d'être instruit que le Royaume de Caboul fût sur le point d'être envahi, il ignoroit que l'usurpateur de la Perse lui fit la guerre. Trahi, livré, pour ainsi dire, aux mains de l'ennemi par des gens qui avoient tant d'intérêt à le défendre, Cherzé-Kan n'en témoigna que plus de zèle, de valeur & de fidélité. Il résolut de s'ensevelir sous les débris de sa place : on ne sauroit croire combien sa belle résistance fit périr de Persans. Schah-Nadir, qui d'abord avoit cru, sur les assurances de Nizam, ne trouver que des traîtres dans le Cabulistan, avoit agi avec assez de mollesse ; mais voyant qu'il couroit risque de perdre sa gloire devant cette place, il donna assaut sur assaut, & c'est ce qui lui coûta tant de braves soldats. Enfin dans une attaque générale il emporta la ville ; la garnison fut passée au fil de l'épée. Cherzé-Kan & son fils tomberent entre les mains d'un vain-

queur féroce, qui ne connoissant point le prix de la valeur chez ses ennemis, les envoya expier sur un échafaud la fidélité pour leur Souverain, dont ils venoient de donner des marques si héroïques.

Le Roi de Perse trouva dans Caboul un trésor conservé depuis Akebar, & des magasins immenses d'armes, d'habits & de vivres, sans le secours desquels il n'auroit pû pénétrer plus loin; cependant, soit qu'en voyant de plus près les dangers & les obstacles de la conquête des Indes, il commençât a se refroidir, soit qu'il se défiat des promesses de Nizam, qu'il soupçonnoit être illusoires depuis la defense de Cherzé-Kan, soit plutôt pour sonder l'Empereur des Indes, il lui offrit la paix, à condition que le fleuve Indus serviroit désormais de barriere aux deux Royaumes, & que le Mogol le dédommageroit des frais de la guerre par une partie de ses trésors. Sur son refus, Schah-Nadir le menaçoit de passer l'Indus, de porter le fer & le feu dans tout son Empire, & de détruire Dhély.

Muhammed venoit d'apprendre l'invasion de l'ennemi. Le favori Kan-Devran n'avoit pû lui dissimuler la perte

du Cabuliſtan, & les projets de Schah-Nadir ; mais en même-tems il lui avoit tellement exageré les pertes de l'ennemi devant Caboul, il lui avoit peint l'entreprise d'attaquer l'Indoſtan comme ſi téméraire & ſi inſenſée, que le foible Mogol mépriſoit preſque autant le Roi de Perſe, qu'il en étoit mépriſé. Il étoit dans ces diſpoſitions, lorſqu'il reçut les propoſitions pleines de hauteur & mêlées de menaces de Schah-Nadir. Moins effrayé donc de ſes progrès, qu'indigné de ſa fierté, il balança s'il feroit réponſe à un homme qu'il ne regardoit que comme un brigand échappé au ſupplice. Enfin le reſſentiment l'emporta ſur le mépris, & il lui écrivit la lettre la plus inſultante. Il le traitoit de tyran, d'uſurpateur, de parricide ; il lui reprochoit la baſſeſſe de ſa naiſſance, ſes cruautés, ſes forfaits, ſes brigandages. « J'ai déjà, ajoûtoit-il, donné » ordre à mes Généraux de ſaiſir l'aven» turier qui me brave, & de l'amener aux » pieds de mon ſublime trône. Cepen» dant, s'il rentre en lui-même, s'il » vient ici implorer ma clémence, je le » laiſſerai jouir de la lumiere du jour, » dont il s'eſt rendu indigne par ſes cri» mes. »

Le Roi de Perse ne fit que rire de l'orgueil & des rodomontades de Muhammed. Il ne songea plus qu'à aller chercher au fond de l'Indostan pour le détrôner, ou au moins pour s'entichir de ses trésors. De nouveaux avis qu'il reçut de Nizam sur la sécurité de la Cour de Dhély, sur les divisions scandaleuses des Ministres, & sur l'espéce d'Anarchie qui régnoit dans l'Empire, lui inspirerent un nouveau courage. Il avoit besoin d'être ainsi animé; car enfin, malgré les obstacles dont il avoit triomphé, il s'en falloit bien qu'il eût combattu les plus grands. Il s'agissoit d'attaquer un Empire défendu par plus de douze cent mille hommes, & fortifié par des montagnes inaccessibles & des fleuves rapides. Il falloit braver la disette & les chaleurs excessives, plus redoutables que les forces de l'ennemi; & déjà son armée étoit affoiblie & diminuée par les maladies, les fatigues & les combats. En réfléchissant sur tous ces objets, on voit combien la trahison de Nizam & de Séadet-Kan fut utile au Roi de Perse. Sans l'appui de ces perfides, il est constant qu'il eût échoué dans son projet. En effet on ne sauroit décrire combien il eut à souffrir dans

ſa marche de Caboul à Pichaiver ; c'eſt ſur cette route entrecoupée de montagnes & de déſerts, & dénuée d'eau, qu'il eut à combattre les plus terribles obſtacles. Les Aghuans de ces contrées, encouragés par la nouvelle qui s'étoit répandue que l'Empereur s'avançoit en perſonne à la tête de l'élite de ſes forces, défendirent les paſſages avec beaucoup de courage & de ſuccès. Pluſieurs Officiers Mogols, revenus de leur premiere frayeur, ſe joignirent à ces braves Montagnards ; & tous enſemble, à l'aide des abattis immenſes de bois qu'ils avoient faits, repouſſerent l'ennemi. Schah - Nadir ne ſe rebuta point ; mais il trouva toujours la même réſiſtance, & il reſta pluſieurs jours ſans pouvoir avancer, quoiqu'il n'en laiſſât pas paſſer un ſeul ſans les attaquer avec toute l'impétuoſité de ſon caractere ; le combat étoit trop inégal pour pouvoir eſpérer de vaincre. Les Aghuans poſtés ſur les hauteurs, & retranchés avec ſoin, voyoient l'ennemi à découvert, rouloient ſur lui des pierres énormes, & ne faiſoient point de décharges d'artillerie, de mouſqueterie, de traits & de flèches, ſans leur tuer bien du

monde ; au lieu que les fléches, les mousquets, l'artillerie, & encore moins l'épée, devenoient des armes inutiles entre les mains des Persans, contre un ennemi qu'ils pouvoient à peine appercevoir.

L'armée de Perse & le Général lui-même étoient enfin rebutés de tant d'obstacles & de périls ; Schah-Nadir ne sçavoit à quoi se résoudre, lorsqu'enfin il s'avisa d'entamer une négociation avec les chefs des Aghuans : il leur écrivit *qu'il ne pouvoit revenir de son étonnement, en voyant une Nation aussi brave, & aussi magnanime que les Aghuans, combattre pour de lâches tyrans tels que les Mogols ; que loin d'arrêter un vainqueur qui venoit briser leurs fers, ils devoient se ranger sous ses étendarts, à l'exemple de leurs freres, les Aghuans du Kandahar : qu'il les conduiroit à Dhély, & les enrichiroit des dépouilles des Indes.* L'or qu'il sema, donna du poids à ses raisons ; les Aghuans d'ailleurs indignés que l'Empereur ne fût point venu à leur secours, comme on le leur avoit fait espérer, prirent le parti de lever eux-mêmes les obstacles qu'ils avoient opposées aux Persans, & de passer dans leur camp, au

nombre de plus de trente mille hommes. Cet exemple fut ſuivi des Aghuans des contrées voiſines ; & au moyen de ces renforts imprévus, l'armée de Schah-Nadir fut plus nombreuſe qu'elle n'avoit jamais été.

Au reſte, le bruit qui s'étoit répandu, que l'Empereur devoit venir lui-même au ſecours des Aghuans, n'étoit point deſtitué de fondement. Auſſi-tôt après la priſe de Caboul, Kan-Devran voyant qu'il étoit l'objet des imprécations de tout le peuple, pour avoir laiſſé périr ſans ſecours le brave Cherzé-Kan, avoit conſeillé à Muhammed de convoquer un Dorban général, pour délibérer des moyens de repouſſer l'ennemi : là, le Favori, qui étoit l'un des deux Généraliſſimes, opina qu'il falloit aſſembler toutes les forces de l'Etat, à la tête deſquelles l'Empereur marcheroit. Pour mieux cacher ſa trahiſon, Nizam appuya ce conſeil, & ajouta ſeulement, qu'il falloit bien ſe donner de garde d'expoſer la perſonne ſacrée de l'Empereur aux fatigues & aux dangers de cette guerre ; qu'il ſuffiroit que le Prince s'avançât juſqu'à Lahor, pour ſoutenir de-là, par ſes regards, le courage de ſes Généraux & de ſes ſoldats,

On croit que Nizam ne parla ainsi, que par un reste d'attachement pour son Roi, qu'il ne vouloit pas envelopper dans la perte de l'armée, qu'il avoit résolu de livrer à l'ennemi : quoiqu'il en soit, les Omrhas se rangerent à cet avis.

Les ordres furent donc donnés d'assembler toutes les forces de l'Empire, auxquelles on assigna, pour rendez-vous, le Royaume de Lahor : on prépara les équipages de la Cour, avec une artillerie des plus formidables. Mais quel fut l'étonnement de tous ceux qui s'intéressoient à la destinée de l'Etat, lorsqu'ils apprirent que l'armée, presque déjà entierement rassemblée, venoit de recevoir ordre de se séparer. L'auteur d'une résolution si funeste étoit le Favori, qui, jaloux d'apprendre que la voix publique désignât Nizam pour Général contre les Persans, appréhendoit que cet homme, dont il connoissoit la supériorité à la guerre, & dans les affaires, ne reprît sur lui l'ascendant dont il avoit été si longtems en possession. C'est pourquoi, profitant du bruit qui venoit de se répandre, que le Roi de Perse avoit été battu par les Aghuans, il fut trouver Muhammed, lui exagéra les avantages de la prétendue défaite des ennemis,

&

& vint à bout de lui persuader que l'usurpateur de la Perse, abattu & effrayé de ses pertes, ne devoit plus troubler le repos & les plaisirs de l'Empereur des Indes; & qu'il suffiroit, pour achever sa ruine, de détacher après lui les Aghuans. Si le lâche Kan-Devran eût été d'intelligence avec Schah-Nadir, eût-il pu travailler avec plus de zèle à ses succès? Ce conseil si indigne, si contraire à ses intérêts & à sa gloire, l'imbécille Muhammed le reçut avidement: il s'endormit de nouveau dans le sein des plaisirs & de la mollesse; mais on va voir combien le reveil fut affreux.

Après s'être assuré du pays des Aghuans, Schah-Nadir donna quelques jours de repos à son armée, qui en avoit un extrême besoin; mais, persuadé que le succès de son entreprise dépendoit de l'activité, autant que de l'audace; & qu'il falloit étonner l'ennemi, & soutenir le courage des siens par de nouveaux exploits, il se détache à la tête de dix mille hommes de cavalerie; &, après huit jours & huit nuits de la marche la plus rapide, il paroit à la vue de la ville de Pichaiver, sous les murs de laquelle étoit retranchée une armée Mogole, commandée

par Nazir-Kan, nouveau Viceroi du Cabulistan. La présence imprévue des Persans, qu'on croyoit loin de-là, arrêtés dans les montagnes des Aghuans, répand la terreur dans l'armée Impériale, défendue envain par le nombre, l'artillerie, & d'épais retranchemens: une partie se sauve par la fuite; l'autre, après un combat de trois heures, est forcé, & taillée en piéces; & le Général pris. Le vainqueur attaque, & emporte Pichaiver, où il fit un nombre infini de prisonniers, & un butin immense.

La nouvelle de la défection des Aghuans, sur le courage & la fidélité desquels on avoit tant compté; celle de la défaite sanglante du Viceroi, & de la prise de Pichaiver, apportés coup sur coup à la Cour, étonna l'Empereur & les favoris: leur confiance & leur présomption se changerent en inquiétude & en terreur; les cabales, les divisions cesserent, ou parurent cesser. Les différens partis, qui déchiroient la Cour, convinrent d'un concert unanime, qu'il falloit marcher sans délai à l'ennemi: l'armée qui campe toujours aux portes de la capitale, se mit en mouvement le 21 Janvier 1739.

Plusieurs Corps de troupes la joignirent sur la route ; & elle devint forte d'environ trois cent mille hommes. Le grand Vizir, Kan Devran, & Nizam que les Mogols croyoient seul capable de sauver l'Empire par son expérience, ses talens, & ses ressources, la commandoient sous les ordres de l'Empereur.

Avant son départ le Mogol convoqua un Dorban, pour délibérer sur le plan de la campagne. Nizam, dont la considération augmentoit à mesure qu'on redoutoit davantage l'ennemi, parla le premier : & après avoir prouvé, qu'on ne pouvoit attribuer les progrès de l'ennemi qu'à une fatale sécurité, qui avoit empêché d'envoyer des secours aux Généraux du Cabulistan : *Maintenant*, dit-il, *que la valeur des Mogols n'est plus enchaînée, & qu'il lui est permis de prendre un glorieux essor, nous triompherons aisément du téméraire Schah-Nadir ; que dis-je ? s'il a l'audace de passer l'Indus, il est perdu, sans qu'il en coûte une goutte de sang aux Sujets de l'Empereur : il n'y a qu'à partager nos forces en différens Corps d'armée ; tandis que le plus puissant fera tête à l'ennemi, les autres lui cou-*

peront les vivres, & lui fermeront le chemin de la retraite. Que deviendra alors Schah-Nadir, avec toute son audace? Il faudra qu'il périsse, lui & tous ceux qui l'accompagnent, ou qu'il se soumette à la discrétion de l'Empereur. Pour vous, grand Roi, dit-il en s'adressant à Muhammed, *vous vous tiendrez à Lahor avec un corps de réserve; il ne convient point au descendant de Tamerlan, de commettre ses destinées avec celles d'un brigand.* Ainsi parla Nizam : l'Empereur par lâcheté, les Omrhas par perfidie, ou faute d'expérience & de lumieres, se rangerent à son avis. Le traître n'avoit ouvert le funeste conseil de séparer l'armée, que pour la faire battre en détail; il n'avoit insisté sur l'éloignement de l'Empereur, que pour priver l'armée de l'appui qu'elle tireroit de la présence du Prince, dont les regards seuls inspirent, pour l'ordinaire, la confiance & la valeur aux soldats.

Nizam & Kan-Devran s'avancerent avec la meilleure partie de l'armée, jusqu'à Kiernal, gros bourg du royaume de Lahor, où ils vinrent camper; de-là ils envoyerent de gros détachemens de cavalerie le long de l'Indus, pour en défendre le passage : mais sur le bruit

des préparatifs de l'ennemi, qui paroiſſoit diſpoſé à paſſer le fleuve, les deux Généraux tinrent un grand conſeil. Nizam-el-Mock vouloit qu'on marchât à l'ennemi pour le combattre; mais Kan-Devran s'oppoſa à ce conſeil, dans la crainte que ſon rival, dont il pénétroit la perfidie, ne trahît l'armée, & ne la livrât à l'ennemi. Il déclara qu'il ne ſouffriroit point qu'on prît un parti ſi hardi à l'inſçu de l'Empereur: en même tems il écrivit à ce Prince, & lui fit entendre que tout étoit perdu, s'il ne ſe rendoit promptement à l'armée: mais Muhammed, qui traînoit après lui ſes femmes, ſa cour, & l'attiral du luxe le plus inſenſé, ne parut au camp de Kiernal, qu'au mois de Février.

Cependant Schah-Nadir profitoit merveilleuſement de ſes avantages; déjà il étoit arrivé aux rives de l'Indus, dont il trouva le paſſage très-difficile, & très-périlleux: il s'arrêta dans un lieu où le fleuve étoit moins large, mais plus rapide: réſolu de franchir cet obſtacle, ou de périr, il diſperſe ſa cavalerie ſur les bords mêmes du fleuve, afin de donner par-tout de l'inquiétude à l'ennemi, & d'éloigner ſes principales forces. Cependant il faiſoit conſtruire

ſecretement, & avec d'autant plus de peine & de travail, que le bois eſt très-rare dans ces régions, de grandes barques en forme de demi-galeres, ſur leſquelles il plaça quelques pieces d'artillerie. Il ramaſſa enſuite quelques bateaux, & embarqua l'élite de ſon armée. Quand toutes ces diſpoſitions eurent été faites, à l'aide de quelques Ingénieurs Européens, il fit partir les demi-galeres; &, à la faveur de l'artillerie dont elles faiſoient de fréquentes décharges, il arrive au rivage oppoſé, malgré une grêle de fléches & de balles qu'un gros corps de cavalerie Mogole faiſoit pleuvoir ſur lui. Pendant qu'il combat avec une poignée de gardes, les bateaux lui amenent ſucceſſivement de nouveaux ſecours, à la tête deſquels il fond ſur les Molgols, qui combattant ſans ordre, & ſans diſcipline, ſont bientôt enfoncés & diſperſés.

En arrivant au camp, Muhammed apprend que l'ennemi vient de paſſer l'Indus. Au lieu de tomber ſur les Perſans, avant que de leur donner le tems de ſe reconnoître, le Monarque Indien reſte tranquille dans ſon camp, au milieu de ſes femmes & de ſes eunuques; la nouvelle qu'on lui apporte que le

vainqueur marche à Lahor, loin de l'inquiéter, le rassure : il se voyoit près de quatre cent mille soldats, sans compter les renforts qui lui arrivoient chaque jour, de toutes les Provinces. Zekieria-Kan, Viceroi du Royaume de Lahor, lui avoit juré de s'ensevelir sous les ruines de cette ville Impériale, plutôt que de la rendre. Il avoit sous ses ordres des troupes nombreuses ; enfin, les flatteurs dont le Prince étoit environné, le félicitoient sur l'entreprise de Schah-Nadir. *Pendant qu'il s'attachera au siége de cette place*, lui disoient-ils, *on lui coupera les vivres & la retraite : enveloppé de toutes parts par tes nombreux escadrons, pressé par la disette, il faudra qu'il succombe. C'est un insensé qui s'est venu jetter lui-même dans le piége que le génie de l'Empire lui a tendu : le ciel le livre à tous les traits de ta vengeance.*

Mais quelle fut la surprise de Muhammed & de ses Ministres, lorsqu'on apprit, qu'aux approches du Roi de Perse, Zekieria-Kan avoit abandonné la ville de Lahor ; &, qu'après trois jours d'une résistance simulée, il lui avoit aussi livré la citadelle, avec des magazins immenses. Le traître se plaignoit que l'Empereur ne se fût point ébranlé pour

venir à son secours. Ce désastre fut suivi de plusieurs autres ; toutes les villes de la Province, intimidées par l'exemple de la capitale, ouvrirent leurs portes aux vainqueurs, & leur remirent les vivres & les munitions que la Cour y avoit déposés. La conquête de ce Royaume ne coûta pas huit jours à l'heureux Schah-Nadir.

C'est alors que Muhammed sentit son orgueil s'évanouir : la frayeur, l'abattement, l'esprit de vertige, prirent la place de la confiance & des menaces : quoiqu'il eût six fois plus de troupes que l'ennemi, le Monarque n'osa jamais tenter le sort d'une bataille. Il s'abandonna lui-même au plus lâche désespoir, & s'enfuit du camp avec ses femmes & ses eunuques, dans le dessein de s'enfoncer dans les montagnes de l'Indostan, chez quelques Rajas, & de ravager toutes les campagnes, afin d'empêcher l'ennemi de le poursuivre. La retraite de Muhammed acheva de répandre la consternation dans l'armée. Parmi cette multitude immense d'hommes rassemblés de toute l'Asie, il n'y en avoit pas un seul qui ne tremblât au nom de Schah-Nadir.

Cependant le Roi, déserteur de sa

propre armée, n'étoit pas encore éloigné du camp, qu'il fut atteint par quelques-uns de ses principaux Officiers, qui lui représenterent avec force, que sa fuite livroit l'Empire aux mains de l'ennemi; qu'il étoit indigne d'un Empereur, d'un petit-fils de Tamerlan, de céder, sans combattre, la plus belle couronne de l'univers. *Rien, Seigneur,* ajouterent-t-ils, *n'est encore désespéré; il est facile de réunir les troupes dispersées en différens camps: lorsque tes soldats se verront rassemblés, leur nombre les encouragera; ils mourront à tes pieds, plutôt que d'abandonner leur Empereur à la discrétion d'un ennemi qui n'a vaincu, que parce qu'il a trouvé des traîtres & des lâches dans l'Indostan.*

Muhammed se laissa ramener au camp, quoi qu'avec peine: l'image du péril & de la mort lui glaçoit les sens. Cependant, les applaudissemens qu'il reçut de l'armée à son arrivée; les protestations que chaque Officier vint lui faire, de vaincre, ou de mourir à ses pieds, le rassurerent: il parut honteux d'avoir donné tant de marques de défiance, & de foiblesse: il chercha à pousser la guerre avec plus de vigueur & de résolution. C'est dans l'espérance

de la terminer par une bataille décisive, qu'il donna ordre à tous les différens Corps répandus sur les rives de l'Indus, de le venir joindre. Mais Schah-Nadir ne lui laissa pas le tems de respirer: aussi-tôt après la conquête de Lahor, il marcha droit à Kiernal, ne doutant point, qu'avec une armée qui se regardoit comme invincible sous ses auspices, & le secours de Nizam, il ne se vît bientôt en état d'exterminer les Mogols.

Ce mouvement audacieux remplit les Mogols d'une nouvelle terreur. La perte du Royaume de Lahor, le passage de l'Indus, la conquête de toutes les Provinces situées au delà de ce fleuve, la défaite de trois armées; tous ces exploits, qui, à peine, avoient coûté trois mois au vainqueur, ne pouvoient se comprendre: on regardoit Schah-Nadir comme un prodige d'activité, comme un nouvel Alexandre: en attendant les secours mandés de différentes Provinces, on prit le parti de se couvrir de retranchemens. Mais ces marques sensibles d'étonnement & de frayeur, ne servirent qu'à éteindre le reste de courage & d'espérance que les Mogols conservoient encore. Si l'on avoit montré

une résolution égale à celle de l'ennemi, peut-être qu'avec la supériorité du nombre, & une artillerie formidable, on eût pu remporter la victoire. Au reste, une défaite eût été moins fatale que les suites déplorables de l'inaction honteuse dans laquelle on languit.

En effet, la disette se fit bientôt sentir dans le camp des Mogols, & y répandit l'amertume & le désespoir. On comptoit plus de trois cents mille combattans, avec autant de femmes, de valets, de vivandiers, & d'autres bouches inutiles, qui suivent la Cour : le nombre des chevaux & des bêtes de somme égaloit presque celui des hommes : quels magazins pouvoient suffire à une si énorme multitude. On en avoit établi dans le Royaume de Lahor, & ils étoient tombés entre les mains de Schah-Nadir : on avoit espéré être maître de la campagne, & on s'étoit conduit avec tant de lâcheté & d'imprudence, que c'étoit l'ennemi qui jouissoit de cet avantage inestimable dans un pays fertile, abondant, & ouvert de tous les côtés. On étoit donc forcé de faire venir des convois de Dhély même : mais outre que cette ville étoit très-éloignée du camp, c'est que l'escorte, quelque

nombreuse qu'elle fût, fuyoit à la vue du plus petit parti de l'ennemi, & lui abandonnoit les chariots pleins de vivres & de munitions qu'on lui avoit confiés. Jamais dans cette guerre, dix mille cavaliers Mogols n'oserent faire tête à mille cavaliers Persans. Enfin, la disette devint telle dans le camp, qu'une petite mesure de bled appellée *Abar*, se vendoient dix roupies (*a*). Il n'y avoit point de jour qu'il ne mourût plusieurs milliers d'hommes, & de chevaux, de faim & de misere. On désertoit en foule du camp pour passer à celui de l'ennemi, où regnoit l'abondance. Il est vrai que ces vuides étoient remplacés par les troupes qni arrivoient successivement des Provinces : mais, comme elles n'apportoient point de vivres, elles ne faisoient qu'augmenter la somme des maux.

L'un des principaux auteurs de ce désastre, le fameux Séadet-Kan, parut aussi à l'armée avec toutes les forces de son Gouvernement, qui montoient à vingt mille hommes de cavalarie : mais à la vue des malheurs affreux dans les-

(*a*) Vingt-quatre livres de notre Monnoye.

quels Nizam & lui avoient plongé l'Empire, l'Omrha ne put retenir ses larmes. En prenant part aux intrigues du Viceroi de Golconde, Séader-Kan n'avoit jamais cru qu'elles entraîneroient la ruine de l'Etat; il n'avoit voulu que se venger du Favori, & forcer l'Empereur à le perdre. Venant donc à considérer de plus près toute la profondeur de l'abîme qu'il avoit creusé sous les pas de son Roi, par un excès d'emportement, & de précipitation, il s'abandonna à la douleur, & au repentir; &, résolu d'effacer son crime, même au péril de sa vie, il courut se jetter aux pieds de Muhammed: *Eh! quels sont les traîtres, Seigneur*, lui cria-t-il, les yeux baignés de larmes, *qui t'ont donné le funeste conseil d'éviter une action décisive, & de te renfermer dans un camp? Tes troupes découragées, abattues, succombantes sous le poids de la misere & de la faim, sont prêtes à t'abandonner. Où sont les magazins préparés pour la subsistance de l'armée? Nous n'avons d'autre ressource que celle de combattre & de vaincre. Non*, ajouta-t-il avec transport, *Séadet-Kan ne sera pas témoin de l'humiliation de son Roi, & de l'anéantissement de l'armée. Je vais attaquer le*

ſuperbe ennemi qui nous a réduits à de ſi cruelles extrémités. Pour vous, dit il, en s'adreſſant aux Généraux qui rempliſſoient la tente de l'Empereur, *ſi vous refuſez de me ſuivre, je n'en combattrai pas moins ſeul; & j'aurai la gloire, ou de ſauver mon Roi, ou de périr pour lui.*

Effrayé d'un diſcours qu'il étoit bien éloigné de prévoir, Nizam le combattit avec ſes artifices ordinaires: *Rien ne preſſe encore*, s'écria le traître, *l'ennemi s'épuiſe en de vains efforts; ſes troupes diminuent tous les jours par les fatigues, les combats, & ſur tout par les chaleurs. En continuant d'éviter la bataille, nous le contraindrons de ſe retirer. Eh! qui nous empêchera alors de l'envelopper dans ſa retraite, & de lui rendre avec uſure les maux qu'il nous a apportés? Pourquoi donc céder aux plaintes d'une vaine ſoldateſque, & à l'emportement d'un Général, qui ne connoit d'autres moyens de vaincre que la force & la valeur? Eſt-ce en s'abandonnant aux tranſports de ſon courage, qu'Oramgzeb eſt venu à bout de triompher de ſes ennemis? N'eſt-ce pas plutôt par une conduite pleine de ſageſſe & de circonſpection? Puiſque nous ſommes ſûrs de vaincre en ne combattant pas; pourquoi donc hazarder dans un*

combat incertain & téméraire, la personne de l'Empereur, en qui réside le salut & l'espérance de l'Etat? Le ciel, d'ailleurs, desavoue votre projet : ce jour que vous choisissiez pour attaquer l'ennemi est un jour malheureux. Séadet-Kan se fit violence pour entendre jusqu'au bout le perfide Nizam. A peine eut-il fini, qu'il s'écria : *On demande que nous différions le combat; mais n'est-ce pas livrer l'Empereur & l'armée entiere à la discrétion d'un ennemi cruel & barbare? Eh qui, pendant ce tems, nourrira la prodigieuse multitude d'hommes & d'animaux dont le camp est rempli? Chaque jour, chaque heure, chaque instant de délai; coûte la vie à des milliers de braves & malheureux soldats, & accélére la perte de l'Etat. Peut-être l'armée se dispersera-t-elle dès aujourd'hui, si on lui ôte l'espérance de combattre. Qui sçait braver la mort dans la mêlée, n'en peut soutenir les horreurs lorsqu'il la voit approcher lentement, accompagnée de la faim & du désespoir. Ce n'est que par la victoire que nous pouvons échapper aux maux qui nous menacent : eh! peut-on vaincre sans combattre? Que Nizam étale son éloquence, & sa prétendue sagesse : pour moi, dans ces tristes momens, je ne sçais*

que combattre, & mourir. Seigneur, tu me verras aujourd'hui vainqueur de tes ennemis : mais, si le Ciel ne seconde pas mes efforts ; si l'Empire de Tamerlan est réservé à l'usurpateur de la Perse, ce fer m'épargnera la honte de voir un si grand malheur. A ces mots l'Omrha fait un mouvement pour sortir ; mais il est arrété par quelques cavaliers couverts de sueur, de poussiere & de sang, qui entrent précipitamment dans la tente, en criant : *Au secours ; au secours ; Schah-Nadir a pénétré dans le camp, où il porte le fer & le feu.* Cette nouvelle excite encore le courage de Séadet-Kan : il se jette sur son éléphant, marche à l'ennemi, le charge comme il étoit occupé au pillage, le met en déroute, & le poursuit pendant plus de deux heures, avec une poignée de soldats déterminés à vaincre, ou à périr.

Mais ce n'étoit qu'un détachement de cavalerie Persane sur laquelle Séadet-Kan venoit d'obtenir un si grand avantage. Ce jour-là même Schah-Nadir étoit sorti de son camp dès l'aurore, avec cinq ou six mille chevaux, tant pour examiner les retranchemens des Mogols, que pour observer leur contenance. Après s'être promené long-tems

à la vue de l'ennemi, & l'avoit insulté par ses défis & ses menaces, voyant qu'aucun n'avoit le courage de paroître, il s'étoit déterminé à forcer le camp, afin de profiter de la consternation qui y regnoit : son dessein étoit d'enlever quelques quartiers, & de se retirer. Son succès fut tel qu'il l'avoit prévu : il n'éprouva que la plus molle résistance ; les Mogols s'enfuyoient, laissant à sa discrétion les tentes, le bagage & l'artillerie : mais les Persans, au lieu de poursuivre leur avantage, s'étant dispersés pour piller, jamais Schah-Nadir n'avoit pu les rallier ; & c'est ce qui avoit donné lieu à Séadet-Kan de les battre, & de les chasser du camp.

Schah-Nadir se voyant poursuivi, envoya ordre à son armée, qui étoit sous les armes, d'accourir à son secours ; & bientôt s'engagea dans la plaine qui séparoit les deux camps, le combat le plus furieux, & le plus sanglant : cependant aucun des Omrhas n'avoit osé suivre Séadet-Kan, lorsqu'emporté par l'impétuosité de son courage, il étoit sorti de la tente Impériale pour tomber sur l'ennemi : mais à la nouvelle de la fuite & du carnage des Persans, ce fut à qui monteroit à cheval, à qui té-

moigneroit plus de zele & de courage; c'est que les lâches, à qui on avoit exagéré l'avantage de Séadet-Kan, croyoient qu'il ne s'agissoit plus de partager le péril, mais la gloire & les dépouilles de l'ennemi. Le Favori, plein de l'appréhension que Muhammed, qui alloit devoir son salut à Séadet-Kan, ne l'en récompensât par la plus éclatante faveur, regardoit moins les Perses comme vaincus par l'Omrha, que lui-même. La jalousie lui tint lieu de courage, & il devança tous les autres; mais, à peine eut-il paru en présence de l'ennemi, que sa colere & sa valeur s'évanouirent. Il avoit été trompé par le bruit qui s'étoit répandu de la victoire de Séadet-Kan; & il avoit cru aller à la poursuite de l'ennemi, & non au combat: il s'arrêta donc, & demeura spectateur de l'action, à laquelle il ne prit pas la moindre part: Séadet-Kan avoit pourtant besoin d'un prompt secours; car avec moins de vingt mille hommes, il avoit sur les bras toute l'armée Persane, qui montoit à plus de cent mille. L'Empereur, Nizam, le grand Visir, les autres Omrhas, & l'artillerie, n'avoient pas tardé à suivre Kan-Devran: lorsqu'ils l'apperçurent

arrêté, ils réglerent leurs mouvemens sur ceux de ce lâche Genéral, & s'arrêterent aussi. Schah-Nadir profita admirablement de l'inaction des Mogols; il tailla en piéces Séadet-Kan: cet Omrha, après avoir fait des prodiges de valeur, fut blessé, & tomba entre les mains du vainqueur. Encouragé par ce succès, Schah-Nadir tomba sur Kan-Devran, qui fut obligé de combattre malgré lui. Ses troupes, soutenues par les regards de l'Empereur, soutinrent ce choc avec un courage héroïque: on se mêla, on en vint au sabre; le sang coula à grands flots: mais enfin les Mogols, quatre fois supérieurs en nombre aux Persans, recevant à chaque instant de nouveaux secours de troupes fraîches, revenoient sans cesse à la charge avec une nouvelle vigueur. Les Persans, étonnés d'une résistance à laquelle ils ne s'étoient pas attendus de la part d'un ennemi qui avoit jusques là donné tant de preuves de foiblesse & de lâcheté, commençoient à désespérer de la victoire: épuisés d'un combat si long & si furieux, ils ne fuyoient pas encore à la vérité; mais ils combattoient avec plus de mollesse. Déjà les Indiens, qui s'apperçoivent de leur avantage, crient victoire, & font

un plus grand effort : ils pressent l'ennemi avec tant d'impetuosité, qu'ils lui font perdre du terrein ; plusieurs Corps Persans se retiroient déjà en désordre. Schah-Nadir touchoit au moment de sa ruine, lorsqu'un événement imprévu arracha la victoire à ceux qui croyoient déjà qu'elle ne pouvoit leur échapper.

Kan-Devran, entraîné plus loin qu'il ne vouloit à la poursuite des Persans, par les cris & les efforts de ses propres soldats, tombe de dessus son éléphant frappé d'une blessure mortelle. A cette vue s'éleve un cri de joie dans l'armée Persane, & un de douleur dans celle de Muhammad. Les Mogols, presque toujours effrayés & vaincus par la mort de leurs Généraux, rallentissent tout-à-coup leur ardeur. Schah-Nadir profita en grand homme de cet instant précieux : il rallie ses troupes, & volant de rang en rang : *Ami*, s'écrioit-il, *c'est ici qu'il faut vaincre ou périr. Si nous avons la lâcheté de fuir devant un ennemi que nous sommes venus chercher jusques dans le sein de son Empire, les Provinces conquises tourneront leurs armes contre nous ; comment, vaincus & fugitifs, franchir les fleuves & les montagnes que nous avons traversés avec tant de peines & de fa-*

tigues, quoique vainqueurs? Qui nous fournira des vivres sur une route si longue & si difficile! La retraite nous est fermee; aucun de nous n'a d'autre esperance d'eviter la mort que par la victoire : dejà l'ennemi effrayé ne rend presque plus de combat. Des Indiens, de vils esclaves rassemblés à force de coups tiendroient-ils devant les vainqueurs des Turcs & des Tartares? Que chacun de vous suive l'exemple que je vais lui donner. A ces mots, il s'élance dans les bataillons les plus épais des Mogols, & en fait un carnage affreux : en vain les plus braves Omrhas, frémissant de se voir arracher une si belle victoire, font des efforts magnanimes pour repousser l'ennemi ; ils ne sont ni secondés par leurs soldats, ni par l'Empereur même, qui, effrayé de la prise de Séadet Kan, & de la blessure de Kan-Devran, avoit jetté ses armes, & ne donnoit plus aucun ordre : l'élite des Officiers Mogols fut tué; &, sans la nuit, qui mit fin à ce combat si furieux, & si varié, les Indiens auroient été absolument vaincus. On s'en retourna de part & d'autre dans son camp, laissant les morts & les blessés sur le champ de bataille. Cependant, quoiqu'il eût péri dans cette

toucher aux cris de tant de malheureux, qui sans t'avoir jamais offensé, périssent sous le poids des maux que tu leur as préparés. Nizam sort jouissant du désespoir de son ennemi; il entre chez l'Empereur à qui il raconte d'un air pénétré le triste sort du Favori: *Tu vas, Seigneur, bien-tôt apprendre la nouvelle de sa mort, & elle sera suivie de celle de tous ce que tu as de plus cher & de plus fidéle; l'armée succombe, elle est prête à chercher son salut dans la fuite: je tremble, Seigneur, sur ta destinée, sur celle de tes femmes, de tes enfans; tenter le sort d'une bataille avec des troupes abatues, languissantes, n'est-ce pas voler au-devant d'une mort certaine? Périssent à jamais les guerres & les combats si funestes à l'humanité. Nous n'avons d'autre parti à prendre que celui de nous humilier, d'acheter la paix, fût-ce au prix de tous nos trésors: me voici prêt, Seigneur, de passer dans le camp du vainqueur pour la négotier; je n'attens que tes ordres.* Etonné, confondu d'un langage si désespérant, Muhammed jette un triste regard sur tous les Généraux qui l'environnent, mais il n'apperçoit dans leurs yeux que l'image de la frayeur & de l'abattement; le Prince Ametcha, fils de l'Empereur, s'opposa seul au con-

seil

seil de Nizam, *le combat, le combat*, s'écrioit le brave Sultan : *ne vaut-il donc pas mieux peiir les armes à la main que de flétrir la gloire & la majesté de l'Empire ? Quoi ! nous aurons la bassesse d'implorer la clémence du vil brigand qui nous apporte des fers ? Suivez-moi, mes amis, & combons en désespérés sur l'ennemi ; nous trouverons assez de forces dans notre courage pour le vaincre ; il n'est fier & redoutable que par notre foiblesse & nos divisions.* Mais les plus lâches ou les plus sages arrêterent les transports du jeune Prince : *c'est te précipiter à ta perte*, lui représenta-t-on, *les soldats n'ont mangé depuis deux jours, ils désertent en foule, & vont renforcer les Persans dans le camp desquels régne l'abondance ; l'armée ne reste rassemblée que sur l'espérance d'une paix ou d'une retraite prochaine, qu'elle regarde comme l'heureux terme de ses miseres ; au premier bruit d'une bataille, elle se dissipera ? Crois-tu alors qu'avec une poignée de soldats tu puisses vaincre un conquérant que toutes les forces des Turcs n'ont pû arrêter ? Ce n'est qu'à force de prieres, de soumissions & de présens qu'on l'appaisera ; mais quand il exigeroit tous nos trésors & une partie de l'Empire, peut-on acheter trop cher la vie du Sultan, la tienne, celle de*

tous les Grands, qui est à sa discretion.

Soumettons-nous aux décrets du Ciel, s'écria Muhammed, *ma gloire & ma felicité se sont évanouies; vas,* dit-il à Nizam, *puisses-tu obtenir une paix dont les conditions n'impriment pas une honte éternelle sur ton Roi.* Nizam muni d'un pouvoir sans bornes, arriva bientôt auprès de Schah-Nadir.

Il y avoit long-tems que ce Prince desiroit ardemment une entrevûe avec le Lieutenant de l'Empire, pour concerter ensemble les moyens d'achever la ruine de l'Indostan; ce ne fut donc pas sans la plus grande joie qu'il apprit son arrivée au camp & les ordres dont il étoit chargé: il lui donna audience en présence de ses Généraux avec beaucoup d'appareil & de magnificence. Nizam, pour cacher aux courtisans du Roi de Perse les liaisons secretes qu'il entretenoit avec leur Maître, lui parla ainsi:

L'Empereur des Indes gémit depuis longtems des malheurs de la guerre, il désira la terminer par une paix durable; il veut aujourd'hui faire succéder à la division qui regne entre les deux plus grands Rois de l'Asie, une amitié éternelle. Ne crois pas, Seigneur, qu'une frayeur indi-

que de lui le détermine à la démarche qu'il m'ordonne de faire ; tes succès, il est vrai, ont été grands & rapides, mais le courage de mon maître n'en a point été ébranlé, il lui reste des armées nombreuses prêtes à se sacrifier pour lui.

A ces mots de courage & d'armées nombreuses, la colere de Schah-Nadir s'allume, & interrompant l'Ambassadeur : *crois-tu*, lui dit-il, *que j'ignore l'etat affreux où sont réduits les Mogols ? Je suis maître de tous les postes du Royaume de Lahor, mes soldats occupent tous les passages ; effrayés, vaincus, sans vivres, sans munitions, sans ressource, Muhammed & son armée deviennent d'ici à deux jours mes esclaves, ou périssent de faim ; qu'il n'espere pas trouver son salut dans la fuite, j'ai donné ordre à ma cavalerie de ne faire aucun quartier à tous ceux qui s'écarteroient du camp ennemi : il ne reste à ton maître d'autre parti à prendre que celui d'implorer la clémence de son vainqueur.* A ces mots, l'Omrha dépouilla le personnage de Ministre, pour prendre celui de suppliant : l'hypocrite avoua les larmes aux yeux, comme s'il y eût été contraint par la force de la vérité & la colere de Schah-Nadir, que l'armée de son maître périssoit de faim

& de misere, que Muhammed vaincu, réduisit au déselpoir, n'avoit d'espérance qu'en sa grandeur d'ame & sa générosité. *Puisqu'enfin le Roi des Indes s'humilie*, répliqua Schah-Nadir, *je consens à lui laisser la vie & l'Empire, mais à condition que l'Indus séparera desormais nos deux Empires, qu'il me restituera le trône de Tamerlan, emporté de la Perse dans les Indes, qu'il me dédommagera des frais de la guerre par un présent de vingt* (a) *Kourours*. Quelque tems après il ajouta: *Je t'ordonne de déclarer à ton maître qu'il ait à venir me trouver dans la plaine qui est au milieu de nos deux armées: nous terminerons dans une seule entrevûe toutes les querelles qui divisent depuis si long-tems les deux nations; nous affermirons les liens de la paix: qu'il n'amene avec lui que trois de ses Ministres; mais exhorte-le surtout à se soumettre aux conditions que son vainqueur lui prescrit.*

De retour au camp des Mogols, lorsque l'Omrha exposa les ordres de Schah-Nadir & surtout ceux de se rendre presque seul auprès du Roi de Per-

(a) Quatrecent quatre-vingt millions de notre monnoie.

ſe, Muhammed parut accablé ; des larmes ameres coulerent de ſes yeux ; la douleur de ſes femmes & de ſes Généraux étoit égale à la ſienne ; on n'entendoit partout que des gémiſſemens, des cris, des imprécations. Quelques-uns traiterent le Miniſtre de traître & de perfide ; on lui reprochoit d'avoir abuſé du plein pouvoir de la Cour & d'avoir inſpiré lui-même à l'ennemi l'idée de cette fatale entrevûe. Muhammed étoit effrayé avec raiſon de l'idée d'aller ſe livrer à la diſcretion d'un tyran dont les mains étoient encore fumantes du ſang le plus auguſte & qu'il avoit offenſé ; d'un autre côté, le ſpectacle déplorable de tant de milliers d'hommes qui l'avoient ſuivi, pâles, défigurés, épuiſés, mourans, la crainte de voir ſes femmes & ſes enfans périr par le fer des ennemis, par la faim, ou ſouffrir des indignités plus terribles que la mort même, lui déchiroient le cœur. Cependant Schah-Nadir, auquel Nizam n'avoit fait aucune réponſe, fit venir les principaux priſonniers Mogols, & leur dit : *J'accordois la Paix à mon ennemi ; il préfére la guerre, le perfide ! il périra par le fer & le feu.* En même tems, ſe tournant vers ſes Géné-

raux, *qu'on se prépare*, lui dit-il, *à fondre sur l'ennemi, qu'on se baigne dans son sang, qu'on ne fasse aucun quartier, qu'on enchaîne l'Empereur, qu'on viole ses femmes & qu'on détruise à jamais les traîtres qui manquent à la foi des Traités.*

Ces ordres cruels parvinrent bientôt à Nizam, qui sur le champ passa chez l'Empereur qu'il trouva dans le plus horrible désespoir; ce Prince essayoit toutes sortes de poison pour mourir avec ses femmes & ses enfans. Tout perfide qu'étoit l'Omrha, la vûe de ces affreux préparatifs parut le faire frémir. *Seigneur*, lui dit-il, *le vrai courage ne consiste point à se donner la mort, c'est une foiblesse indigne d'un Roi; braver les coups de l'infortune, sçavoir céder aux décrets du Ciel, voilà le devoir d'un fidele Musulman. Dieu m'est témoin que je n'ai rien oublié pour obtenir des conditions moins funestes, & surtout pour t'épargner les horreurs d'une entrevûe que tu redoutes tant; sans-doute le vainqueur abuse des faveurs de la fortune, mais le seul moyen de fléchir un barbare qui peut & ose tout, c'est de paroître prendre confiance en sa générosité; il m'a donné sa parole Royale de n'attenter ni à ta vie, ni à ta liberté, ni à ta*

couronne , quant aux autres avantages qu'il exige , peut - être que le tems nous fournira les moyens de les rendre inutiles. Les femmes de l'Empereur & ſes amis ſe joignirent à Nizam. Muhammed étoit très-attaché à la vie , une lueur d'eſpérance ſuffit pour lui faire condamner ſon déſeſpoir ; il conſentit donc à s'aboucher avec le Roi de Perſe , auquel on fit ſçavoir que le Prince vaincu ſe rendroit au lieu marqué pour l'entrevûe.

Cependant Séadet-Kan , qui d'abord étoit entré dans la conſpiration du Lieutenant de l'Empire , & qui enſuite l'avoit déteſtée au point de vouloir verſer tout ſon ſang pour réparer ſon crime, apprend du fond de ſa priſon que la paix étoit prête à être conclue par la médiation de Nizam , & que Muhammed alloit ſe rendre au camp du vainqueur. A cette nouvelle , il eſt agité de mille penſées différentes ; tantôt il plaint le ſort de ſon Roi , tantôt il le blâme de confier ſa deſtinée entre des mains perfides , mais venant à comparer la haute fortune de Nizam , qui pour avoir été conſtant dans le crime étoit devenu l'arbitre des deux Monarques , avec le ſort qu'il éprouvoit dans les

fers, pour s'être repenti de sa fidélité, sa vertu chancelle & s'évanouit ; il résolut d'enchérir sur la trahison de son ancien complice pour partager son crédit. Plein de son projet, il demande avec instance qu'on le présente à Schah-Nadir, auquel il a à révéler des secrets importans ; le Roi de Perse n'avoit pas oublié qu'il avoit été autant redevable des premiers succès de son invasion à Séadet-Kan qu'à Nizam, il consentit donc à lui donner une audience secrete dans sa tente : *Seigneur*, lui dit-il, *je n'ignore point que tu viens de traiter avec Nizam, & que tu consens d'évacuer les Indes pour une somme de vingt Kourours. Est-ce ainsi que Schah-Nadir profite de sa fortune? Ce présent ne répond ni à l'opulence de Muhammed, ni à la grandeur d'un Monarque tel que toi. Je veux te livrer tous les trésors de l'Indostan, mais à condition que tu te saisiras de la personne de Muhammed qui va se rendre auprès de toi, que tu marcheras droit à Dhély, & surtout que tu te défieras du Viceroi de Golconde qui te trompe.*

Ce discours, qui flattoit si fort l'avarice du Roi de Perse, le remplit de joie : il promit à Séadet-Kan de n'agir que

par ses conseils, & sur-tout d'arrêter l'Empereur.

Le malheureux Prince dont on conspiroit la ruine, étoit sorti de sa tente vers les onze heures du matin, suivi de Nizam & de deux autres Omrhas; l'abattement & la consternation étoient peintes sur son visage; mais sa frayeur redoubla, lorsqu'après avoir fait quelques pas il apperçut plusieurs escadrons Persans dispersés sur la route & prêts à l'envelopper. Quelque tems après il rencontra le fils du Roi de Perse qui le conduisit à un pavillon superbe qu'on avoit dressé au milieu de la plainte. Schah-Nadir en sortit avec la Cour la plus nombreuse pour le recevoir; à la vûe de son vainqueur, Muhammed descend de cheval, court vers lui & se prosterne presque jusqu'à terre pour le saluer; Schah-Nadir, qui avoit fait à peu-près les mêmes mouvemens, traita le Roi Indien avec beaucoup d'humanité & l'appella son frere; les deux Princes monterent en même tems sur deux trônes qu'on avoit préparés vis-à-vis l'un de l'autre. Après quelques momens d'entretien, Schah-Nadir invita Muhammed à dîner; une pareille invitation étoit un ordre pour le vaincu; l'accueil

du Roi de Perse l'avoit rassuré ; il suivit donc Schah-Nadir qui lui donna un dîner magnifique, dans lequel Muhammed parut se livrer à la joie, tant il est vrai que l'art de dissimuler appartient plus encore aux Rois qu'aux autres hommes; mais sur la fin du repas, le Persan échauffé par les fumées du vin, s'adressant à Muhammed lui parla ainsi : *Est-il possible que tu te sois abandonné toi-même au point de me laisser pénétrer jusques dans le cœur de tes Etats ? Lorsque tu appris que je partois du Kandahar dans le dessein de conquérir ton Empire, ne devois-tu pas, t'arrachant à la mollesse de ton serrail, t'avancer jusqu'à l'Indus pour me combattre ? Pourquoi avec des troupes aussi nombreuses que celles que tu entretiens, n'as-tu pas envoyé une armée pour m'arrêter dans les défilés inaccessibles du Royaume de Caboul ? D'où vient n'avoir pas soutenu les braves Aghuans & ne m'avoir pas disputé le passage de tant de fleuves ? L'art de régner, celui de faire la guerre te sont inconnus ; mais ce qui met le comble à ton imprudence & à ma surprise, c'est que tu viennes ici te livrer à ma discrétion. Si j'avois conçu le dessein de t'ôter la vie ou de te tenir renfermé dans une prison éternelle, eh !*

qui pourroit te soustraire à ta malheureuse destinée ? Seroient-ce tes Généraux & tes Ministres ? Roi infortuné, ils ne respirent que la lâcheté & la perfidie. Je ne veux abuser ni de ma fortune ni de ton accablement ; tu vivras, je consens même à te laisser la couronne ; mais avant que de retourner dans mes Etats, je veux voir ta Capitale & m'y arrêter quelques jours. En même tems il se fit apporter l'Alcoran, sur lequel il jura de n'attenter ni à la vie ni à la couronne de Muhammed. A ces discours, le Mogol frappé comme d'un coup de foudre, vit toute l'horreur de l'abîme dans lequel il venoit de se précipiter en se fiant à la foi d'un brigand & d'un usurpateur ; ses malheurs & ses fautes se retracent vivement à son esprit, & il reste immobile, les yeux baissés, dans le silence & tel qu'un criminel qui n'attend plus que l'arrêt de sa mort ; mais enfin revenu peu à peu de son accablement, il s'adresse à Schah-Nadir & lui dit d'une voix éteinte & mourante : *Seigneur, je me soumets aux conditions que tu as proposées à Nizam, & nous signerons le traité quand il plaira à ta Hautesse. Il reste encore quelques articles à régler*, reprit le Roi de Perse ; *j'exige d'abord un dédom-*

magement plus proportionné aux frais de la guerre que tu t'es attirée ; il faut de plus te resoudre à me payer tribut & à te regarder comme mon vassal. C'est au vaincu, répliqua humblement Muhammed, *à recevoir les loix du vainqueur ; fixe donc le dédommagement & le tribut auxquels je consens.* Schah-Nadir détermina le premier à quarante (*a*) Kourrours, & le second à dix (*b*). Effrayé de cette somme, le Mogol répartit vivement : *épuisé, Seigneur, par les frais immense d'une guerre où je me suis engagé sous de si funestes auspices, il m'est impossible de fournir les trésors que tu exiges ; monte plutôt, Seigneur, monte sur le trône de l'Indostan : j'aime mieux te céder mon Empire que de souscrire à des conditions impossibles. Tu ne me cederois rien, ingrat*, s'écria Schah-Nadir, en lui jettant un regard foudroyant, *qui ne m'appartînt ; le sort des armes m'a rendu maître non-seulement de l'Empire que tu feins d'abdiquer, mais de ta vie, de celle de tes enfans & de l'honneur de tes femmes.* Muhammed consterné se tut, Schah-Nadir appella alors son Grand-Visir & lui ordonna

(*a*) Neuf cent soixante millions.
(*b*) Deux cent trente-huit millions.

d'arrêter l'Empereur des Indes. Muhammed se laissa désarmer & emmener dans les tentes qu'on lui avoit préparées, sans proférer un seul mot.

C'est-là qu'il s'abandonna à la rage & au désespoir ; les sermens d'un homme vieilli dans le crime, le rassuroient peu. *J'ai régné, j'ai vecu !* s'écrioit le malheureux Roi, qui s'attendoit à chaque instant à expier par sa mort ses erreurs & son imprudence.

Cependant le bruit de la détention de Muhammed se répand dans l'armée Mogole & y porte le trouble, l'effroi & le désespoir. Quelques Rajas, touchés du triste sort d'un si puissant Monarque, vouloient fondre sur les Persans, le venger ou périr ; mais d'autres plus prudens, ne doutant point qu'au premier mouvement de leur part, il n'en coutât la tête au malheureux Prince, combattirent avec force le sentiment des premiers. D'ailleurs, quels succès pouvoit-on espérer avec des troupes déjà découragées, & que ce nouvel accident achevoit d'abattre. On se contenta donc de gémir ; quelques-uns des principaux Officiers chercherent leur salut dans la fuite, d'autres passerent auprès du vainqueur ; les femmes dont le camp étoit

va des Omrhas assez perfides pour donner au conquérant l'horrible conseil de faire couper la tête à Muhammed, & se saisir de sa dépouille sanglante ; mais Schad-Nadir trouva l'entreprise au dessus de ses forces. Comment conserver sous sa puissance un Empire aussi vaste que celui de l'Indostan avec une armée affoiblie par les chaleurs & les fatigues ? La Perse ne pouvoit-elle pas profiter de son absence pour se soulever ? La Turquie & la Russie recommencer la guerre ? Il s'en tint donc au sage dessein d'aggrandir la Perse, des Provinces qui s'étendent du Kandahar à l'Indus, & d'enlever les trésors des Indes. Tremper ses mains dans le sang d'un Monarque malheureux, parut au brigand un attentat odieux & inutile.

Après avoir envoyé à Caboul les trésors, l'artillerie & les magnifiques équipages de Muhammed & des Omrhas, Schah-Nadir donna le signal du départ : il n'y eut point de précautions qu'il ne prît pour assurer sa marche. Séadet-Kan, qui pour lors partageoit la confiance du Roi de Perse avec Nizam, précédoit l'armée à la tête de deux mille cavaliers Persans ; il avoit ordre de répandre sur la route que

les deux Rois vivoient dans la plus étroite intelligence, que c'étoit de concert avec Muhammed & même à sa priere, que Schah-Nadir se rendoit à Dhély. L'armée Persane suivoit d'assez près Séadet-Kan; tel étoit l'ordre qu'elle observa dans sa route : d'abord paroissoit un Corps de quarante mille hommes, au milieu duquel étoit Muhammed, renfermé dans une litiere portée sur un Eléphant & couché sur le dos, ses femmes & ses enfans le suivoient sur de pareilles voitures & dans la même attitude; ses Généraux & ses Ministres, dont quelques-uns étoient chargés de fers, l'environnoient dans des palanquins. Les Kiulapouches, milice ainsi nommée parce qu'elle porte des bonnets à quatre cornes, formoient le Corps de bataille. Le Roi de Perse, avec l'elite de sa cavalerie, fermoit la marche de toute l'armée, fortifiée par les déserteurs des troupes Mogoles; il étoit défendu à chaque soldat de sortir de son rang & de se répandre à la campagne sous peine de la vie. Au reste, soit que la sagesse de Schah-Nadir en imposât aux peuples, soit qu'ils fussent accablés par la prison de leur Roi, les Indes entieres se tûrent en présence du

vainqueur, & il ne trouva pas le moindre obstacle jusqu'à Dhély, aux portes de laquelle ville il arriva le 7 Mars; il s'arrêta aux jardins de Chalemar, maison délicieuse appartenante aux Empereurs Mogols aux environ de la Capitale.

Le lendemain 8, Muhammed entra en pompe dans sa Capitale; il lui fut permis de donner à ses peuples le spectacle touchant d'un Roi dégradé par ses fautes & ses infortunes. A la vûe du Monarque, sur le front duquel étoient peintes la honte & la douleur, il n'y eut aucun citoyen de Dhély qui ne versât des larmes, en comparant l'humiliation présente de Muhammed avec l'éclat de sa fortune passée, l'abaissement de la nation avec ses anciens triomphes: tous étoient émus de pitié, d'inquiétude & d'indignation; peut-être étoit-ce moins les malheurs qu'on avoit lieu de craindre d'un vainqueur tel que Schah-Nadir, que le desir de venger tant d'affronts, qui souleva le lendemain le peuple contre les Persans.

Quoi qu'il en soit, à son arrivée au Palais, qui est en même-tems la demeure des Rois & la forteresse de la ville, Muhammed apprit que les Persans en étoient déjà les maîtres, que *Séader-*

Kan les y avoit introduits, & qu'il avoit en même-tems scellé les coffres qui renferment les trésors accumulés pendant deux siécles par dix Empereurs & les magazins où sont déposées des richesses immenses, & que les Persans faisoient bonne garde autour du palais, afin qu'on ne détournât rien du butin réservé au vainqueur : il sçut aussi que l'infidele Omrha avoit dressé une liste nombreuse de tous les Grands & des hommes les plus riches de l'Empire avec le dénombrement de leurs biens, afin que Schah-Nadir vit d'un coup d'œil tout le prix de sa proie ; mais les malheurs de ses sujets parurent légers à Muhammed, en les comparant avec les siens.

A peine avoit-il pris quelques instans de repos, qu'il fit publier dans toutes les rues qu'on eût à recevoir les Persans comme des amis & des alliés ; en même-tems on prépara pour eux un des plus beaux quartiers de Dhély. Malgré tous ses soins, Muhammed craignant encore que le triomphe que devoit célébrer le lendemain Schah-Nadir dans sa Capitale, ne fût troublé par ses sujets, & qu'ils ne fussent ainsi les auteurs de leur perte & de la sienne, ordonna sous peine de la vie à tous les citoyens de cette grande ville,

de ne paroître le lendemain ni dans les rues ni sur les toits des maisons.

Sa défense fut observée avec tant d'exactitude, que Schah-Nadir crut entrer dans une place déserte & abandonnée, lorsque le 9 au matin il parut dans la ville, qu'il traversa d'un bout à l'autre pour se rendre au palais, précédé & suivi de toute son armée; il étoit environné d'une foule de Seigneurs Persans & Mogols, ces derniers ne faisoient aucun scrupule d'abandonner lâchement leur malheureux Roi, pour faire leur cour à un conquérant qui ne respiroit que leur ruine; aux côtés de Schah-Nadir, marchoient Nizam & Séadet-Kan, les deux principaux auteurs de la révolution : mais le dernier ne devoit pas jouir des avantages qu'il avoit espéré de sa trahison.

En effet, Nizam qui avoit bien voulu l'associer au crime, étoit très-éloigné d'en partager avec lui la récompense; sur la route il n'avoit cessé de représenter à Schah-Nadir *qu'il ne devoit point se fier à un homme aussi leger que Séadet-Kan; que cet Omrha qui d'abord avoit agi de concert avec lui pour lui applanir les obstacles qui s'opposoient à l'invasion des Indes, s'étoit ensuite repenti de son*

zele, sans avoir d'autre raison que son u. constance naturelle; que si Muhammed avoit suivi ses funestes conseils, peut-être seroit-il venu à bout d'exterminer les Persans; qu'à la journée de Kiernal, personne n'avoit témoigné plus de courage; que s'il n'eût empêché qu'on le soutint, il auroit infailliblement arraché à Schach-Nadir le fruit de tant de conquêtes, de victoires & de travaux; & qu'enfin s'il avoit de nouveau embrassé le parti des Persans, ce n'étoit que pour se dérober à leurs fers & les trahir; que loin de remplir les vastes promesses qu'il avoit eu la témérité de faire, le Roi verroit qu'à son entrée à Dhély, il ne lui apporteroit pas seulement un présent digne de sa grandeur.

Ces paroles avoient déjà inspiré beaucoup de défiance à Schah-Nadir, mais lorsque Séadet-Kan fut venu le saluer au jardin de Chelemar & prendre ses ordres, le Roi de Perse voyant qu'au lieu de présent il ne lui remettoit que la fatale liste, ne daigna pas lui dire un mot; ce triste accueil ne rebuta pourtant point Séadet-Kan, il accompagna Schah-Nadir à son entrée & le suivit au palais; mais comme le Persan paroissoit insensible à tous les empressemens, il

bruit vers le soir du 10 Mars, que Schah-Nadir venoit de mourir, sans expliquer de quel genre de mort; mais dès que la nouvelle eut été répandue, les citoyens la saisissent avec avidité: les uns disent qu'il a été emporté par une maladie violente, les autres qu'il a été empoisonné; le plus grand nombre prétend qu'il a été poignardé par quelques Seigneurs Mogols; on ajoute des circonstances particulieres, & de toute cette multitude de citoyens & d'Etrangers qui remplissoient la Capitale, personne ne s'avisa de douter de la réalité d'une mort que chacun désiroit avec ardeur; les émissaires des deux Omrhas, mêlés avec le peuple dans les différens quartiers de la ville, font retentir l'air de ces paroles: *le tyran est mort, les fers des Indiens sont brisés, égorgeons les brigands qui ont désolé l'Empire, & qui malgré la foi des sermens tiennent encore l'Empereur prisonnier; qu'aucun de ces scélérats n'échappe à nos coups.* A ces mots, le peuple ému s'arme & fond de tous côtés sur les Kiulapouches de la garde, & en moins de quelques instans en massacre plus de trois mille dans les rues, dans les places publiques & jusques dans les Mosquées. Les deux Omrhas

Omrhas, auteurs du soulevement, parurent alors à la tête des citoyens pour guider leur fureur & diriger leurs coups. Ils entraînent les plus déterminés vers le palais, où ils entrent malgré la garde; Schah-Nadir instruit de la révolte, par les cris, les mouvemens impétueux, la fuite précipitée de ses soldats, dont quelques-uns couverts de blessures vinrent mourir à ses pieds en criant *vengeance*, est transporté de fureur; il veut, malgré l'obscurité de la nuit, sortir de son appartement pour repousser les ennemis; mais enfin vaincu par les instantes prieres de ses Généraux, qui lui représentent que les ténebres & des lieux inconnus étoient propres à cacher des embuches, que les Mogols ne cherchoient qu'à réunir leurs coups sur son auguste personne, & qu'au lieu de venger les siens, il courroit risque de périr dans le tumulte & la confusion, il consentit de remettre sa vengeance au lendemain : mais il jura d'exterminer tous ses ennemis, & de ne faire de Dhély qu'un monceau de cendre & de ruine.

Cependant les deux Omrhas ayant été chassés du palais après un combat sanglant dans lequel périrent les plus braves de leurs troupes, se rendirent

dans les autres quartiers de la ville, où i's échaufferent le carnage jusqu'au lever de l'aurore, que chacun des citoyens se retira chez lui pour se reposer des fatigues de cette sanglante journée; mais l'instant de repentir approchoit: à l'heure même que le carnage cessa, Schah-Nadir assembloit ses Généraux, & leur ordonnoit de fondre à la tête de leurs Corps dans tous les quartiers de la ville à un certain signal. *Baignez-vous*, leur dit-il en les quittant, *dans le sang; qu'une lâche pitié ne vous fasse épargner, ni les femmes, ni les vieillards, ni les enfans à la mammelle; excitez, nourrissez la rage du soldat; que cette ville rebelle soit détruite par le fer & le feu, & que son châtiment étonne l'univers.* Le Roi de Perse fut de ce pas à la Mosquée du Palais, & monta au haut du Minaret pour jouir du spectacle affreux préparé par sa vengeance.

Au signal convenu les Persans s'ébranlent, entrent en poussant des cris terribles dans les palais, les maisons & les Mosquées, & font de tous les Indiens le massacre le plus cruel, dont il soit mention dans l'Histoire; citoyens, étrangers, hommes, femmes, vieillards, enfans, ceux même à la mam-

meſſe ſont enveloppés dans le carnage; les Sçavants, les Dévots, les Faquirs, les Moullahs, réfugiés dans les Moſquées, périſſent en récitant l'Alcoran; les plus belles filles tremblantes, éperdues, paſſent dans les bras des aſſaſſins encore fumants du ſang de leurs peres, & après avoir ſervi de jouet à leur lubricité, reçoivent la mort; les cris des mourans & des bleſſés, le ſang qui coule dans les rues par torrens, & qui va rougir les eaux de la Gemna, les débris des maiſons qui s'écroulent avec fracas, le feu qui ſe communique de quartier en quartier, & qui embrâſe les plus beaux palais avec les richeſſes qui y ſont renfermées; voilà les principaux traits qui caractériſent cette journée à jamais exécrable : dans ce déſordre affreux qui coûta la vie à plus de deux cens vingt-cinq mille hommes, Muſulmans, Idolâtres ou Chrétiens qui expiroient en invoquant les uns Jeſus-Chriſt, les autres Brama ou Mahomet, il n'y eut que quelques Etrangers, la plûpart artiſtes ou négocians, qui eurent le courage de ſe défendre; ils ſe réunirent ſous les ordres d'un Eunuque Intendant des meubles du palais & d'un Médecin : mais ils ne purent tenir contre des troupes ré-

giées, & après quelques momens d'un combat sanglant, enveloppés & investis de toutes parts, ils n'eurent que la consolation de mourir les armes à la main. Le tumulte d'une scene si deplorable se fit entendre jusqu'à l'appartement où étoit détenu l'Empereur : il avoit alors à ses côtés Nizam & le Grand-Vizir ; accablé de ce nouveau revers, le malheureux Roi leve les yeux & les mains au Ciel, en invoquant le Dieu vengeur du crime, & il se prépara à joindre les malheureuses victimes qu'on immoloit, persuadé que le tyran couronneroit toutes les horreurs de cette journée par l'effusion de son sang ; cependant Nizam, auquel Schah-Nadir avoit caché son horrible projet, s'échappe d'auprès de l'Empereur avec le Grand-Vizir & vole à la Mosquée, du haut de laquelle l'impitoyable Persan regardoit avec complaisance la rage de ses soldats ; les deux Omrhas effrayés, abattus, pouvant à peine parler, se jettent aux pieds du destructeur de Dhély, & Nizam lui parle ainsi : *Non, ce n'est point la vie que je te demande, elle m'est insupportable, c'est la mort que j'invoque à tes genoux ; mais que t'ont fait ces victimes dont tu entends les cris ? Ont-elles attenté à tes jours ou*

à ceux de tes Soldats? Doivent-elles être punies de la révolte de quelques séditieux? Les citoyens de Dhely, à l'exception d'une poignée de misérables, ont respecté en toi le Vainqueur de l'Indostan; de quels crimes sont-ils donc coupables? Pourquoi te rassasier de leur sang? S'il te faut encore une victime, me voici, fais-moi périr sous tes coups; mais épargne-moi la douleur de voir le massacre de tant d'innocens & de malheureux.

Le farouche Persan, loin de se laisser attendrir par les larmes du traître auquel il devoit tous ses succès, l'interrompit, en le traitant de perfide, & en menaçant de le faire empaler, pour la seule belle action qu'il eût faite; au même instant on amena Seyd-Kan, Chez-Surez-Kan, & Reiman, qu'on accusoit d'avoir été les chefs des rebelle; en vain les deux Ministres tombe-rent de nouveau aux genoux de Schah-Nadir, pour obtenir la grace de ces Seigneurs leurs parens & leurs amis: le féroce Persan ne leur répondit qu'en faisant ouvrir le ventre à ces trois malheureux; aussi-tôt après cette exécution, il sentit sa fureur s'éteindre, & il envoya ordre de cesser le carnage & l'incendie. Ses soldats, quelques féroces

s'approcha de lui & lui porta la parole; celui-ci ne lui répondit que par des regards furieux & des paroles menaçantes : *qu'est devenue, traître, la parole que tu m'as donnée de me livrer tous les trésors de l'Empire? Où est le riche présent que tu m'avois destiné? Résous-toi à mourir demain ou à remplir tes promesses.* En même tems il lui tourna le dos; Séadet-Kan se retira le poignard dans le cœur, ne doutant point que sa mort n'eût été concertée entre Schah-Nadir & le Lieutenant de l'Empire : il détesta le jour qui avoit éclairé sa trahison, & pour se dérober à l'infamie du supplice dont il croyoit déjà voir l'appareil, il prit en se mettant au lit un poison violent dont il expira le lendemain; mort encore trop douce pour un des principaux auteurs des désastres de sa patrie.

Cet évenement ne fit presqu'aucune impression, tant chacun étoit occupé de ses malheurs, & de ceux qu'il prévoyoit. On envisageoit le triomphe de Schah-Nadir dans Dhély, comme une flétrissure éternelle pour le nom Mogol, qu'on ne pouvoit effacer que dans le sang des vainqueurs; on étoit également sensible au sort de l'Empereur,

dont on n'approchoit plus ; l'air féroce & menaçant des Barbares que Schah-Nadir avoit introduits dans la ville inſpiroit moins de terreur que de haine ; les citoyens de Dhély, malgré tout le danger auquel ils s'expoſoient, laiſſoient appercevoir ſur leur viſage & dans leurs yeux l'indignation & la fureur.

L'Omrhas Seid-Kan, proche parent du Grand-Vizir, & Chez-Surau-Kan, l'un des principaux Officiers de Muhammed, s'apperçurent de la diſpoſition général des eſprits, & réſolurent d'en profiter pour exciter un ſoulevement général, à la faveur duquel ils eſpéroient poignarder le Tyran des Indes & faire main-baſſe ſur ſon armée ; ces deux hommes n'étoient pourtant pas de tous les Grands ceux qui avoient le plus à ſe plaindre de Schah-Nadir, qui leur avoit laiſſé la liberté ; mais le zèle pour la gloire du Prince qui les avoit comblé de biens, leur inſpiroit la haine la plus forte contre les Perſans : au reſte, l'un & l'autre s'étoit diſtingué par pluſieurs belles actions, & ils paſſoient pour deux des plus braves hommes de l'Empire.

Après avoir pris de concert quelques meſures, ils font courir ſourdement le

ce que sa Vice-Royauté du Décan est la plus riche & la plus étendue de l'Empire, que parce que depuis cinquante ans qu'il remplissoit les premieres places de l'Etat, il avoit accumulé une quantité étonnante d'or, d'argent, de pierreries & de toutes sortes d'effets précieux,) qui trouva le secret d'échapper à l'avidité de Schah-Nadir. *Grand Roi*, lui dit l'artificieux vieillard, en se voyant pressé de fournir sa taxe, *forcé par mon Maître, à près de 90 ans, de venir du Décan, prendre l'administration des affaires, je crus mourir à Dhély; ainsi j'ai déposai l'autorité de mon Gouvernement entre les mains de mon fils aîné, & l'ingrat, pour prix de ma tendresse, refuse de recevoir mes ordres; que dis-je, personne n'ignore qu'il est assez téméraire pour braver ceux de Muhammed; c'est un rebelle que j'abandonne à toute ta sévérité; toi seul, tu peux le réduire par la force des armes; marche donc contre lui, indépendamment du butin immense dont tu t'enrichiras dans cette expédition, au seul bruit de ton nom, les Rois Idolâtres de la Peninsule, en deçà du Gange, s'empresseront à t'apporter le tribut qu'ils doivent à l'Empereur, & dont ils se sont affranchis depuis long-tems.*

Quelqu'avide que fût Schah-Nadir,

Omrhas, auteurs du ſoulevement, parurent alors à la tête des citoyens pour guider leur fureur & diriger leurs coups. Ils entraînent les plus déterminés vers le palais, où ils entrent malgré la garde; Schah-Nadir inſtruit de la révolte, par les cris, les mouvemens impétueux, la fuite précipitée de ſes ſoldats, dont quelques-uns couverts de bleſſures vinrent mourir à ſes pieds en criant *vengeance*, eſt tranſporté de fureur; il veut, malgré l'obſcurité de la nuit, ſortir de ſon appartement pour repouſſer les ennemis; mais enfin vaincu par les inſtantes prieres de ſes Généraux, qui lui repréſentent que les ténebres & des lieux inconnus étoient propres à cacher des embuches, que les Mogols ne cherchoient qu'à réunir leurs coups ſur ſon auguſte perſonne, & qu'au lieu de venger les ſiens, il courroit riſque de périr dans le tumulte & la confuſion, il conſentit de remettre ſa vengeance au lendemain : mais il jura d'exterminer tous ſes ennemis, & de ne faire de Dhély qu'un monceau de cendre & de ruine.

Cependant les deux Omrhas ayant été chaſſés du palais après un combat ſanglant dans lequel périrent les plus braves de leurs troupes, ſe rendirent

une oreille ; mais voyant qu'il ne pouvoit vaincre l'obſtination du maître, il le fit arracher de ſa préſence, & expoſer publiquement au ſoleil, genre de ſupplice très-cruel & fort uſité en Orient : le Grand-Viſir ſouffrit d'abord avec fermeté ; mais ne pouvant plus réſiſter à la ſoif & aux chaleurs dont il étoit conſumé, il cria miſéricorde, & ſe délivra d'une mort affreuſe, en comptant une ſomme de vingt-quatre millions, & en livrant ſes diamans eſtimés encore davantage ; ſon Sécretaire, menacé du même ſort, aima mieux renoncer à la vie qu'à ſes tréſors ; & pour éviter les horreurs & l'infamie du ſupplice, il s'empoiſonna.

Pendant que l'impitoyable Schah-Nadir ſignaloit ainſi ſa cruauté & ſes brigandages contre les premiers de la Cour, qu'il traitoit comme de vils eſclaves, les citoyens éprouvoient de nouveaux malheurs ; l'armée Perſanne tenoit Dhély tellement inveſtie, que rien n'y pouvoit entrer & ſortir ; c'étoit une précaution cruelle pour empêcher les hommes riches de s'enfuir avec leurs tréſors ; mais bientôt la diſette ſe fit ſentir dans cette ville immenſe ; la meſure de froment monta à un prix exceſ-

ſif, & la famine vint exercer ſes horreurs ſur les malheureux qui avoient échappé au fer & au feu ; tous les habitans qui voulurent ſe ſauver pour chercher ailleurs un aſyle & des vivres, trouvoient, ſur la route, la mort que leur donnoient les cavaliers Perſans qui parcouroient jour & nuit la campagne. Les Etrangers établis à Dhély, ne pouvant plus réſiſter à l'excès de tant de maux, furent ſe jetter avec leurs femmes & leurs enfans, aux pieds de Schah-Nadir, en lui demandant la mort ou la liberté d'aller chercher des vivres au-dehors ; le Roi de Perſe ſe fit donner de l'argent pour leur accorder la permiſſion de ſortir.

Après avoir dépouillé les particuliers, le Perſan crut qu'il étoit tems de porter les mains ſur les richeſſes du Prince ; il fit ouvrir le tréſor impérial, fruit de l'œconomie & des rapines de tous les Rois qui avoient regné depuis Tamerlan. On ſçait qu'en Aſie, chaque Souverain ſe fait gloire d'amaſſer un tréſor auquel on ne touche point, même dans les plus grandes néceſſités de l'Etat. On ne peut guères évaluer les ſommes que Schah-Nadir enleva, ſoit en lingots d'or & d'argent, en

pierreries & en étoffes précieuses, & en effets d'une valeur inestimable. Parmi ces dépouilles magnifiques, on remarquoit le trône du Paon, ouvrage de Cha-Jean, estimé plus de 200 millions, une quantité immense de vaisselle d'or, enrichie de pierreries & de diamans les plus beaux de l'univers; quelques-uns ont prétendu que le butin monta à plus de trois millards; il suffit de dire que beaucoup d'éléphans & de chameaux purent à peine le transporter en Perse; mais ce ne fut pas la plus grande perte que fit l'Indostan, s'il est vrai, comme on n'en peut douter, que les hommes soient la plus grande richesse de l'Etat: en effet, Schah-Nadir fit enlever de Dhély tous les citoyens distingués par leurs talens, les meilleurs Ouvriers, & les hommes les plus robustes; son dessein étoit, avec leurs secours, de construire une ville semblable à Dhély, dont la magnificence, la grandeur, la disposition & les ornemens exitoient son admiration; mais les guerres civiles & étrangeres que ce destructeur de l'Humanité eut à soutenir le reste de sa vie, ne lui permirent point d'exécuter un dessein qui annonçoit de grandes vûes.

Cependant Schah-Nadir exerçoit à Dhély toutes les fonctions de la souveraine puissance ; la justice étoit administrée en son nom, la monnoye frappée en son coin ; & pour éterniser sa gloire, & la honte du nom Mogol, il fit répandre une grande quantité de monnoye d'or, sur laquelle on lisoit cette inscription : *Moi, Schah - Nadir, Prince des Princes, Roi des Rois, le plus grand homme de l'Univers, Conquérant de l'Indostan*, &c. Chaque jour il montoit sur le trône, & prononçoit des arrêts de mort, qu'il faisoit exécuter en sa présence ; les fautes les plus légéres étoient punies par la perte du nez, des oreilles ou la bastonade ; les plus considérables, par la corde ou l'ouverture du ventre : au reste, les services les plus signalés, le grade militaire, la naissance, les dignités, l'âge, le sexe même, ne jouissoient d'aucuns priviléges auprès de Schah-Nadir ; un Général d'armée, une femme de la plus grande distinction, n'étoient pas plus épargnés que les goujats & les esclaves, & subissoient pour les mêmes fautes, les mêmes châtimens ; les vainqueurs étoient contenus avec la même terreur que les vaincus ; ce n'étoit point par l'autorité tem-

s'il rendoit la couronne à Muhammed, Prince lâche, inappliqué, incapable de régner : mais venant à réfléchir qu'un Monarque de ce caractére ne seroit jamais pour lui un voisin redoutable, il se détermina à le rétablir sur son trône ; d'abord il fit lever le blocus de Dhély, les vivres y entrerent en abondance : après quoi il indiqua une assemblée générale dans la grande Salle du Palais, à laquelle il invita les Grands de l'une & de l'autre nation.

Le jour venu, les Seigneurs se rendirent en foule à l'assemblée ; Schah-Nadir parut sur un trône d'or, dans tout l'éclat de la dignité Royale : mais on avoit préparé un autre trône vis-à-vis le sien qui restoit vuide ; on ne tarda pas à connoître celui auquel il étoit destiné. En effet, sur quelques mots qu'on vint lui dire à l'oreille, le Roi de Perse descend & sort de la salle : on le vit rentrer quelques momens après, tenant Muhammed par la main, il le conduisit au trône ; en même-tems il se fit apporter une couronne d'or, enrichie de diamans, qu'il lui mit sur la tête, en criant : *Vive l'Empereur Muhammed* ; la salle retentit aussitôt des cris : *Vivent les Ro s de Perse & des Indes.* Lorsque le bruit eut cessé

Schah-Nadir présenta à Muhammed un turban, un brasselet, une ceinture, deux épées & un sabre; après l'avoir ainsi rétabli sur le trône, il lui tint ce discours: *Mon frere, si la Divinité accordoit à tous les Rois autant d'equité & de modération que de puissance, jamais la guerre ne ravageroit l'univers, les peuples vivroient dans les liens d'une heureuse paix, & ne s'entre-détruiroient pas les uns les autres; mais la Providence dont nous ne pouvons comprendre les décrets, enrichit ceux-ci de l'esprit de sagesse, donne à ceux-là le courage & l'ambition; les uns n'ont pour vertus que beaucoup d'équité, les autres enfin ont spécialement en partage la dou eur & la bienfaisance. On ne peut nier que tu ne sois au nombre de ces derniers. Par quelle fatalité, dépouillant donc à mon égard les vertus qui te sont naturelles, m'as-tu forcé de devenir ton ennemi? Que t'avois-je fait, pour attiser le feu de la révolte des Aghuans? Avois tu conçu le projet de rétablir sur le trône la famille des Sophys rejettée par ses crimes & sa mollesse? mais c'étoit condamner le choix du Ciel & celui des Persans qui m'ont élevé à la suprême puissance; malgré ton injustice, j'ai cherché ton amitié, j'ai envoyé des Ambassadeurs à ta Cour: mais avec quelle fierté, avec*

quel mépris ne furent ils pas reçus ? Tu n'as répondu à mes avances que par des menaces & des insultes ; qu'auroit pen é l'univers, si j'avois laissé tant d'injures impunies ? Quelle idée aurois-tu eû toi-même de mon courage, si j'étois resté dans une honteuse inaction ? Je suis donc entré dans tes Etats avec une armée formidable, la terreur me précédoit, & la victoire, qui n'a jamais abandonné mes drapeaux, m'a ouvert tous les chemins, depuis la Perse jusqu'à la Capitale de ton Empire : les montagnes & les fleuves, dont la nature semble avoir fortifié tes Etats, n'ont pû m'arrêter ; tes Géneraux ont succombé sous l'effort de mon bras ; toi-même vaincu à Kiernal, malgré l'armée presqu'innombrable dont tu te faisois suivre, tu es tombé en mon pouvoir ; m ître par les droits de la victoire de disposer de ta vie, de ta liberté & de ta couronne, j'ai seulement exigé que tu me conduisisses à Dhély ; à peine arrivé dans cette Capitale, on dresse des embuches à mes soldats, on les massacre, on les égorge, & si moi-même j'ai échappé aux coups des rebelles, c'est que le Ciel, protecteur des Rois, n'a pas permis que je périsse par de si viles mains ; après avoir puni légerement une Ville qne j'étois en droit de détruire par le fer & le feu, je me suis assis sur le trône

de Tamerlan, afin de lui rendre l'éclat qu'il avoit perdu; le peuple est aujourd'hui soumis, les Grands sont humiliés; c'est à toi à maintenir dans toute sa vigueur l'autorité que je te rends : pour prix de ma clémence & de mes bienfaits, ne m'est-il pas permis d'emporter des trésors qui ne faisoient que nourrir l'orgueil & le luxe des Rois? J'ai dépouillé les Grands d'une partie de leurs biens; mais ils auront moins de ressources pour se révolter : J'annexe à la Perse les Provinces qui sont entre le Kandahar & le fleuve Indus; outre que c'est un fruit assez médiocre de ma victoire, ces Régions dont les Gouverneurs s'érigoient insensiblement en Souverains, étoient devenues inutiles à l'éclat de ta grandeur : si tu veux regner heureux, tu tiendras par tes mains les rênes de ton Empire; tu contiendras les peuples par la terreur, & surtout tu te défieras des Grands, dont le plus redoutable est un certain vieillard rusé, artificieux, avide, ingrat & capable des plus grands crimes.

Muhammed reçut avec respect l'apologie & les avis singuliers du Tyran : *mon Empire est à toi*, lui dit-il d'une voix tremblante, *je le tiens de ta grandeur d'ame & de ta générosité; tu me verras toujours soumis à tes ordres sacrés :*

ainsi, Seigneur, daigne toi-même régler ma conduite, & me designer les Ministres dont je dois me servir. Non, répondit le Persan, *les Ministres que je nommerois, n'auroient pour toi que du mépris & chercheroient l'indépendance; quand je serai parti, dispose toi même des principaux emplois en faveur de ceux que tu en jugeras les plus dignes, mais si quelqu'un d'eux ose encore faire naître des troubles dans ton Empire, tu peux compter sur mon amitié, j'aurai toujours une armée sur l'Indus prête à voler au premier ordre qu'elle recevra de ta part; mais si elle n'étoit pas assez puissante, moi-même j'accourrai avec l'élite de mes forces pour conserver en ta personne la Majesté Royale dans tout son éclat.* A ces mots les deux Rois s'embrasserent & se séparerent; le jour même on célébra le mariage de Bégom-Kiambache, niece de Muhammed, avec Nasrullhab-Mirza, second fils du Roi de Perse.

Le premier soin du Monarque rétabli fut de publier un Edit, monument éternel de la honte & de ses malheurs; il étoit conçu en ces termes: *le Prince des Princes, le Roi des Rois, l'ombre de Dieu sur la terre, le Protecteur de la vraie Foi, le second Alexandre, Schab-Nadir, à qui*

Dieu accorde de longues & heureuses années, ayant envoye a ma sublime Cour des Am assadeurs, je me prosternai devant le trone de Dieu & donnai ordre a mes Ministres d'expédier promptement les affaires qui les avoient appellés à Dhély, mais en vain ; ce grand Roi m'envoya depuis un autre Ambassadeur que mes Ministres amuserent en éludant l'exécution de mes ordres ; le puissant Schah-Nadir, irrité contre moi, est entré avec une formidable armée dans les Indes, & a vaincu, comme personne ne l'ignore, mes Généraux auprès de Kiernal ; cet évenement a été suivi d'une entrevue que j'ai eu avec lui, & il est venu avec moi jusqu'a Dhély, là je lui offris mes trésors & ma couronne, mais par une grandeur d'ame digne de lui, il s'est contenté des Provinces situées au-delà de l'Indus, & m'a rétabli sur le trône de mes ancêtres ; pour reconnoître tant de générosité, je lui ai cédé, & lui cede tous les pays situés à l'Occident des rivieres d'Etek, du Sind, & de Nalé-Sengueré, c'est-à-dire, les provinces de Pichaiver, du Caboulistan, & de Gaznin, la partie du Kioubistan habitée par les Agouans, les Régions de Tekier, de Sekier, de Kuda-Abad, des Tchoukis, & des Bolugdes, avec leurs villes, forteresses, villages &

dépendances; j'ordonne à mes Vice-Rois, Généraux, Gouverneurs & Officiers, de ne point troubler les Persans dans la paisible possession de ces Provinces, sous peine d'encourir mon indignation.

La conduite de Muhammed fut très-agréable au Roi de Perse : dans un mouvement de joie & de reconnoissance, il fit venir chez lui tous les Omrhas & les Rajas. *Je sçais*, leur dit-il, avec une voix menaçante & des yeux enflammés de colere, *que vous n'êtes tous que des traîtres & des scélérats; il n'y en a pas un parmi vous qui ne mérite de périr dans les supplices. Je veux pourtant consentir à vous laisser la lumiere du jour dont vous êtes indignes; mais c'est à condition que désormais vous réparerez vos crimes & votre perfidie par une fidélité & une soumission à toute épreuve. Je pars, mais si j'apprends que quelqu'un de vous ose secouer le joug de la dépendance & prendre les armes contre mon frere Muhammed, qu'il sçache que je reviens armé de tous les foudres de la vengeance donner en sa personne à l'univers un exemple capable d'intimider à jamais les traîtres & les rebelles.* A ces mots il leur tourna le dos; mais ces sentimens de bienveillance ne durerent pas longtems, car dans le traité d'alliance qu'il

conclut avant son départ avec Muhammed, il stipula que ce même Nizam, dont il avoit si bien dépeint le caractére souple, artificieux & perfide, fut déclaré premier Ministre, Régent de l'Empire & Tuteur de Muhammed : n'étoit-ce pas achever d'avilir l'infortuné Sultan ? N'étoit-ce pas éternifer les factions & les troubles dans l'Indostan, & inviter les Omrhas à devenir infidéles à la vue de la fortune brillante du plus perfide des hommes ? Mais que d'inconséquence & de légereté dans l'esprit de ce barbare ! ce même Nizam qu'il revêtoit, pour ainsi dire, de la puissance souveraine, quelques jours auparavant il avoit été sur le point de lui faire expier par un supplice cruel & public tous les crimes dont il étoit couvert ; on lui avoit entendu dire, que jamais l'Empire des Indes ne seroit tranquille tant que cet homme factieux existeroit : peut-être croyoit-il qu'il n'y avoit pas de milieu à garder avec un homme aussi redoutable, & qu'il falloit ou l'accabler, ou le mettre à la tête des affaires. Au reste Schah-Nadir n'étoit pas plus ferme dans ses sentimens sur Muhammed ; tantôt il s'applaudissoit de lui avoir rendu la couronne, tantôt il se repentoit de sa géné-

rosité : on prétend qu'il dit en partant, que jamais Prince n'avoit été plus indigne de la suprême puissance.

Cependant l'insatiable Schah-Nadir, maître de tous les trésors des Indes & des vastes Provinces qui s'étendent de la Perse à l'Indus, n'étoit pas encore content ; il auroit voulu engloutir tout le numéraire de l'Indostan, & affoiblir pour jamais cette Puissance rivale de la Perse ; en conséquence il donna ordre à Nizam, au Grand-Vizir & à deux autres Omrhas, d'exiger, à titre de présent, des Grands & du peuple, des sommes proportionnées au rang & au bien de chacun, & pour éclairer leur conduite, il les fit accompagner de deux de ses Généraux les plus féroces qu'il put trouver.

Les Omrhas auroient bien voulu s'excuser de recevoir une commission si odieuse : mais le terrible Schah-Nadir ne laissoit pour alternative de ses ordres que la mort ou l'obéissance ; il fallut donc se résoudre à chercher dans une Ville incendiée, pillée & ravagée, de quoi satisfaire l'avidité du conquérant : les Omrhas exposerent leur commission dans une assemblée des plus riches citoyens, qui ne les écouterent qu'avec horreur ; cette nouvelle extorsion les réduisoit

duisoit au desespoir, mais dans la crainte de voir renouveller le massacre, chacun se dépouilla de son argent & de tout ce qu'il avoit de plus précieux, & on recueillit trente-six millons qu'on vint jetter aux pieds de Schah-Nadir. Mais à la vue de cette somme qu'il trouvoit modique, on ne sçauroit croire quelle fut la rage du Tyran, il éclate en reproches & en invectives contre les Omrhas, il les menace de la mort la plus cruelle, & jure de renverser Dhély par le fer & le feu, si dans le cours de la journée ils ne lui apportent pas cent millions; en vain les Commissaires se jetterent à ses pieds en les arrosant de leurs larmes, en vain lui représenterent-ils que la Ville avoit perdu ses trésors dans l'incendie & le pillage qu'il avoit déjà ordonnés, l'ame du farouche Persan ne fut point ému, & les Commissaires se virent obligés d'avoir recours aux moyens les plus barbares pour prévenir la destruction de Dhély, & peut-être la mort de l'Empereur avec celle de ses enfans.

Ils distribuerent entr'eux les différens quartiers de la Ville, & suivis de soldats Persans choisis parmi les plus féroces, ils entrent dans les maisons; il n'y eut point de violence qu'on n'exerçât chez les Ci-

toyens les plus riches, on mettoit en pieces les portes, on brisoit les coffres, on creusoit dans l'espérance de trouver de l'or & des diamans; si malgré la rigueur de ces recherches, la somme à laquelle chaque personne étoit taxée ne se trouvoit pas remplie, on la mettoit à la question, on lui déchiroit les membres, on l'attachoit nud sur un fauteuil de fer, sous lequel on mettoit le feu, les soldats violoient à ses yeux ses femmes & ses filles; les moins malheureux de ceux chez qui l'on ne trouvoit point d'argent, en étoient quittes pour avoir une oreille, un bras coupés, ou la plante des pieds brûlée; jamais on n'abusa avec tant d'attrocité des droits du plus fort; les hommes les plus distingués par leurs emplois & leurs vertus, les vieillards, les femmes, les veuves, les orphelins n'étoient pas plus épargnés que leurs esclaves; on ne sçauroit ecrire combien il périt de malheureux dans ces exécutions, d'autant plus affreuses, qu'elles étoient plus lentes & plus réfléchies; une infinité de Citoyens, ceux-mêmes que leur misere mettoit à l'abri d'un pareil sort, abandonnerent leurs maisons & s'enfuirent à la campagne; mais Schah-Nadir détacha après ces fugitifs sa ca-

valerie qui en fit un grand carnage; presqu'aucun n'auroit échappé sans le Gouverneur de la province d'Ekerabad, voisine de Dhély, qui recueillit beaucoup de ces infortunés, auxquels il fournit des vivres & des voitures pour se retirer dans les lieux qu'ils avoient choisis pour asyle.

Cependant malgré les raffinemens de la plus ingénieuse cruauté, les exécuteurs des ordres de Schah-Nadir ne purent recueillir que la somme de soixante-douze millions, dont ils ne remirent que soixante au Tyran; ils eurent la bassesse de partager entr'eux les douze autres millions arrosés des larmes & du sang de leurs concitoyens. On craignoit que sous prétexte que la somme qu'il avoit exigée n'étoit pas remplie, Schah-Nadir ne terminât une tragédie qui duroit si long-tems par un dénouement encore plus affreux, qu'il ne réduisit en cendres l'infortuné Dhély, & ne fit égorger sur ses débris fumans l'Empereur & tous ses Sujets; pénétré de douleur des maux passés & de ceux qu'il redoutoit encore, un Derviche s'approcha du Tyran, & osa lui présenter un écrit, sur lequel il n'avoit tracé que ces mots: *Si tu es Dieu, agis en Dieu, & ne détruit point l'ou-*

vrage de tes mains : si tu es Prophete, conduis-nous dans la voie du salut : enfin si tu es Roi, pourquoi ne traites-tu pas les hommes comme tes freres ? Pourquoi au lieu d'epuiser sur eux ta fureur, ne pas soulager leur misere ? Je ne suis, lui répondit Schah-Nadir, *ni Dieu, ni Prophete, ni Roi, mais je suis l'instrument dont le Ciel se sert pour châtier les Nations dont il a juré la ruine.* Il avoit raison, mais il ignoroit que ces fléaux que la Providence choisit quelquefois pour punir l'orgueil, la mollesse, le despotisme des Rois & les excès des peuples, éprouvent à leur tour les effets de la vengeance redoutable & périssent misérablement.

Loin de prévoir les malheurs dont il devoit être un jour la proie, Schah-Nadir ne pensoit qu'à jouir de sa prospérité, chaque jour étoit pour lui & pour ses Généraux un jour de fête, dans lequel on raffinoit sur le luxe, la mollesse & la débauche qu'il avoit tant reprochés aux vaincus ; & c'est du sein de la volupté que le Tyran ordonnoit ces exécutions sanglantes qui font frémir.

Quelquefois l'infortuné Muhammed étoit invité aux fêtes de son terrible Vainqueur ; ce Prince qui malgré les

protestations d'amitié de Schah-Nadir, le regardoit toujours avec raison entre la vie & la mort, dévoroit sa douleur & paroissoit se livrer sans inquiétude à la joie; on dit qu'étant à la délicieuse maison de Chalemar, Schah-Nadir exigea du Mogol de lui amener les plus belles femmes de son Serrail, mais que Begom-Lemanio, petite-fille de Schah-Halem, à laquelle on exposa l'ordre de l'Empereur, ne doutant point qu'on ne la mandât, avec les Reines & les Concubines les mieux faites, que pour la faire servir de jouet à la lubricité des vainqueurs, aima mieux s'empoisonner que d'obéir; on ajoute qu'à sa persuasion plusieurs femmes du Serrail suivirent son exemple & se donnerent la mort.

Quoi qu'il en soit de cette anecdote, dont on peut révoquer en doute la vérité, Schah-Nadir voyant qu'il n'y avoit plus moyen de piller une Ville ruinée, donna enfin à son armée le signal du départ; ce fut le 8 de Mai qu'il se mit en route, après avoir resté deux mois à Dhély, & avoir fait éprouver pendant ce court espace de tems les maux les plus cruels à ses malheureux Citoyens, le carnage, l'incendie, le

pillage, la famine; enfin la peſte acheva à ſon départ de déſoler cette infortunée Capitale; au reſte, Schah-Nadir, dans ſa retraite, eut autant & plus d'obſtacles à vaincre que dans ſon invaſion: malgré le butin prodigieux & la multitude d'eſclaves qu'il traînoit après lui, il arriva en cinq jours de marche à Serinh, ville diſtante de quarante lieues de Dhély; de-là il écrivit à Zekieria-Kan, Vice-Roi de Lahor, de lui apporter vingt-quatre millions, le menaçant en cas de refus, de traiter Lahor comme Dhély; le Viceroi ne fut point ſurpris de cet ordre, il s'y étoit ſi bien attendu qu'il avoit peu auparavant expoſé aux plus riches habitans de ſon Gouvernement, ce qu'ils auroient à craindre du Perſan à ſon retour, s'ils ne prenoient le parti de l'adoucir par une groſſe ſomme: l'exemple du maſſacre de Dhély les perſuada, & la ſomme étoit prête. Zekieria-Kan ſe hâta de l'apporter à Schah-Nadir, qui parut ſenſible à l'empreſſement avec lequel on lui avoit obéi: il combla le Viceroi d'honnêtetés, & délivra à ſa priere un grand nombre d'eſclaves Mogols; de-là, Schah-Nadir s'avança juſqu'à la riviere de Scheuhau, ſur laquelle il fit jetter des ponts: mais

une crue ſubite les emporta, comme l'armée commençoit à défiler deſſus, un aſſez grand nombre de Soldats & d'Officiers furent engloutis dans les eaux avec leur butin ; cet accident imprévu força l'armée de retourner ſur ſes pas : auſſitôt *Schah*-Nadir ſomma le Royaume de Lahor de lui fournir des vivres, ſous peine d'exécution militaire ; à cette nouvelle, la plûpart des Indiens s'enfuirent, abandonnant leurs maiſons, & leurs biens à la diſcrétion de l'ennemi ; Lahor, la troiſieme ville de l'Empire, demeura déſerte : Zekieria-Kan, qui ne s'étoit pas encore ſéparé du brigand, ſe jetta à ſes pieds pour le conjurer de ne pas avancer plus loin, lui promettant ſur ſa tête de rétablir les ponts en peu de jours. Schah-Nadir y conſentit, & le Viceroi ayant réuſſi plutôt qu'il ne l'avoit fait eſpérer, fut renvoyé avec de riches préſens. L'armée Perſane continua ſa route avec la même célérité juſqu'à l'Indus ; là elle fut arrêtée dans ſa courſe : le fleuve dont le lit eſt déjà très-large étoit encore augmenté par des crues extraordinaires : on ne trouva point aſſez de matériaux pour conſtruire des ponts : l'impatient Schah-Nadir, qui déjà commençoit à manquer de vivres

voulut tenter le passage, mais les Aghuans & les autres Barbares qui entreprirent de passer le fleuve à la nage périrent, & on se vit obligé de camper sur les bords de l'Indus, en attendant la diminution des eaux; peu s'en fallut que ce retard forcé ne fit périr Schah-Nadir & toute son armée.

Les Aghuans, les Patanes & les autres Indiens établis au-delà de l'Indus, plus braves & plus aguerris que les voluptueux habitans de l'Indostan, sur la nouvelle que Schah-Nadir retournoit en Perse avec un butin immense, se rassemblent au nombre de cent mille hommes, & paroissent bien-tôt aux bords du fleuve dans la résolution de fondre sur les Persans au passage, & de leur enlever les dépouilles de l'Empire; à l'approche de ces nouveaux ennemis, le Roi de Perse se trouva dans une étrange perplexité, les vivres étoient rares dans son camp, & il n'en pouvoit recouvrer qu'avec beaucoup de difficulté: l'armée victorieuse couroit risque au milieu de ses trésors de périr de faim; d'un autre côté, entreprendre le passage d'un si grand fleuve en présence d'une armée fraîche, & qui ne respiroit que la gloire de lui arracher sa proie, c'étoit s'expo-

ser à une perte certaine. Son audace fut étonnée, mais la fortune le tira encore de ce danger, le plus grand peut-être qu'il eût encouru dans cette guerre.

Nadir-Kan, Gouverneur du Royaume de Caboul, étoit pour lors à Pichaiver avec un Corps de troupes, il apprit le péril du Roi de Perse, & entreprit de l'en dégager : on ne sçait si ce Mogol agit dans le dessein de plaire à Schah-Nadir, dont il étoit devenu le sujet par la cession que Muhammed venoit de lui faire du Cabulistan, ou pour délivrer son ancien Roi du péril dont il étoit menacé : car il y avoit lieu de craindre que l'armée Persane, à qui la retraite étoit coupée, ne revint sur ses pas achever la ruine de l'Empire ; quoi qu'il en soit, Nadir-Kan s'adressa aux Chefs des Aghuans, & entama avec eux une négociation pour les engager à laisser le passage libre : il répandit si à propos l'argent parmi ces hommes avides, il employa avec tant de succès les promesses & les menaces, qu'enfin ils consentirent de se retirer, moyennant quelques millions que Schah-Nadir leur fit compter.

Dès que l'armée eut passé le fleuve, elle reçut des vivres en abondance,

Schah-Nadir lui donna quelques jours de repos dont il profita pour l'exécution d'un dessein qu'il tenoit caché depuis quelque tems; cet homme insatiable n'avoit pu voir sans jalousie son armée enrichie d'un butin prodigieux. C'est moins parce qu'il craignoit que le soldat devenu riche n'abandonnât le drapeau ou ne se plongeât dans la débauche, que pour augmenter encore ses trésors, qu'il fit publier dans le camp que les Officiers & les Soldats eussent à porter au trésor royal leur butin, sous prétexte de les décharger d'un vain attirail sur une route longue & difficile; telle étoit la terreur du nom de Schah-Nadir, qu'aucun n'osa se dispenser d'obéir; mais le Tyran poussa encore plus loin le despotisme & l'avidité; dans la crainte que les Officiers & les soldats n'eussent caché des diamans & de l'or, il fit visiter leurs bagages, & on les dépouilla nuds, Généraux, Officiers, Soldats & Esclaves, pour voir s'ils n'auroient rien mis à couvert. De plus de cent mille hommes dont étoit composée cette armée que le seul attrait du butin avoit conduite à travers tant de dangers jusques dans le sein des Indes, il n'y en eut pas un seul qui non-seu-

lement ſe ſoulevât contre un chef ſi injuſte, mais qui osât ſeulement proférer la moindre plainte. C'eſt que ces brigands de diverſes Nations ſe défioient également les uns des autres, & qu'ils ne redoutoient rien tant que de tomber entre les mains d'un maître tel que Schah-Nadir, qui puniſſoit avec autant de rigueur les fautes les plus légeres que les plus grands crimes. Le butin particulier de l'armée montoit à près de quatre cent millions, & le Roi aſſigna en forme de dédommagement douze cent livres à chaque Soldat, & le double aux Officiers, en ſorte qu'il lui reſta plus de trois cent millions d'une recherche qui auroit coûté la vie à tout autre qu'à lui.

Cependant les Aghuans & les autres barbares habitans des contrées que les Perſans devoient traverſer ſur leur route, ayant appris que Schah-Nadir avoit acheté la paix de leurs compatriotes au paſſage de l'Indus, s'emparerent des défilés les plus difficiles, bien réſolus de ne laiſſer la liberté de les franchir au conquérant des Indes, qu'à prix d'argent; mais Schah-Nadir aima mieux expoſer ſon armée & ſa vie même, que

de flétrir sa gloire par des Traités honteux. Il leur fit une guerre de ruses & de stratagêmes, & vint à bout de les dissiper & de leur tuer bien du monde; au reste, il ne se contenta pas d'avoir forcé les passages, il envoya jusques dans les montagnes des détachemens qui mirent le feu aux villages des Aghuans & massacrerent leurs femmes & leurs enfans. Après s'être ainsi vengé, le vainqueur prit la route de Pichaiver.

C'est-là qu'il s'arrêta pour mettre ordre à ses nouvelles conquêtes & recevoir les hommages & les tributs des Gouverneurs des Provinces que venoit de lui céder Muhammed; il n'oublia pas Nadir-Kan, auquel il devoit son salut & celui de toute son armée; au gouvernement de Caboul qu'avoit déjà ce Seigneur, il ajouta celui de Pichaiver, & lui fit des présens magnifiques. De-là Schah-Nadir s'avança à Kandahar, d'où il étoit parti pour la conquête des Indes; il y trouva cent mille habits, des munitions & des vivres, qu'on lui envoyoit de toutes les Provinces de la Perse; mais les nouvelles qu'il reçut de la conduite de son fils aîné, à qui il avoit confié la Régence

pendant son expédition des Indes, lui causerent beaucoup de chagrin; tout farouche qu'il étoit, il ne put apprendre sans douleur que le jeune Prince eût massacré de ses propres mains les deux derniers Sophis, qu'il eût rempli la Perse de sang & de carnage, pillé les Provinces & laissé par tout des traces du plus odieux libertinage. Comme il étoit prêt d'aller lui faire rendre compte de tant d'excès, on lui manda que le Viceroi de Pekier, Royaume qu'il avoit démembré de l'Empire Mogol, refusoit de le reconnoître pour son Souverain, & qu'avec cent mille hommes rassemblés sous ses drapeaux, & à l'aide d'un Pays presque inaccessible, le rébelle espéroit se rendre indépendant. Schah-Nadir comprit que cet exemple étoit trop dangereux pour le laisser impuni; il se met donc en marche avec son armée; les obstacles qu'il eut à combattre dans cette guerre furent plus difficiles à vaincre que ceux qu'il avoit éprouvés dans la conquête des Indes; les Pays qu'il traversa étoient ruinés, les vivres brûlés, les bois coupés, les eaux empoisonnées, il manqua plusieurs fois de périr avec ceux qui l'accompagnoient; cependant à force d'audace,

de ruse & de fermeté, il triompha de la plupart de ces obstacles; mais il vainquit sur-tout par les secours des Vicerois de Lahor & de Multan, qui se virent obligés par ordre de Muhammed, ou plutôt de Nizam, de servir d'instrument à la gloire du destructeur des Indes.

Loin de reconnoître les services de la Cour de Dhély, l'ingrat Nadir se voyant aux portes des Indes, forma la résolution d'y rentrer, de pénétrer jusqu'à Agra & d'en enlever toutes les richesses. Le bruit de la nouvelle invasion dont on est menacé, se répand dans l'Empire, & y ramene l'horreur & le désespoir; on vit la plûpart des citoyens abandonner leurs biens & se réfugier jusques sur le Gange; mais les Rajais, sur les terres desquels le terrible Persan devoit passer, se liguerent & jurerent de verser jusqu'à la derniere goutte de leur sang plutôt que de lui abandonner les passages. En vain fit-il briller à leurs yeux l'or & les promesses les plus magnifiques, il ne trouva point de traîtres; n'osant donc se fier du succès de cette expédition à sa seule valeur, il reprit le chemin d'Ispahan, où il ne fut pas plutôt arrivé,

qu'il punit par l'exil ſon fils aîné, dont le grand crime n'étoit pas tant d'avoir opprimé la Perſe, que de s'être efforcé de s'en rendre maître, en faiſant courir le bruit que ſon pere avoit péri dans les Indes. On dit auſſi que la joie de ſon triomphe fut troublé par des chagrins domeſtiques, encore plus ſenſibles que ceux que lui avoit donné le Prince; il trouva ſon ſerrail en proie à la diſſention & à l'infamie. Cinq de ſes femmes, favoriſées par quelques Eunuques, s'étoient abandonnées aux excès de la plus honteuſe débauche, deux étoient enceintes de ſix mois; Schah-Nadir toujours impitoyable fit éventrer celles-ci & enterrer les autres toutes vives; les Eunuques initiés aux myſteres d'iniquité furent empalés. Soit pour faire diverſion à ſa douleur, ſoit plutôt pour ſatisfaire ſon avidité de conquérir, Schah-Nadir porta la guerre chez les Tartares Usbecks; 1740.
mais avant que de partir pour cette expédition, il rétablit les tributs qu'il avoit ſupprimés & les augmenta de quarante millions. Cette rigueur réduiſit les Perſans au déſeſpoir; pluſieurs peres de famille ſe virent obligés de vendre leurs biens & leurs enfans pour fournir quel-

ques impositions à un Monarque qui possédoit peut-être alors lui seul plus de trésors que tous les Rois de l'univers ensemble ; d'autres en plus grand nombre se sauverent dans les Pays étrangers. Cependant la fortune favorisa un Prince si peu digne de vaincre ; il gagna autant de victoire qu'il livra de combats. Après avoir réduit les Usbecks, il poussa plus loin ses conquêtes, & parvint chez des Nations dont le nom même étoit inconnu à la Perse ; ayant signalé dans ces infortunées contrées sa barbarie encore plus que sa valeur, il revint dans son Royaume, chargé de butin & traînant à sa suite une multitude étonnante d'Esclaves, qu'il établit dans les plus belles Provinces de la Perse, devenues désertes par la fuite des habitans.

Enorgueilli par tant de succès, Schah-Nadir conçut le dessein d'envahir la Turquie, & de traiter Sultan Mahmoud comme l'Empereur des Indes ; mais les Turcs ne ressembloient point aux Indiens, & Mahmoud, Prince sage, appliqué, humain, généreux, bien servi, n'étoit pas homme à se laisser surprendre & opprimer comme Muhammed. En vain le Roi de Perse s'efforça de jetter

des semences de trouble & de discorde chez les Turcs, en vain chercha-t-il des traîtres au Serrail de Constantinople ; il ne trouva que des sujets fidelement attachés au sang Ottoman, braves, unis & pleins de haine & d'horreur pour lui. Il ne réussit pas mieux du côté de la force, à laquelle il eut recours, & il se vit honteusement obligé de renoncer à son entreprise.

Pendant ce tems-là, les Mogols auxquels ils avoit laissé le gouvernement des Provinces cédées par Muhammed, le Viceroi même de Kandahar, secouerent le joug & s'érigerent en Souverains ; Schah-Nadir, occupé à des guerres civiles & à des révoltes sans cesse renaissantes, voulut les ramener à lui par les menaces & la terreur de son nom ; mais ils mépriserent un Prince qui commençoit à devenir malheureux, & ils appuyerent les rebelles de Perse avec tant de succès, que Schah-Nadir, malgré son intrépide activité, ne put jamais venir à bout d'éteindre le feu de la sédition. Il n'avoit pas plutôt inondé une Province du sang de ses malheureux habitans, qu'il étoit obligé d'accourir dans une autre recommencer le même carnage. Son fils aîné conf-

pira contre lui : il eſt vrai qu'il découvrit le complot & qu'il fit arracher les yeux à ce Prince, qui mourut dans l'exécution de ce ſupplice; mais l'exemple étoit donné : de nouveaux conjurés, la plupart ſes parens, tirerent ſur ſa perſonne & lui caſſerent le pouce.

La cauſe de ces révoltes & de ces conſpirations étoit moins l'oppreſſion ſous laquelle gémiſſoient les Perſans, que le deſſein qu'avoit formé Schah-Nadir de réunir ſes peuples à la même croyance que les Turcs. Il s'étoit déclaré Sunnis, c'eſt-à-dire, Sectateur d'Omar, tant pour rendre ridicule & odieuſe la Secte d'Aly que la famille des Sophis dont il rempliſſoit le trône avoit établie en Perſe, que pour ſe frayer un chemin à la conquête de la Turquie, dont il avoit cru que les habitans ſouffriroient plus volontiers ſa domination lorſqu'ils le verroient dans les mêmes ſentimens qu'eux ſur la Religion. Au reſte, Schah-Nadir étoit plein de mépris pour tous les cultes. On ſçait que cet homme extraordinaire s'étoit vanté de donner à l'univers une Religion infiniment meilleure & plus ſage que celle de Moïſe, de Jeſus-Chriſt & de Mahomet; mais le

Tyran de la Perse dut voir par les contradictions & les révoltes qu'il eut à essuyer, qu'il est plus facile de dépouiller des peuples entiers de leurs biens, de leur liberté, de la vie même, que de les arracher à leurs sentimens sur la religion. Ce fut au milieu de ces révolutions éternelles, qu'enfin Schah-Nadir trouva la mort qu'il reçut des mains 1747.
de son propre neveu. Ainsi périt le monstre le plus funeste à l'humanité qu'on eût vu depuis les Gengis-Kan & les Tamerlan. Il semble que la Providence ne l'eût arraché au supplice auquel il avoit été si légitimement condamné, que pour châtier l'Asie des crimes & de la mollesse de ses Rois & de ses peuples. Il n'est pas inutile d'observer que la Perse qui, après Schah-Nadir, fut le principal instrument dont la Divinité se servit pour humilier & accabler les Mogols, est encore aujourd'hui misérablement déchirée par les guerres civiles, & qu'elle gémit sous le poids des malheurs les plus longs & les plus cruels dont il soit mention dans l'histoire.

Cependant le trône des Indes étoit ébranlé jusques dans ses fondemens, la terreur qui en avoit été l'appui, s'étoit

convertie en mépris; on cessoit de regarder comme respectable, un Empire qui, avec toutes ses forces, n'avoit pu se soustraire à la honte d'être envahi par les Persans. Muhammed flétri par ses vices & ses malheurs, ne parut plus aux yeux de ses Sujets que comme un vassal du Roi de Perse, comme un Prince qui ne vivoit & ne regnoit que par la clémence de son Vainqueur, comme un phantôme de Monarque asservi à la tutelle d'un de ses Sujets, comme un objet enfin de commisération & de pitié. Les Grands, qui jusqu'alors n'avoient excité des troubles & formé des factions, que pour se supplanter les uns & les autres dans la faveur du Prince, & avoir plus de part au Gouvernement, voyant leur Roi déshonoré, l'Empire affoibli, les peuples divisés & sans respect pour l'autorité Souveraine, portérent leurs vues & leur ambition jusqu'à aspirer à l'indépendance; si dès-lors ils ne conspirerent pas contre les jours de Muhammed, ce ne fut que par une politique pleine de mépris. En effet, quel Monarque pouvoit convenir davantage à des ambitieux, qu'un Prince foible, lâche, inappliqué, incapable de résister, par lui-

même, à leurs entreprises, & soumis au pouvoir de l'homme le plus perfide de l'Asie, & le plus intéressé au démembrement de l'Empire.

Au reste, tout favorisoit l'ambition des Grands; des deux peuples qui habitent les Indes, les originaires, presque tous idolâtres, remplis d'horreur pour la Religion & la domination des enfans de Tamerlan, qui depuis plus de trois siecles les tenoient accablés sous un joug de fer, ne respiroient qu'une révolution, au moyen de laquelle ils se flattoient de voir la Loi de Brama & la puissance de leur Prince rétablies sur les débris de l'Alcoran & de l'Empire Mogol; mais quand ces vœux n'eussent pas été remplis, pouvoient-ils n'être pas infiniment sensibles à la joie de voir leurs Tyrans s'entre-détruire de leurs propres mains.

Pour ce qui regarde les Mogols, qui ne sont, comme nous l'avons dit, qu'une multitude de soldats Tartares, Turcs, Arabes & Persans, que le seul desir de parvenir à la fortune attire aux Indes; le sort de l'Empire & celui de la famille de Tamerlan leur étoit absolument indifférent; attachés aux Nababs ou aux Généraux, auxquels les Empe-

reurs, par une négligence funeste, ont laissé prendre une autorité absolue sur les troupes, ils ne reconnoissoient qu'eux pour maîtres ; l'autorité Souveraine n'étoit qu'un vain nom pour eux, & ils se dévouoient avec d'autant plus d'ardeur à leurs Généraux, que c'étoit d'eux seuls qu'ils espéroient leurs avancemens. L'Empereur retiré au fond de son Palais, n'étoit à leurs yeux, qu'une idole sans vertu & sans pouvoir. Quant aux Patanes & aux Marates établis dans l'Empire, & qui ne subsistent que de guerre & de brigandage, ils ne pouvoient voir sans être comblés de joie, la puissance de l'Empereur qui avoit été jusques-là le seul rempart des Indes contre leurs invasions, s'anéantir insensiblement : les Provinces privées de leur appui, présentoient à leur avidité une proie plus facile, & dans les guerres civiles qu'ils entrevoyoient, ces peuples, toujours prêts à se battre pour de l'argent, espéroient tirer de grandes sommes des Nababs, auxquels ils ne font point difficulté de vendre leur service & leur sang.

Telle étoit la situation de l'Empire, lorsqu'au départ du Roi de Perse, & en vertu de ses ordres, Nizam se mit

en possession du gouvernement de l'Etat, & il n'éprouva pas la plus légere contradiction de la part de Muhammed & de ses tristes favoris : ce n'est pas que le Prince & ceux qui l'environnoient ne fussent convaincus de la perfidie du vieil Omrha, mais ils étoient encore pleins de la frayeur que leur avoit inspiré le terrible Schah-Nadir. Muhammed aima donc mieux céder son pouvoir, que d'avoir sans cesse à lutter contre un Sujet puissant & factieux, qui sur une simple invitation, pouvoit armer des légions de Barbares, & les introduire dans l'Empire. D'ailleurs, comment oser entreprendre de secouer le joug d'un tuteur, entre les mains de qui le vainqueur avoit déposé le gouvernement de l'Etat, sans attirer une seconde fois son Protecteur dans les Indes, sans soulever les enfans, les amis, les partisans du Ministre, maîtres des principaux Gouvernemens, & revêtus des plus belles charges de la Couronne ? L'expérience du passé, la connoissance même du caractere de Nizam, faisoient espérer à l'Empereur qu'en abandonnant sans réserve son autorité, celui ci lui laisseroit au moins l'éclat & l'extérieur de la Sou-

veraineté, & le choix de ses plaisirs & de ses favoris : c'est dans cette espérance qu'il le combla de caresses & de faveurs, jusqu'à l'appeller le libérateur de l'Etat, le pere de la patrie, le soutien de l Empire ; mais cette conduite de Muhammed, qui auroit peut-être autrefois eu le succès qu'il étoit en droit d'en attendre, ne fit alors aucune impression sur le cœur de Nizam ; cet homme enyvré de ses succes & de sa puissance, fier de ses talens, comptant sur l'appui de ses amis, instruit des dispositions secrettes des grands & des peuples, qu'il avoit fait naître, se moqua de la prétendue confiance de l'Empereur ; il voulut éprouver jusqu'où la fortune pouvoit conduire un particulier ; & à l'âge de près de cent ans il osa porter ses vues jusques sur le trône de Tamerlan. Au reste, quoiqu'il eut tout lieu de craindre que la mort ne le prévînt, s'il ne se hâtoit d'exécuter son projet audacieux, il n'eût point recours à des moyens brusques & violens ; la patience, la circonspection, l'artifice ; les voies les plus sourdes, les plus détournées, furent celles qu'il employa ; il entroit dans son plan de laisser les gouverneurs des
Provinces

Provinces s'ériger insensiblement en Souverains, de ruiner secretement les forces de l'Empire, d'augmenter de jour en jour le mépris qu'on avoit conçu pour Muhammed, d'attirer à soi tout ce qu'il y avoit de braves gens dans l'Etat, & de ne frapper le grand coup que lorsqu'il verroit le Sultan absolument sans ressource & sans défenseurs. Si malgré ses soins & sa prévoyance il arrivoit que Muhammed se soutînt, Nizam se consoloit dans l'espérance qu'ayant affoibli l'Empire, il pourroit facilement se rendre indépendant dans son Gouvernement le plus vaste & le plus riche des Indes, & devenir encore l'un des plus puissans Rois de l'Orient.

En conséquence de ses projets ambitieux, Nizam n'importuna plus l'Empereur de ces idées austeres de réforme qui l'avoient rendu autrefois si odieux à la Cour; il abandonna Muhammed à son goût pour la mollesse & la débauche; cependant il fortifioit tous les jours son crédit par la conduite la plus adroite: tous ceux qui s'attachoient particulierement à lui étoient comblés de graces & de biens; tandis que ceux qui prétendoient ne s'avancer que par

la faveur & l'amitié de l Empereur, loin de rien obtenir, étoient maltraités, dépouillés de leurs emplois, & persécutés. Quoique Muhammed ne parût occupé que de ses honteux amusemens, les vues profondes de son Ministre ne lui échapperent point; il ouvrit l'œil, mais n'ayant pas la force d'envisager tous les objets effrayans qui l'environnoient, il le ferma aussi-tôt, jusqu'a ce qu'il s'apperçut que les amis de Devran-Kan, sur la fidélité desquels il avoit établi toute sa confiance, l'avoient abandonné pour se mettre sous la protection de Nizam. Etoit-il étonnant que des courtisans vils & intéressés préférassent l'éclat, la fortune, les dignités, au mépris, à la honte & à la ruine, qui devenoient la triste récompense de ceux qui conservoient encore quelques restes d'attachement pour le Prince?

La désertion des amis de Devran-Kan, frappa tellement Muhammed, qu'il en tomba dans une affreuse mélancolie; la situation de ce Roi infortuné étoit en effet déplorable; il n'y avoit pas un homme à la Cour en qui il pût confier ses sentimens, il se voyoit avec horreur entouré de traîtres ou de lâ-

ches ; ceux qui par leur courage ou leur probité avoient mérité qu'il les distinguât, avoient été l'objet de la haine & de la jalousie du Ministre ; sa faveur avoit été pour eux l'Arrêt de l'exil : réduit sur le trône à l'anéantissement le plus indigne que jamais Souverain ait éprouvé, Muhammed n'osoit laisser échapper la plus légere plainte, tant il avoit présente à ses yeux l'image de l'horrible danger auquel il venoit d'échapper ; tant il craignoit que l'odieux Nizam ne couronnât tous ses attentats par un plus barbare encore. Cependant on apprenoit tous les jours que les Grands éloignés de la Capitale & confinés dans leurs Gouvernements, détestant également la lâcheté du Maître & la tyrannie du Ministre, aspiroient ouvertement à l'indépendance, & refusoient d'obéir aux ordres qu'on leur envoyoit au nom de l'Empereur : au reste, ce fut moins pour les faire rentrer dans le devoir, que pour trouver un appui & des défenseurs contre Nizam, que Muhammed écrivit secretement à Emir-Kan & à Ishac-Kan, reconnus l'un & l'autre pour les plus mortels ennemis du premier Ministre. Il n'y avoit pas longtems que ce Prince s'étoit vu obligé de

les sacrifier à la haine de Nizam, & de les reléguer dans leurs Gouvernements; il les conjura dans les termes les plus touchans, d'oublier le passé & d'accourir à son secours avec l'élite de leurs troupes.

Les deux Omrhas, également flattés de se voir rechercher avec tant d'empressement par le Sultan, & de pouvoir se venger de leur ennemi, parurent bien-tôt à la Cour avec un nombreux & brillant cortége. Muhammed les reçut comme ses libérateurs, & il déclara le premier, Generalissime de l'Empire, & l'autre Secrétaire d'Etat. Le grand Visir, auquel l'orgueil de Nizam étoit devenu insupportable, s'unit avec les deux favoris, & tous ensemble formerent un parti qui commença à balancer celui du premier Ministre.

Loin d'être déconcerté d'un événement qu'il n'avoit pas prévu, Nizam ne témoigna jamais tant de hauteur & de fermeté; il avoit sans cesse à la bouche le nom du redoutable Schah-Nadir, avec lequel il entretenoit les plus étroites liaisons; les menaces qu'il laissoit échapper, le crédit énorme qu'il s'étoit acquis par plus de cinquante ans de faveur, la suite nombreuse dont il se fai-

soit accompagner, ses intelligences avec les Barbares, la puissance de ses enfans & la faveur du peuple; tous ces objets effrayoient tellement l'Empereur, qu'il n'osa entreprendre de le dépouiller de ses dignités. Il lui laissa donc la principale autorité du Ministère, se regardant comme trop heureux d'avoir sû introduire à la Cour, des hommes qu'il croyoit capables d'éclairer sa conduite, de démêler les intrigues & de s'opposer à ses desseins pernicieux. Muhammed, accoutumé d'ailleurs à la servitude, prenoit d'autant plus volontiers patience, qu'il espéroit ou que Nizam se dégoûteroit lui-même de n'être pas le maître absolu, ou qu'il sucomberoit bientôt sous le poids de l'âge.

Cependant les Provinces se partagerent comme la Cour : les unes se déclarérent pour les nouveaux favoris, les autres s'unirent plus étroitement à Nizam; le parti de celui-ci prévalut bientôt par l'accession de la plûpart des Nababs, auxquels il persuadoit secretement de se rendre indépendans; il est constant que c'est à peu près dans ces temps-ci qu'ils commencerent à ne plus fournir à l'Empereur le tribut & le

contingent des troupes auxquels ils sont obligés. Muhammed avoit beau les menacer de toute son indignation; rassurés par la foiblesse du Souverain, par les intrigues d'une Cour divisée, & par les promesses secretes de Nizam, ils s'excusoient, les uns sur ce que les Gouverneurs particuliers & les Rajas avoient secoué le joug de la dépendance, les autres, pour toute réponse, demandoient des troupes & de l'argent pour repousser les Patanes & les Marattes, qui sans cesse faisoient des courses dans leurs Provinces; la plûpart enfin se moquoient ouvertement des ordres de l'Empereur. Muhammed poussé à bout, voulut donner quelques signes de vigueur; il déclara quelques Nababs ennemis de l'Empire, & les destitua de leurs Gouvernements; mais qu'arriva-t'il? Les Omrhas qu'on substituoit en la place des Nababs proscrits, ne recevant de la Cour qu'un vain titre sans argent & sans troupes, étoient contraints de renoncer à leurs prétentions; ceux qui trouverent dans leurs propres ressources des armées, ne purent se mettre en possession de leurs places sans livrer des combats & former des siéges. Les Nababs révoltés se defendoient

avec vigueurs; on ne voyoit d'un bout à l'autre de l'Empire que guerres civiles, meurtres brigandages, crimes & attentats; les Provinces étoient en proie à mille tyrans qui tomboient & faisoient place à d'autres plus farouches & plus avides; bien-tôt le mal qui ne s'étoit fait sentir qu'aux extrémités de l'Empire devint général, & se communiqua jusqu'aux portes de la Capitale.

Le Gouverneur ou le Nabab de la Province d'Ekerabad, située aux environs de Dhély, non content de se comporter en souverain dans son Gouvernement, leva cinq ou six mille hommes de cavalerie à la tête desquels il vint commettre des désordres affreux sur le territoire de Dhély. L'Empereur honteux de se voir braver jusques dans son Palais par un de ses Sujets, conjura avec instance Emir-Kan son favori de le délivrer du Rebelle; mais soit par lâcheté, soit plutôt dans la crainte de se voir supplanté dans son absence par quelque courtisan, Emir Kan refusa de se charger de ce glorieux emploi; il le fit donner à Azim-Ullah-Kan, homme plein de valeur & de fidélité; on ne put fournir au nouveau Général que cinq ou six mille hommes, mais Azim-

Ullah-Kan se comporta avec tant de bravoure & de sagesse, qu'il vint à bout de détruire le parti du Rebelle. Le succès de cette expédition effraya les autres petits tyrans cantonnés aux environs de Dhély; ils se hâterent d'envoyer à la Cour le tribut & de grands présens; c'étoit-là le moment pour l'Empereur de rétablir son autorité : il est constant que si Muhammed eût eu assez de courage pour se mettre à la tête d'une armée, qu'il eût pu faire monter alors jusqu'à cent mille hommes, il seroit venu à bout de détruire les Nababs rebelles; mais ce Prince, loin de s'occuper d'un si beau projet, ne profita de la victoire que pour s'endormir avec plus de sécurité dans le sein de la mollesse; il rappella Azim-Ullah-Kan, qui ne respiroit que la gloire de se signaler par de plus grands exploits. L'Omrha entra en triomphe à Dhély, l'Empereur le combla de louanges & de caresses, & l'admit dans sa plus étroite confidence.

Le nouveau Favori agit de concert avec les deux autres, & donna à Muhammed des conseil pleins de force & de vigueur, Nizam étoit sur-tout l'objet de la haine d'Azim-Ullah-Kan, parce qu'il

ne doutoit point que la crainte & l'inquiétude que le vieux Miniſtre donnoit à l'Empereur ne fuſſent la cauſe principale qui l'eût fait rappeller à Dhély avec ſes troupes. Muhammed enhardi par le ſuccès de la derniere guerre, écoutoit avec plaiſir les conſeils qu'on lui donnoit contre Nizam, mais il ne pouvoit ſe réſoudre à les exécuter dans la crainte des ſuites. Les Omrhas le voyant incertain & irréſolu, l'entraînerent à une maiſon de campagne, ſous prétexte de lui faire prendre le plaiſir de la chaſſe, mais en effet, pour le déterminer à perdre un homme qui étoit le plus grand obſtacle au rétabliſſement de l'autorité Impériale; toute leur étude conſiſtoit à trouver les moyens de ruiner Nizam ſans expoſer l'Etat & la perſonne du Sultan: quand ils eurent formé leur projet, ils demanderent une audience particuliere à l'Empereur. Ce Prince qui ſçavoit que tout ce qui l'environnoit, Officiers, Eunuques, Eſclaves, étoient les eſpions de ſon Miniſtre, n'oſa s'enfermer ſeul avec eux dans la crainte d'exciter les ſoupçons de Nizam: il leur dit ſeulement de ſe trouver le lendemain à la chaſſe dans un endroit qu'il leur indiqua. Le Prin-

ce, après avoir chassé qu'elque tems, s'écarta de sa suite & s'enfonça dans une forêt, où il trouva les trois Omrhas avec lesquels il tint conseil. On dit qu'Azim-Ullah-Kan, que l'éclat de sa victoire rendoit plus cher & plus recommandable à l'Empereur, lui parla ainsi : *jusqu'à quand, Seigneur, consentiras-tu de languir sous la tutelle d'un Esclave que tu as tiré de la poussiere & du néant ? Lui seul est l'auteur de la honte & des désastres de l'Etat ; c'est lui qui dès le tems de ta minorité a allumé le flambeau de la révolte ; c'est lui qui a appellé les Patanes & les Marattes dans le sein de l'Empire ; en quel tems a-t-il cessé d'encourager le crime & la sédition ? N'est-ce pas lui qui a introduit jusques dans Dhély, l'ennemi farouche sous les coups duquel nous avons si long-tems gémi ? Tu vis, Seigneur, & le Ciel, protecteur des Rois, a adouci en ta faveur le caractère impitoyable de l'usurpateur de la Perse ; mais tu n'as fait que changer de tyran : celui qui t'opprime aujourd'hui est d'autant plus odieux, qu'il n'est riche & grand que par tes bienfaits ; il est tems enfin, Seigneur, d'apprendre à un Sujet ingrat & perfide, qu'il n'est devant toi qu'un vase fragile que tu peux briser dans ta juste colere.* Muhammed

convint, en soupirant, des crimes de Nizam, & il ajouta qu'il n'y avoit point de supplice que ne méritât la traître : *mais comment*, dit-il, *entreprendre de le punir sans exposer l'Etat à une ruine certaine; ne voyez-vous pas déjà Schah-Nadir, au premier bruit de sa mort ou de son exil, fondre ici avec toutes les forces de la Perse? Les Barbares, auxquels il paye tribut, inonderont les Provinces de leurs armées ; son Fils, le Viceroi du Decan, s'armera de toute sa puissance pour le venger; enfin cette multitude d'Officiers & de soldats qu'il s'est attachée par mes bienfaits & qui l'accompagne partout, regardera-t-elle tranquillement sa chûte? Travailler à la perte de ce factieux, c'est plonger l'Empire dans des malheurs encore plus grands que ceux qu'il vient d'éprouver.* *J'avoue*, reprit Azim-Ulla-Kan, *que le dessein de réduire Nizam n'est pas exempt de danger; mais y en a-t-il moins à le laisser paisible possesseur de l'autorité suprême qu'il t'a enlevée? Il est vrai qu'il ne t'a pas encore dépouillé du nom de Roi, & du vain extérieur de la Souveraineté; mais seroit-ce connoître cet ambitieux Persan, que de se flatter qu'il ne songe pas à te priver de ce titre Auguste & Sacré que tu as reçu de*

tes immortels ayeux? Il n'y a qu'à ouvrir les yeux sur sa conduite, & on verra que depuis le départ de Schah-Nadir, il n'a pas fait un pas qui ne le conduise au trône. Si les peuples sont pleins de mépris pour l'autorité Royale; si les Grands affectent ouvertement l'indépendance; si on brave ta Majesté; si on foule aux pieds les Loix, ce n'est que par une suite des intrigues du Ministre; il n'attend pour dévoiler le dessein qu'il a conçu depuis longtems de t'arracher la Couronne, & peut-être la vie, que le moment où il te verra sans forces & sans appui, au reste rien ne l'anime tant contre nous que le desespoir de ne pouvoir ébranler notre fidélité: il est trop dangereux, dira-t-on, *d'attaquer un Sujet si puissant? mais quand le danger seroit aussi grand & aussi effrayant qu'on se le figure, il n'y a pas à balancer, il faut tout hazarder pour se conserver la Couronne; n'est-il donc pas plus glorieux de périr en Roi, que de se voir honteusement dégradé de la souveraine Puissance? Au reste, pourvu que tu daignes suivre les conseils que le zèle nous inspire, tu triompheras du vil Esclave qui ose s'égaler à toi; dès que tu auras pris la ferme résolution de le punir, tu enverras un Ambassadeur avec des présens magnifiques au Roi de*

Perse; tu lui exposeras ce que tu as tous les jours à souffrir de l'orgueil & de l'ambition de Nizam; abaisse-toi, puisqu'il le faut, jusqu'à lui demander la permission de t'en défaire; flatté de tes déférences, Schah-Nadir abandonnera, sans regret, à ta justice un traître dont il n'a plus besoin; négocie en même tems avec les Marattes, fais briller à leurs yeux l'or & les promesses, & tu viendras bien-tôt à bout de tourner contre ton ennemi les secours que ces brigands lui tiennent toujours prêts. Il faut faire plus, il faut promettre à Badgira, leur chef, la dépouille de Nizam: bien-tôt le Barbare, avide de butin, marchera à la conquête du Decan, lorsque tu auras enlevé au Ministre l'appui de la Perse, le secours de son Fils & des Marattes, eh! qui osera embrasser sa querelle? Seroient-ce les Courtisans qui l'entourent? Crois-moi, ces vils adorateurs de la fortune ne verront pas plutôt l'idole à laquelle ils prodiguent l'encens, proscrite & sans pouvoir, qu'ils seront les premiers à l'abbattre & à la fouler aux pieds.

Ce discours d'Azim-Ullah-Kan fit sur l'esprit de Muhammed l'impression qu'en attendoient les trois Favoris. Dès le lendemain l'Empereur retourna à Dhély, d'où il écrivit à tous les Grands

lui, Nizam n'eut pas plutôt appris le mécontentement du Visir, qu'il fut le trouver & lui parla ainsi: *Nous voilà donc supplantés par des hommes sans courage, sans génie & sans expérience! Confondus dans la foule, les deux premiers Seigneurs de l'Empire recevront les ordres de trois misérables qu'ils ont vûs dans les plus vils emplois! Quoi! pour prix de nos travaux & de nos services nous ne recueillerons que la honte d'avoir survécu à la faveur! Non, Seigneur, des hommes tels que nous ne deviennent pas impunément le jouet & la fable de la Cour; unissons nos forces & notre ressentiment; le maître ingrat qui nous abandonne à la fureur de ses indignes favoris, se repentira peut-être de ne nous avoir pas traités avec plus de justice & de reconnoissance.* A ces mots, le Grand-Visir, qui avoit toujours eu beaucoup d'horreur pour les guerres civiles, parut étonné & effrayé; Nizam, qui s'apperçut de son embarras, continua ainsi: *Il ne s'agit point, Seigneur, d'avoir recours au crime & à la révolte, il faut seulement quitter la Cour avec éclat. Quoique livré à ses favoris, Muhammed s'appercevra bien-tôt par le trouble & la confusion qui s'éleveront dans*

l'Empire, combien notre expérience lui étoit nécessaire; il se hâtera de nous rappeller : ce sera à nous à ne point obéir qu'il ne nous ait sacrifié nos ennemis.

Le Grand-Visir eut peine à se rendre à ce conseil; il aimoit Muhammed & encore plus la faveur & le crédit; mais venant à réfléchir sur la haine & la jalousie des Favoris, qui cherchoient à le perdre pour profiter de ses dépouilles, il comprit que le seul moyen de conserver sa fortune étoit de se faire craindre. Il consentit donc à s'unir avec Nizam, & signa conjointement avec lui une requête, par laquelle l'un & l'autre supplioit l'Empereur de leur permettre de se retirer. En faisant cette démarche, les deux Ministres s'étoient flattés que Muhammed feindroit au moins de s'opposer à leur dessein; mais quelle fut leur surprise, lorsque l'Empereur leur répondit : *votre retraite m'est agréable : il est juste que vous jouissiez dans la solitude du repos que vous avez mérité par vos travaux; partez, & que le Ciel vous comble de ses faveurs.* La honte, la colere, l'indignation se peignirent dans les yeux des deux Omrhas; ils se retirerent sur le champ, & firent sortir le

jour même leurs trésors & leurs bagages de la Ville. Peu après ils se mirent en route à la tête de dix-sept mille hommes de cavalerie, & s'arrêterent à une demi-lieue de la Ville pour y camper, comme s'ils avoient en dessein de l'assiéger.

Les circonstances de ce brusque départ, les menaces des mécontens, l'armée dont ils étoient suivis, répandirent le trouble, l'allarme & l'agitation dans la Ville; déjà plusieurs citoyens qui se croyoient à la veille d'un siége, s'enfuyoient avec leurs femmes & leurs enfans, d'autres se rendoient au camp de Nizam. On faisoit mille imprécations contre les Favoris; on n'entendoit partout que des cris & des menaces. Ces mouvemens rapides & tumultueux d'un peuple immense, inspirerent la plus vive frayeur aux ennemis de Nizam; Emir-Kan & Ishac-Kan, qui se croyoient les plus exposés, furent trouver l'Empereur, & se jetterent à ses pieds. *Ce seroit trahir ta Majesté*, lui dit Emir-Kan les yeux baignés de larmes, *que de te dissimuler la grandeur du péril qui te menace. Les deux Omrhas ne se sont retirés de Dhély qu'en faisant les plus terribles menaces; ils ne respirent que fu-*

reur & vengeance; une armée entiere les accompagne & augmente à chaque instant par l'affluence des mécontens; le peuple, qui craint d'être assiégé, se déclare en leur faveur. Préviens, Seigneur, préviens une funeste révolution, en rappellant les chefs des mécontens & surtout le redoutable Nizam; rends-lui l'administration des affaires; nous aimons mieux éprouver ses caprices & son orgueil, que de voir ta personne sacrée en bute à ses attentats.

Muhammed s'étoit cru délivré de l'odieux Nizam, & il étoit encore plein de la joye que lui avoit inspiré sa retraite. Quelles durent être sa surprise & sa douleur, lorsqu'il entendit ses Favoris mêmes le presser de rappeller cet homme dangereux! *Eh quoi!* s'écria en soupirant le malheureux Monarque, *faudra-t-il sans cesse ménager, craindre, rechercher un sujet ingrat qui a abusé avec tant d'indignité de ma confiance & de mes bienfaits; un scélérat qui ne respire que ma ruine & celle de l'Empire. Foibles amis! ne voyez-vous pas que c'est me creuser à moi-même un précipice affreux, que de rappeller le traître que j'abhorre? Ne trouverai-je jamais des serviteurs assez fermes pour m'aider à soutenir ma dignité! Malheureux Muhammed! le*

courage, le génie & la fortune ne sont que chez tes ennemis. Eh bien, puisque le péril vous paroît si effrayant, allez trouver de ma part les Chefs des mécontens; je consens à leur retour, qu'ils viennent reprendre les fonctions de leurs charges, & mettre le comble à leurs outrages.

A ces mots, Emir-Kan & Ishac-Kan partent pour le camp des deux Omrhas; d'abord ils se rendirent à la tente du Grand-Visir; ils lui exposerent que l'Empereur n'avoit pas plutôt consenti à sa retraite, qu'il s'en étoit repenti, qu'il le prioit de se rendre aux besoins de l'Etat, dont il avoit été jusques-là l'appui & le défenseur. Quoique Kamereddin-Kan pût à peine contenir les transports de sa joye, il ne la laissa pas appercevoir aux deux Députés; il leur répondit gravement, » qu'il falloit s'adresser à Nizam, qu'il » s'étoit uni inséparablement d'intérêt » avec ce Ministre, & qu'il n'agiroit » que de concert avec lui. Les Omrhas furent sur le champ se présenter chez Nizam; dès qu'ils eurent été admis en sa présence, ils se prosternerent à ses pieds, le fier Ministre ne parut point surpris de l'humiliation de ses ennemis: il les laissa même en cette posture

pour jouir de son triomphe. *Seigneur*, lui dit Emir-Kan, *c'est à tes genoux que j'implore ta générosité & ta grandeur d'ame, pardonne à des ennemis terrassés leur audace & leur imprudence; sur-tout, ne cherche point à venger sur ton Roi & ta Patrie quelques momens d'erreur & de vertige; viens plutôt, viens aider l'Empereur à soutenir le fardeau d'un gouvernement qui écraseroit tout autre que toi: c'est lui; c'est ton Prince qui t'en conjure par ma foible voix; fais voir aujourd'hui à toute l'Asie, que la grande ame de Nizam est encore au-dessus de sa fortune & de son génie.* Non, répliqua l'orgueilleux Ministre, *Dhely ne reverra jamais Nizam dans ses murs, que tous ses ennemis n'en soient bannis; toi qui t'es mis à leur tête, toi qui m'as si long-tems ravi la confiance & l'amitié de mon Roi, toi dont j'ai tout à craindre; sors de la Cour, retire-toi dans ton Gouvernement; ce n'est qu'à cette condition que je consentirai d'user, au service de la Patrie, le reste des tristes jours que le Ciel m'a comptés.*

Emir-Kan ne répondit pas un mot, il revint sur le champ à Dhély, d'où il fit sortir ses équipages; ensuite il se rendit chez l'Empereur; auquel il rendit

compte de sa négociation: *puisque ce n'est que par mon exil, Seigneur, qu'on peut désarmer les mécontens, j'y souscrit: puisse la fortune être plus favorable à mon Roi, puisse-t-il trouver dans le cœur de ses Sujets le respect & la soumission qui lui sont dûs: daigne recevoir mes adieux éternels:* Muhammed dont l'ame étoit déchirée par la douleur & la tendresse, n'écouta qu'en frémissant le discours de son Favori. *Non*, lui répondit-il avec transport, *je ne reçois point tes funestes adieux, je ne consentirai jamais à ton exil; périsse plutôt le Tyran qui ose m'imposer des loix si dures. O mon cher Emir! ne t'abandonne point toi-même, soutiens mon courage, reste ici pour m'aider à punir un Sujet qui m'insulte avec tant d'éclat; encore une fois, ne te laisse point éblouir par le faux éclat d'un sacrifice qu'on attribuera a ma foiblesse.*

L'Omrha, pénétré des bontés de son maître, se jetta à ses pieds: *Seigneur*, lui dit-il, *si les rebelles pour prix de leur soumission avoient exigé le sacrifice de ma vie, je leur aurois déjà présenté ma tête: & je balancerois de fuir lorsque par mon exil je peux détourner le danger qui te ménace! Non, l'Empire ne reprochera jamais à Emir-Kan d'avoir été la cause ou le prétexte d'une guerre civile* A ces

mots, il se leve & disparoît, laissant Muhammed dans la consternation & l'acablement. On prétend que la timidité d'Emir-Kan lui grossit le danger de la retraite des mécontens; & qu'avec un peu plus de courage & de constance il auroit pû calmer le peuple & faire échouer les desseins de Nizam: déjà Kamereddin-Kan, flatté de se voir rechercher par son Prince, étoit rentré à Dhély, accompagné d'un des fils de Nizam qui étoit son gendre.

Le vieux Ministre avoit fait tous ses efforts pour empêcher son Collegue de paroître à la Cour en lui faisant craindre quelque piége de la part de l'Empereur; mais voyant que Kamereddin-Kan n'écoutoit point ses conseils, il continua sa route & ne s'arrêta qu'à quinze lieues de Dhély; Nizam ne trouvoit point Muhammed encore assez humilié, & il exigeoit que tous ses ennemis fussent éloignés de la Capitale; mais il manqua d'être la victime de son orgueil & de son opiniâtreté; en effet, le calme se rétablit insensiblement à Dhély, & presque tous les mécontens qui étoient venus joindre Nizam dans son camp le quittoient en foule & retournoient auprès de l'Empereur: à peine restoit-il au

Chef des factieux cinq ou six mille hommes : il paroissoit alors d'autant moins redoutable qu'il n'y avoit pas lieu de craindre que les Persans & les Marattes embrassassent sa défense ; les premiers étoient occupés à la conquête du pays des Tartares Usbeks, & les autres étoient entrés dans la presqu'Isle, en deçà du Gange, où ils mettoient tout à feu & à sang. Il est constant que si Muhammed eût eu auprès de lui des Ministres fermes, éclairés & intrépides, Nizam étoit perdu. Ce rebelle, qui s'étoit attendu à se voir rechercher avec plus d'ardeur depuis l'exil volontaire d'Emir-Kan, s'appercevant qu'on commençoit à ne le plus craindre, s'ennuya bien-tôt dans son camp : il écrivit lettre sur lettre au Grand-Visir, à son fils & à ses amis, pour les engager à faire ensorte que l'Empereur le rappellât ; Kamereddin-Kan, qui crut son honneur intéressé à ne pas laisser son Allié dans l'oubli, agit avec tant de force, & il fut si bien secondé par les autres partisans de Nizam, qu'enfin, Muhammed lui ordonna d'aller trouver le Ministre & de le satisfaire sur toutes ses demandes.

Nizam, qui n'attendoit que cette démarche éclatante, se rendit le jour même

même à Dhély, où il entra avec une pompe plus convenable à un Roi qu'à un Particulier : il semble que cet orgueilleux sujet ne cherchât qu'à rendre plus brillante la victoire qu'il venoit de remporter sur son Souverain ; & afin qu'il ne manquât rien à l'éclat de son triomphe, le foible Muhammed le reçut comme le libérateur de l'Etat, il le combla de caresses, le revêtit de ses plus riches habits, & l'entretint long-tems en particulier. Telle fut la récompense d'un criminel digne des plus cruels supplices ; c'est ainsi que l'Empereur se dégradoit de plus en plus.

Cependant les Marattes s'étoient ébranlés, & Badgira, leur Chef, marchoit vers le Decan avec près de deux cents mille hommes de cavalerie pour chasser le fils aîné de Nizam ; cette armée de barbares laissa par-tout sur sa route des traces de sa fureur : elle attaqua d'abord les Nababs de la presqu'Isle en-deça du Gange, vassaux & tributaires du Viceroi du Decan ; Badgira triompha sans peine de ce petits tyrans, dont les forces même réunies ne pouvoient tenir devant les siennes : les uns abandonnerent leurs Provinces & se réfugierent sur le Gange, les autres s'enfui-

rent dans des lieux inaccessibles, emmenant avec eux leurs familles & leurs trésors; il n'y eut que le Nabab d'Arcatte, appellé Daoust-Ali-Kan, le plus puissant comme le plus brave des Princes de ces Régions, qui entreprit de se défendre contre les Marattes; il seroit peut-être venu à bout de repousser ces brigands, si la plus grande partie de ses forces n'eût été occupée à la guerre qu'il venoit de déclarer aux Rajas de Trichenapali, de Tanjaour, du Maduré, de Maissour & de Marava, dont il vouloit envahir les Etats, sous prétexte que depuis la mort d'Oramgzeb, ces Princes Indiens n'avoient pas payé le tribut auquel ils avoient été assujettis par l'Empereur Mogol; déjà Trichenapali, le Marava, le Maduré & le Travancour, avoient été soumis par les armes victorieuses de ses fils & de son gendre: c'étoit même sur les instances des Rajas détrônés, que les Marattes, qui professent la même Religion, s'étoient rendus dans ces fertiles contrées avant que de marcher dans le Decan.

A la premiere nouvelle de l'approche de l'ennemi, Daoust-Ali-Ka envoyat ordre à ses fils & à son gendre d'accourir à son secours; pour lui il fit prendre

les armes à tous les Mogols en état de combattre, & vint camper dans les gorges des montagnes de Canamay, où il se retrancha avec une partie de ses forces, & il dispersa le reste dans les principaux postes du voisinage, bien déterminé à ne combattre que lorsque les renforts qu'il attendoit l'eussent joint; ces mesures si sages auroient garanti la province d'Arcatte de l'invasion des ennemis, sans la trahison d'un Raja qui servoit dans l'armée Mogole. Daoust-Ali-Kan comptoit tellement sur la fidélité de cet Indien, qu'il lui avoit confié la garde d'un des principaux défilés: cette confiance aveugle fut la cause déplorable de sa perte.

Cependant les Marattes dont l'armée s'étoit fortifiée par l'affluence de beaucoup d'Indiens de ces Régions, qui venoient tous les jours se rendre à leur camp dans le dessein de combattre les Mogols, qu'ils regardent avec raison comme leurs tyrans, arriverent à la vue du Nabab vers le commencement du moi de Mai: mais après avoir examiné 1740.
la situation du camp de l'ennemi, ils comprirent qu'ils ne pourroient jamais le forcer ni pénétrer dans la Nababie d'Arcatte sans perdre la moitié de leur

armée ; Badgira établit son camp aux pieds des montagnes : il envoya des Partis dans les villages voisins, avec ordre de mettre tout à feu & à sang, dans l'espérance que Daoust Ali-Kan feroit quelque mouvement pour s'opposer à ce ravage, & qu'il pourroit en profiter pour lui livrer bataille avec plus d'apparence de succès.

Mais le Nabab ne donna pas dans le piége ; il resta dans son camp tranquille spectateur des brigandages des Marattes, se contentant d'envoyer courier sur courier à ses fils pour les presser de venir le joindre : l'un d'eux appellé Sander-Saheb étoit attaché au siége de Tanjaour avec une armée de soixante mille hommes ; les ordres de son pere ne purent le déterminer à abandonner cette entreprise qu'il comptoit terminer de jour en jour : son dessein étoit ensuite de marcher à son secours, mais ce fatal délai causa la ruine de sa maison.

En effet, depuis son arrivée aux pieds des montagnes, Badgira n'avoit cessé d'employer la ruse au défaut de la force pour vaincre les Mogols : il s'efforça surtout de gagner le Raja auquel Daoust-Ali-Kan avoit confié la garde d'un des principaux défilés : il se servit du minis-

tere des Bramines pour cette négociation; l'Indien rejetta d'abord avec horreur les propositions des ennemis, la trahison l'effrayoit: mais les Bramines, à force de lui répéter que le salut de la Religion de Brama dépendoit de la défaite des Mogols, l'ébranlerent: les promesses dont on l'éblouit, & sur-tout l'or qu'on fit briller à ses yeux, acheverent de le déterminer; il offrit non-seulement de livrer le passage, mais encore de se joindre aux Marattes avec six mille hommes qui étoient à ses ordres, & de leur servir de guide; au reste, sa négociation fut conduite avec tant de secret, que Daoust-Ali-Kan n'en eut pas le moindre soupçon; pendant qu'il étoit attentif aux mouvemens des Marattes qui lui livroient de fréquentes escarmouches, l'élite des troupes de ces barbares conduite par le perfide Indien, approchoit de ses derrieres à la faveur de l'obscurité de la nuit: ce fut un vendredi 20 Mai qu'elle parut le matin à la portée du canon de l'armée Mogole.

Telle étoit la sécurité du malheureux Nabab, que lorsqu'on lui apprit qu'on voyoit paroître un gros Corps de cavalerie, il crut que c'étoit son fils Sader-Saheb & son armée qui venoit le join-

dre; mais il ne tarda pas à être désabusé; en effet, vers le milieu du jour l'artillerie ennemie commença à foudroyer son camp, des hauteurs où elle étoit postée; Daoust-Ali-Kan comprit alors qu'il étoit trahi: mais loin de s'abandonner à la frayeur & au désespoir, il ranime tout son courage, monte sur son éléphant, & conduit son armée droit à l'ennemi: malgré l'inégalité du nombre & la surprise, les Mogols, soutenus par les regards de leur Prince, combattirent avec beaucoup de valeur, jusqu'à ce qu'ils eurent vu le Nabab & son fils tomber morts de dessus leurs éléphans; ils jetterent alors leurs armes & cherchèrent leur salut dans la fuite; mais en vain, les Marattes qui s'étoient saisis de tous les défilés, couperent la retraite aux vaincus & en firent un carnage affreux: quand ils furent las de tuer, ils firent des prisonniers; le camp, les bagages, les trésors de Daoust-Ali-Kan, un de ses gendres, l'étendart de Mahomet & celui de l'Empereur, que les Mogols portent toujours à l'armée, tomberent entre les mains de Badgira.

On ne sçauroit exprimer quelles furent la douleur & la consternation des malheureux habitans de la Nababie

d'Arcatte, à la nouvelle d'une défaite qui les livroit à la diſcrétion du plus farouche des Vainqueurs ; la plûpart de ces infortunés aimerent mieux abandonner leur patrie & leurs biens, que d'attendre l'ennemi ; les chemins étoient couverts d'hommes, de femmes, d'enfans, de vieillards chargés de leurs effets les plus précieux, fuyant avec des cris lamentables, les uns vers les Montagnes, les autres vers les Colonies Chrétiennes, établies ſur les côtes de Coromandel. La Princeſſe, veuve du Nabab, ſes filles, ſes petits-fils & ſes neveux, jeunes enfans, qui àpeine connoiſſoient l'excès de leurs malheurs, chercherent & trouverent un aſyle à Pondichery, dont les François étoient maîtres depuis ſoixante ans, & qui commençoit alors à être une des Villes les plus floriſſantes des Indes ; on s'étonna que cette Famille fugitive eût préféré de ſe réfugier à Pondichery plutôt qu'à Porto-Novo, Tranguebar & Négapatan, Villes plus voiſines d'Arcatte, & occupées par les Anglois & les Hollandois, plus puiſſans que les François dans les Indes ; mais les Mogols avoient plus d'eſtime pour ces derniers : ils comptoient davantage ſur leur générosité & leur grandeur d'ame ;

ils ne se tromperent pas, car non-seulement la Princesse fut accueillie avec le respect & les égards dûs à son sexe & à ses malheurs, mais M. Dumas, alors Gouverneur Général des établissemens François dans les Indes, & la Colonie ne balancerent pas de s'exposer aux plus terribles dangers pour la defense des infortunés qui avoient eu recours à leur protection.

Cependant les Marattes, dès le lendemain de leur victoire, étoient entrés dans la Ville d'Arcatte ; ils justifierent, par leur conduite, la sage prévoyance de ceux qui s'étoient enfui à la premiere nouvelle de leur invasion, car il n'y eut point de cruauté que ces barbares n'exercerent dans leur conquête. La Ville fut pillée & ensuite brûlée en grande partie. De là l'armée victorieuse se partagea en différens Corps, & parcourut cette malheureuse contrée, laissant par-tout de tristes marques de leur esprit destructeur ; rien n'échappa à leurs mains sanguinaires : les Gentils unis avec eux par les sentimens d'une même Religion, & dont ils vouloient passer pour les protecteurs, ne furent pas plus épargnés que les Musulmans. Ces brigands portoient avec eux dans

leurs courses des chaises de fer, sur lesquelles ils plaçoient les malheureux Arcatiens, sans distinction de sexe & d'âge, & les lioient avec des chaînes; ensuite ils mettoient le feu dessous, jusqu'à ce que les déplorables victimes de leur avarice, découvrissent l'endroit où ils avoient caché leur argent & leurs effets les plus précieux : ceux qui n'avoient rien ou qui ne vouloient rien avouer, (le nombre en fut très-grand) périrent ainsi misérablement; les Officiers des Marattes étoient d'autant plus insensibles aux cris & à la douleur de ces malheureux, qu'il n'y a point de Nation dans l'Univers aussi avare, & que la moitié des contributions qu'on apportoit au camp leur appartenoit, par une coutume anciennement établi chez ce peuple barbare.

Sabder-Ali-Kan, fils aîné du dernier Nabab, voyoit du haut de la forteresse de Velours, où il s'étoit renfermé, les feux qui consumoient ses Etats; il étoit d'autant plus touché des malheurs affreux de ses Sujets, qu'il ne pouvoit les secourir; lui-même s'attendoit de jour en jour à être assiégé, & à devenir aussi la proie des barbares; dans cette extrémité, il prit un parti qui coûta beau-

coup à sa fierté, & il s'y détermina moins, dit-on, par l'idée de son propre danger, que par le desir d'arracher le reste des malheureux habitans de la contrée à la mort ou à l'esclavage ; il envoya des Ambassadeurs à Badgira, avec ordre d'obtenir la paix à quelque prix que ce fût. Il n'y eut point de prieres & de soumission que ceux-ci n'employassent pour fléchir le Vainqueur. Badgira fut long-tems insensible à la douleur, aux larmes, & aux supplications des Ambassadeurs ; mais le bruit s'étant répandu que le Viceroi de Golconde approchoit avec une armée de deux cents mille hommes pour le combattre, il se laissa fléchir. Telles furent les conditions auxquelles ils consentit d'évacuer les Provinces d'Arcatte : *que Sabder-Ali-Kan lui compteroit 100 millions de roupies (a) ; qu'il restitueroit aux Rajas de la côte de Coromandel leurs Etats, dont son pere & lui s'étoient emparés, & qu'enfin il joindroit ses armes à celles des Marattes, pour chasser Sander-Saheb du Royaume de Treihenapali, supposé que ce Nabab refusât de l'éva-*

(a) Près de deux cents cinquante millions de notre monnoye.

cuer. Sabder-Ali-Kan ſe ſoumit à tout, trop heureux d'être délivré d'un ennemi, qui dejà n'avoit fait de la riche Province d'Arcatte qu'une vaſte ſolitude.

Dès que les conditions de ce Traité eurent été remplies, les Marattes s'avancerent vers la côte de Coromandel; une partie de leur armée s'attacha au ſiége de Trichenapali, que Sander-Saheb n'avoit point voulu rendre; l'autre prit le chemin des différentes places qui appartiennent aux Anglois & aux Hollandois; mais ces peuples acheterent à force d'argent la retraite des Marattes.

Cependant Sander-Saheb, renfermé dans la Ville de Trichenapaly, ne déſeſpéroit point de s'y maintenir contre toutes les forces des Barbares; il comptoit ſur un puiſſant ſecours de la part de ſon frere Bara-Saheb, qui s'étoit attaché à la conquête du Maduré. Il étoit encore ſoutenu par l'eſpérance de voir le fils aîné de Nizam, & l'Empereur même, dont il ignoroit les ſecretes intelligences avec Badgira, arriver avec toutes les forces de l'Empire, pour chaſſer les Barbares d'une des plus fertiles Provinces des Indes; mais après un ſiége de cinq mois, qui épuiſa ſes vivres, ſa conſtance commença à être ébran-

lée; il étoit sur le point de capituler, lorsqu'il apprit par un Mogol que son frere, apres avoir franchi divers obstacles, approchoit à la tête d'un Corps de huit mille hommes de cavalerie, l'élite des troupes Mogoles; cette nouvelle ranima ses espérances, mais bientôt elles s'évanouirent à la vue du cadavre sanglant & percé de coups de son frere qu'on lui apporta de la part de Badgira, avec une lettre par laquelle le Chef des barbares lui mandoit *que Bara-Saheb, investi par un Corps de trente mille Marattes, avoit livré plusieurs combats avec un courage héroïque; qu'enfin accablé par le nombre plutôt que vaincu, il s'étoit fait tuer sur un monceau de Marattes, sans jamais avoir voulu de quartier: que plein d'admiration pour la valeur d'un des plus célebres guerriers des Indes, il n'avoit pû s'empêcher de donner des larmes à son triste sort, & qu'il lui envoyoit son corps, afin qu'il lui rendît les honneurs de la sepulture.* Malgré la douleur qui lui inspiroit la perte déplorable de son frere, Sander-Saheb sentit le prix de la générosité de Badgira, il y prit confiance pour lui-même, & se rendit à discrétion; il ne fut point trompé: le roi des Marattes

touché du courage & des malheurs d'une famille qui peu auparavant avoit joué un si grand rôle dans les Indes, lui accorda la vie & la liberté; mais il abandonna la ville de Trichenapaly au pillage.

Après cette expédition, Badgira s'avança jusqu'à deux lieues de Pondichery avec toute son armée, dans le dessein d'exterminer les François, contre lesquels il étoit irrité, non-seulement pour avoir osé donner un asyle à la famille du dernier Nabab, mais pour avoir été les seuls des Européens établis sur les côtes de Coromandel qui ne lui eussent envoyé ni présens ni Ambassadeurs. Mais à la vue de Pondichery & de la contenance des François, le barbare, qui ne manquoit pas de génie, comprit qu'il se rendroit difficilement maître d'une si grande ville; avant donc de commencer une entreprise dont il craignoit l'issue, il tenta d'amener les François à le satisfaire sur toutes ses prétentions, sans l'obliger d'employer la force des armes; il écrivit à Monsieur Dumas: sa lettre renfermoit de terribles menaces: après avoir fait un récit pompeux de ses exploits, Badgira ordonnoit fie-

tête, si le Roi mon maître soupçonnoit seulement que j'eusse écouté une proposition si flétrissante pour la gloire de sa Nation.

Si je n'exécute vos ordres, vous me menacez de m'assiéger; je me défendrai en homme de courage: & peut-être vous appercevrez-vous que j'ai l'honneur de commander à la plus brave de toutes les Nations. Si par une suite d'événemens malheureux, je vois mes ressources épuisées, je retournerai en Europe sur mes vaisseaux, mais ce ne sera qu'après avoir mis le feu à Pondichery: je ne vous laisserai qu'un monceau de cendres & de ruines; c'est à vous à voir s'il est de la prudence de tenter une entreprise où il n'y a que des coups à gagner; au surplus, je mets ma confiance dans le Dieu du ciel & de la terre, devant qui les plus puissantes armées sont comme la paille légere que le vent emporte & dissipe dans les airs.

Cette réponse, pleine de fermeté & de vigueur, acheva d'en imposer au Chef des Marattes: il ne sçavoit à quoi se déterminer: entreprendre d'assiéger Pondichery, c'étoit courir risque de perdre son armée, & par conséquent, l'occasion de conquérir le Décan; d'un autre côté, quelle honte pour un Général couronné tant de fois par la victoire,

de n'oser attaquer une poignée de François dont il se croyoit brave ! que diroit toute l'Asie si après avoir fait éclater contre les François les plus terribles menaces, leur seule contenance les faisoit fuir ? La colere & l'indignation l'emporterent sur la crainte d'un mauvais succès : le siége de Pondichery fut résolu ; cette Ville, malgré le courage de ses défenseurs, ne pouvoit guéres manquer d'être emportée par une armée de trois cents mille hommes, lorsque, qui le croiroit ? un léger présent de quelques bouteilles de liqueur que M. Dumas fit à un Envoyé de Badgira, dissipa la tempête qui s'étoit élevée avec tant de fracas : tant il est vrai que les plus grands évènemens n'ont souvent d'autres principes que les causes les plus légeres. Le barbare, possesseur de cette liqueur plus précieuse pour lui que l'or & les diamans, en fit part à la Maitresse de son Roi, en lui vantant la générosité & la grandeur d'ame des François ; l'Indienne, passionnée pour les liqueurs, pressa avec instance son Amant d'écrire à M. Dumas pour en obtenir ; Badgira, qui craignoit d'être refusé, témoigna la plus grande répugnance pour cette démarche : mais enfin vaincu par les prieres & les caref-

ses de sa Favorite, il écrivit au Gouverneur de Pondichery, & lui exposa sa demande; M. Dumas lui en envoya sur le champ une grande quantité, avec beaucoup d'autres raffraîchissemens; cette honnêteté du Général François fit sur le cœur du barbare, qui, comme nous avons vu, n'étoit pas incapable de générosité, l'impression la plus agréable. Il fit présent à son tour à M. Dumas d'un *Serpeau* * magnifique, & lui demanda son amitié: peu après il se mit en marche pour le Decan.

La conduite des François dans ces circonstances difficiles, acheva de les mettre dans la plus haute considération aux Indes: on n'y parloit que de la grandeur d'ame de ces braves Etrangers qui n'avoient pas craint de s'exposer aux plus terribles dangers pour la défense d'une famille fugitive & proscrite; la gloire des François parvint bien-tôt jusqu'à Dhély; Nizam en fut frappé: il y prit d'autant plus de part, que M. Dumas l'avoit sensiblement obligé en donnant un asyle à la famille de

(*) Habit fort ample, d'étoffe de soie & or, plus ou moins riche, selon le rang des personnes auxquelles on l'envoie; mais c'est la faveur la plus signalée qu'on puisse recevoir du Mogol, des Rois & des Généraux Indiens.

Daoust-Ali-Kan qui avoit été son vassal & son ami : il écrivit au Général François pour le féliciter ; mais ce qui valoit mieux que des complimens, il le fit créer par l'Empereur Manloubdar ou Commandant de quatre mille cinq cens chevaux entretenus aux dépens du trésor royal ; cette dignité est éminente, elle donne à ceux qui en sont revêtus le même rang qu'aux Nababs & aux Généraux Mogols : ils sont en droit de se faire précéder de différens Pavillons portés sur des éléphans, de plusieurs tymbales, de hautbois, de trompettes & autres instrumens militaires ; jamais Européen n'étoit parvenu à un si haut degré d'honneur dans l'Empire Mogol ; cette dignité est aujourd'hui héréditaire aux Gouverneurs de Pondichery. Cependant les Marattes avoient transporté le siége de la guerre dans le Decan : déjà ils assiégeoient la fameuse ville d'Oremgabad dans laquelle s'étoient renfermé le fils de Nizam avec l'élite de ses forces ; Badgira pressa le siége avec vigueur ; mais ses Marattes, d'ailleurs braves & endurcis à la fatigue, ignoroient absolument l'art de prendre des Villes ; bientôt rebuté du peu de succès de ses attaques, Badgira se contenta de resserrer

étroitement la place avec une partie de son armée, il envoya l'autre porter le fer & le feu dans toutes les Provinces voisines; il y eut des Corps de Marattes qui pénétrerent jusqu'à vingt-cinq lieues de Dhély, où ils répandirent la terreur; le seul Muhammed étoit tranquille, il ne voyoit pas sans un plaisir secret les Nababs presques tous rebelles & factieux, punis par les mains de ces mêmes Marattes qu'ils avoient si souvent appellés dans le sein de l'Empire. Le bruit courut alors qu'Oremgabad étoit reduit à l'extrémité par la disette: on ne sçauroit croire combien cette fausse nouvelle agita les esprits dans la Capitale: on étoit persuadé qu'après la conquête d'Oremgabad les barbares viendroient mettre le siége devant Dhély, & éteindroient peut-être jusqu'au nom Mogol dans les Indes; Nizam, qui jusqu'alors n'avoit pû faire marcher les troupes Impériales contre les Marattes par les différens obstacles que le Sultan avoit apportés, parla si haut, qu'enfin Muhammed, pour ne pas se rendre suspect d'intelligence avec les ennemis, lui permit d'en disposer; le Lieutenant absolu ordonna, en vertu de sa charge, au Grand-Vizir, d'aller combattre les barbares;

mais celui-ci, soutenu par l'Empereur, refusa d'obéir, il ne pouvoit pardonner à Nizam de ne lui avoir fait aucune part de l'autorité après toutes les promesses qu'il lui avoit faites, lors de leur union; ce refus remplit Nizam d'inquiétude, il se voyoit à la veille de perdre la Capitale du Royaume presqu'indépendant qu'il s'étoit formé, s'il ne se hâtoit de le secourir; d'un autre côté, il n'osoit quitter la Cour & se mettre à la tête de l'armée, dans la crainte que dès qu'il seroit en campagne, on ne rappellât les troupes & qu'il ne demeurât exposé à la discrétion de l'ennemi avec ses seules forces, qui ne pouvoient gueres monter qu'à douze mille hommes. Mais la fortune & l'adresse de Nizam le délivrerent des Marattes sans qu'il fut obligé de tirer l'épée.

On a pû voir ci-dessus que le premier Ministre avoit toujours entretenu de secretes liaisons avec les Marattes & les Patanes, qu'il étoit dans l'habitude d'attirer dans l'Empire toutes les fois qu'il s'agissoit de se faire craindre ou rechercher du Sultan; les barbares s'étoient prodigieusement enrichis dans ces invasions, & le nom de Nizam leur étoient devenu cher & respectable; le

le mépris qu'on avoit conçu pour Muhammed augmentoit de jour en jour par l'indifférence qu'on remarquoit en lui pour le bonheur de l'Etat : mais ce qui acheva de le rendre tout-à-fait odieux, ce fut le bruit qui se répandit, que les Marattes ne s'étoient mis en mouvement que par ses ordres secrets. L'exécration étoit d'autant plus grande contre le Sultan, que les Marattes avoient encore fait plus de mal que les Persans. Indépendamment du nombre étonnant d'hommes & de femmes qui avoient été enlevés par le fer, le feu & la famine dans cette malheureuse invasion, les Mogols qui échapperent à la premiere fureur des barbares, avoient été condamnés à suivre leurs vainqueurs sur les montagnes & dans les forêts qui leur servent d'asyle ; & la plûpart de ces infortunés y avoient péri de misere & de douleur. Le presqu'Isle en-deçà du Gange, la plus belle & la plus riche contrée des Indes, avoit tellement été ruinée, que sans la fertilité de la terre, & les manufactures qui y attirent le commerce de toutes les Nations de l'Univers, elle ne se seroit peut-être pas rétablie d'un siécle. On observe que ces Marattes enleverent autant d'or,

d'or, d'argent, de pierreries & d'effets précieux, que les Persans en avoient enlevé de Dhély & des Provinces septentrionales lors de leur invasion; c'est ainsi que cet Empire, autrefois si redoutable sous Oramgzeb, étoit devenu, entre les mains de son arriere petit-fils, la proie & le jouet de ses voisins. Les Nababs, témoins du déchaînement universel des esprits contre l'indigne héritier de tant de grands Rois, en profiterent pour rendre inébranlables les fondemens de l'indépendance qu'ils avoient déja jetté dans leurs gouvernemens; mais ce qu'on aura peine à comprendre, c'est que Muhammed, qui n'avoit rien de cher & de sacré que la mollesse & le plaisir, parut consentir lui-même à la révolution qui, de despotique qu'il étoit, rendit l'Empire des Mogols féodal; ainsi moyennant un tribut & un contingent de troupes qu'on régla pour toutes les Nababies, les Gouverneurs, sous le nom d'esclaves de l'Empereur qu'ils continuerent de prendre, devinrent de vrais Souverains; ils jouirent du droit de vie & de mort, sur les peuples qui leur étoient soumis, de celui de lever des troupes & de faire la guerre; les plus puissans d'entr'eux

se firent appeller *Soubas* ou Rois, & ce n'étoit pas sans raison, puisqu'ils comptoient au nombre de leurs feudataires des Souverains Indiens. Les Soubas peuvent être regardés comme les vassaux immédiats de la couronne, les Gouverneurs particuliers qu'on appelle *Soubdaris* ou *Faussedars* dépendent d'eux, c'est au trésor du Souba qu'ils portent le tribut dont ils sont redevables, c'est à lui qu'ils livrent le contingent de troupes auquel ils sont taxés; mais à cette obligation près, ils jouissent aussi dans leur district de la souveraine puissance, & leurs Gouvernemens peuvent être regardés comme des arriere-fiefs de l'Empire. La Puissance Mogole aux Indes est donc en quelque sorte semblable au Corps Germanique; le Sultan, comme l'Empereur, est plutôt le chef de l'Empire que le Souverain: les Nababs sont à peu près comme les Electeurs & les Princes de l'Empire, comme eux ils sont obligés de fournir un contingent en troupes & en argent, dont ils se dispensent le plus qu'ils peuvent, & comme eux ils exercent dans leurs Etats une puissance souveraine & militaire; toute la différence qui s'y trouve, c'est que ces grandes places sont

héréditaires en Allemagne, & qu'elles ne le sont pas encore devenues aux Indes. Les Rois Mogols qui comprennent que le coup mortel sera porté à leur autorité, dès que les Gouvernemens seront héréditaires, n'accordent qu'avec peine le *firman* ou l'investiture aux enfans de ceux qui les possédoient; ce n'est pas au reste par respect qu'on s'adresse à eux pour obtenir ces sortes de graces, c'est dans la crainte qu'ils ne vendent l'investiture de ces mêmes Etats à des Seigneurs assez puissans pour le faire valoir par leurs propres forces. L'Empereur Mogol n'est qu'un fantôme de Souverain, qu'on ne recherche que quand on croit en avoir besoin : il n'a en effet d'autre pouvoir que celui que les Viceroïs & les Gouverneurs veulent bien lui accorder; il a cessé d'avoir des revenus fixes & des armées à ses ordres; car les tributs auxquels sont assujettis les Rajas & les Soubas, les Faussedars & les Nababs, passans entre les mains des Soubas, ne parviennent presque jamais au trésor Royal : ceux-ci trouvent toujours moyen de les garder; si on les presse trop, si on les menace, si on les cite à comparoître à Dhély pour rendre compte de leur conduite, ils se

moquent des ordres de la Cour, & appellent dans l'Empire les Patanes & les Marattes; si l'Empereur les révoque ou les proscrit, ils en viennent à une révolte ouverte; & telle est la molesse des Sultans, que si celui qu'ils nomment en la place du rébelle, n'est point couronné par le succès, il le désavouent & s'empressent d'envoyer le firman au vainqueur, afin de conserver une ombre de Souveraineté; ainsi s'éternisent les attentats, les révoltes, les guerres civiles, l'Anarchie; ainsi s'évanouit la gloire d'un Empire si étendu. Muhammed eut la douleur de survivre à sa puissance; il vit de vils esclaves devenus, pour ainsi dire, ses égaux, le braver & l'insulter: sa domination immédiate ne s'étendit plus gueres que sur Agra & Dhély; toutes les fois qu'il fallut repousser les ennemis de l'Etat, il fut obligé de mandier le secours de ses fiers vassaux, qui quelquefois le lui refuserent. Quelqu'insensible que fût Muhammed, il ne put considérer sans frémir, de quel dégré d'élévation il étoit tombé. Il regardoit avec raison Nizam comme le seul auteur de ses désastres, & sa haine contre lui étoit mortelle: il l'avoit renfermée jusqu'ici par foiblesse, par ména-

gement pour le Roi de Perse dont il redoutoit de s'attirer la colere; mais il n'eut pas plutôt appris que cet usurpateur, qui avoit fait si long-tems gémir l'humanité sous le poids de son orgueil & de ses brigandages, avoit expié ses forfaits par une mort sanglante, qu'il chercha enfin à se venger du traître Nizam. Celui-ci, aussi puissant que Muhammed, & toujours environné d'une troupe nombreuse de Persans & de Tartares, évita sans peine les effets de la haine de son Roi; craignant enfin un coup de désespoir de sa part, il prit le parti de se retirer dans son Gouvernement; mais avant que de partir, il résolut de mettre le comble à ses crimes par le plus horrible attentat; il fit venir chez lui les principaux Omrhas qui lui étoient tous dévoués, & après s'être assuré d'eux par les plus terribles sermens, il leur tint ce discours. *Le Sultan nous regarde depuis long-tems avec les yeux de la haine & de la fureur; la puissance à laquelle nous nous sommes élevés par notre courage, lui est suspecte & odieuse; il cherche à nous la ravir avec la vie. Il n'y en a pas un parmi nous à qui il n'ait tendu des embuches secretes; qui ignore qu'il a invité Badgira à se rendre à Dhély, dans le dessein de*

nous faire égorger par ce barbare? Si nous avons échappé à ses coups, ce n'est que par les soupçons que j'ai sçu faire naître dans l'esprit du Maratte qui n'a osé se fier au tyran de ces lieux. Il est tems, illustres Omrhas, de prévenir notre ruine par la mort de notre ennemi. Depuis qu'à la honte éternelle du nom Mogol il regne, que sont devenues la gloire & la puissance de la plus florissante Monarchie de l'Asie; l'Empire a été ouvert aux nations barbares qui l'ont désolé; que dis-je, n'est-ce pas lui qui les a introduites dans l'Empire? Si les plus belles Provinces fument encore du sang de leurs malheureux Citoyens, c'est lui qui l'a versé par les mains des Marattes. Si la plûpart des Villes de la presqu'Isle d'en-deçà du Gange, ne sont plus qu'un monceau de pierres & de cendres, c'est lui qui a allumé le flambeau des brigands qui les a consumés. Si la Capitale de l'Empire est tombée entre les mains des Persans, c'est par sa lâcheté que nous avons succombé; mais ce qui est bien plus déplorable, corrompus par l'exemple contagieux de Muhammed, les Mogols, ce peuple autrefois si fier & si brave, a perdu son courage, ses vertus & ses mœurs; vengeons les malheurs de la patrie, sur l'auteur de sa honte & de ses désastres.

Mais il ne suffit pas de nous défaire de l'oppresseur de l'Etat, il faut ensevelir & confondre dans sa destinée tous ceux qui pourroient le venger. Que son fils Amet-Shah sur-tout n'échappe pas à notre juste fureur; baignons-nous sans remords dans le sang de cette race de tyrans qui a si long-tems accablé les Indes du poids de son orgueil; de quels crimes ne s'est-elle pas souillée depuis qu'elle a envahi ces délicieuses contrées? Quels torrens de sang n'a-t-elle pas fait couler? Le plus célebre de ces brigands, Oramgzeb, a arraché la vie à son pere & à ses freres. Qui pourroit compter le nombre des victimes qu'il a sacrifiées à son ambition? Mais depuis que ce monstre a cessé de vivre, quels forfaits n'a pas commis son indigne postérité? Les frères égorgés par les freres, les Rois massacrés par les Princes de leur maison, un trône toujours ceint de sang & environné de la perfidie & de la trahison; à combien de Musulmans ces révolutions, n'ont-elles pas coûté la vie, & quel succès ont-elles eu? Elles ont élevé au trône le plus lâche des hommes, un Prince qui ne rachete ses vices & son infamie par aucune vertu. Hâtons-nous d'en délivrer la terre, & de mettre la couronne sur la tête de l'un de nous. Sous ses auspices nous rendrons à

l'Empire l'éclat qu'il a perdu, nous regnerons en paix & ſans inquiétude dans les Provinces que nous avons ſçu mettre ſous notre domination. Ce diſcours fut reçu par tous ces ſcélérats avec un applaudiſſement incroyable, il n'y en eut pas un ſeul parmi eux qui reclamât la voie de la juſtice & de l'humanité en faveur de ſon Prince; chacun ſe hâta de propoſer les moyens qu'il croyoit les plus ſûrs pour le ſuccès du parricide; Nizam, après les avoir écouté, les rejetta, & propoſa le plan qu'il méditoit depuis long-tems. Il dit que pour venir plus facilement à bout de leurs entrepriſes, il falloit engager les barbares à fondre ſur l'Empire avec toutes leurs forces; que dès que la guerre ſeroit allumée, on exciteroit les peuples à demander que l'Empereur ſe mît lui-même à la tête de l'armée avec ſon fils pour la défenſe de l'Etat, & qu'on les feroit périr l'un & l'autre dans le combat, ſans qu'on pût les accuſer d'avoir part à leur mort; que ſi Muhammed, par lâcheté, refuſoient de ſe mettre en campagne, il falloit obtenir, à quelque prix que ce fût, que ſon fils qui brûloit de ſignaler ſon courage, commandât l'armée; qu'on le livreroit

lui & ses troupes à la discrétion des barbares, & que dans le même tems on égorgeroit Muhammed à Dhély; qu'on feroit ensuite courir le bruit qu'il avoit attenté sur sa personne, de regret de la mort de son fils & de la perte de la bataille; on s'arrêta à ce projet: Nizam partit sur le champ pour Oremgabad, où il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il employa toute son adresse à soulever les Patanes. Ce peuple, avide de guerre & de butin, se rendit sans peine aux instances de Nizam; il forma une armée de deux cents mille hommes, qui marcha droit à Dhély, mettant tout à feu & à sang sur sa route.

Le bruit ne fut pas plutôt répandu dans Dhély, qu'une armée de barbares approchoit, que le trouble & la consternation s'y répandirent; on se rappelloit avec douleur les maux qu'on avoit éprouvés dix ans auparavant de la part des Persans, on en redoutoit de plus grands de la part des Patanes, nation cruelle, féroce & ennemie irréconciliable des Mogols; on sçavoit qu'il n'y avoit chez les Grands, ni respect pour l'Empereur, ni concorde, ni union, ni zèle pour la patrie. Le peuple, qui presque toujours pense & agit contre ses

vrais intérêts, demandoit à grands cris Nizam, dont l'autorité & le génie fertile en expédiens, pouvoit sauver l'Etat dans ces tristes circonstances. On voit par-là combien il étoit éloigné de croire que l'hypocrite Omrha eût été l'auteur des désastres publics, & en particulier de la nouvelle invasion des Paranes; cependant Muhammed, que le danger effrayoit plus que personne, se hâta de convoquer un Dorban pour prendre les mesures les plus convenables pour repousser l'ennemi; les Princes, les Omrhas, les Rois Indiens, tout ce qui se trouvoit de plus illustre à la Cour s'y rendit; Muhammed parut sur un trône d'or avec le même faste que ses prédécesseurs: c'étoit presque tout ce qui lui restoit de la souveraine puissance; après avoir rendu compte, en peu de mots, de l'invasion des barbares, de leurs forces & de leurs menaces, il exhorta l'assemblée à agir de concert avec lui, pour chasser des terres de l'Empire l'ancien ennemi du nom Mogol. *Au surplus*, ajouta le Sultan, *tous mes sujets ont les yeux fixé sur vous, c'est dans cette illustre assemblée qu'ils cherchent leurs libérateurs; sans doute qu'il n'y a personne ici qui ne soit prêt à répandre son*

sang pour la patrie; que tous ceux donc qui prétendent à la gloire immortelle de venger l'Empire, approchent de mon trône & reçoivent de ma main ce Bétel, moins comme une marque de faveur & d'estime, que comme le gage de la victoire. A ces mots il s'arrête pour voir l'effet de son discours; mais loin de se rendre à l'invitation du Prince, tous ceux qui composoient l'assemblée, garderent un morne & profond silence; de tant d'hommes enrichis par les bienfaits du Souverain, il n'y en eut pas un seul qui se sentit assez de courage & de reconnoissance pour exposer sa vie en sa faveur. Le Sultan Amet-Shah, âgé seulement de dix-huit ans, indigné de voir le trône entouré de lâches & de traîtres, se léve & s'approche de l'Empereur pour recevoir de ses mains le Bétel; mais l'Empereur effrayé & confondu de la résolution de son fils, ne put se résoudre à le lui donner. *O! mon fils*, s'écria Muhammed, les larmes aux yeux, *j'applaudis à votre piété & à votre grandeur d'ame, mais je ne consentirai point à votre départ; puis-je déposer les destinées de l'Empire en des mains si jeunes? Abandonnerai-je aux dangers de la guerre, la tête la plus précieuse de l'E-*

tat, l'héritier de la Couronne, tandis que tant de Généraux qui ne subsistent que de ma solde, se tiendront renfermés dans leur serrail? Non, vous ne partirez point. L'Empereur fut à l'instant interrompu par des cris qui s'éleverent de toute la salle : *qu'il marche, c'est à lui à défendre l'Empire dont il doit heriter; il s'est présenté, il faut qu'il marche.* Le jeune Amet-Shah seconda bien l'intention de ces séditieux; il se jetta aux pieds de l'Empereur, & le conjura avec tant d'instance de l'abandonner à son courage & à sa fortune, qu'enfin Muhammed, intimidé par les cris & l'insolence des Omrhas, lui présenta, en frémissant, le Bétel; il se retira aussi-tôt, inquiet, agité, rempli des plus noirs pressentimens; les Grands, complices de la conspiration de Nizam, triomphoient, l'Empereur n'eut pas les mêmes obstacles à combattre pour avoir une armée, c'étoit à qui lui offriroit des troupes; les Conjurés se signalerent par-dessus les autres, & bien-tôt Amet-Shah se vit à la tête d'une armée de trois cents mille hommes, avec laquelle il marcha à l'ennemi; les Conjurés se partagerent, les principaux resterent à Dhély dans le dessein de tremper leurs mains dans le sang du

pere, & les autres ſuivirent le fils dans ſon expédition, après s'être engagés par les plus terribles ſermens à le poignarder ou à le livrer à l'ennemi. On s'étoit concerté de façon que le double attentat devoit être exécuté à peu près dans le même tems.

Cependant Amet-Shah qu'on croyoit devoir être accablé du fardeau dont il s'étoit chargé en demandant le commandement de l'armée, s'en acquitta avec plus d'habilité qu'on n'étoit en droit de l'attendre de ſa jeuneſſe; dans cette expédition, qui ne fut pas de longue durée, il parut actif, vigilant, appliqué, humain, généreux, libéral, affable, attentif aux beſoins du Soldat & de l'Officier; ces qualités lui concilierent l'eſtime & le reſpect de toute l'armée: pluſieurs mêmes des Conjurés ne purent être témoins de tant de vertus & de graces, ſans être touchés de compaſſion du ſort tragique qu'on deſtinoit à un jeune Prince, fils de tant de Rois & d'Empereurs; de la compaſſion, ils paſſerent bien-tôt au repentir: ils eurent horreur de verſer le ſang d'un Sultan qui prenoit plaiſir à les combler tous les jours de careſſes & de préſens; ainſi au lieu d'exécuter les ordres qu'une

nous faire égorger par ce barbare? Si nous avons échappé à ses coups, ce n'est que par les soupçons que j'ai sçu faire naitre dans l'esprit du Maratte qui n'a osé se fier au tyran de ces lieux. Il est tems, illustres Omrhas, de prévenir notre ruine par la mort de notre ennemi. Depuis qu'à la honte éternelle du nom Mogol il regne, que sont devenues la gloire & la puissance de la plus florissante Monarchie de l'Asie; l'Empire a été ouvert aux nations barbares qui l'ont désolé; que dis-je, n'est-ce pas lui qui les a introduites dans l'Empire? Si les plus belles Provinces fument encore du sang de leurs malheureux Citoyens, c'est lui qui l'a versé par les mains des Marattes. Si la plûpart des Villes de la presqu'Isle d'en-deçà du Gange, ne sont plus qu'un monceau de pierres & de cendres, c'est lui qui a allumé le flambeau des brigands qui les a consumés. Si la Capitale de l'Empire est tombée entre les mains des Persans, c'est par sa lâcheté que nous avons succombé; mais ce qui est bien plus déplorable, corrompus par l'exemple contagieux de Muhammed, les Mogols, ce peuple autrefois si fier & si brave, a perdu son courage, ses vertus & ses mœurs; vengeons les malheurs de la patrie, sur l'auteur de sa honte & de ses désastres.

Mais il ne suffit pas de nous défaire de l'oppresseur de l'Etat, il faut ensevelir & confondre dans sa destinée tous ceux qui pourroient le venger. Que son fils Amet-Shah surtout n'échappe pas à notre juste fureur; baignons-nous sans remords dans le sang de cette race de tyrans qui a si long-tems accablé les Indes du poids de son orgueil; de quels crimes ne s'est-elle pas souillée depuis qu'elle a envahi ces délicieuses contrées? Quels torrens de sang n'a-t-elle pas fait couler? Le plus célebre de ces brigands, Oramgzeb, a arraché la vie à son pere & à ses freres. Qui pourroit compter le nombre des victimes qu'il a sacrifiées à son ambition? Mais depuis que ce monstre a cessé de vivre, quels forfaits n'a pas commis son indigne postérité? Les frères égorgés par les freres, les Rois massacrés par les Princes de leur maison, un trône toujours teint de sang & environné de la perfidie & de la trahison; à combien de Musulmans ces révolutions n'ont-elles pas coûté la vie, & quel succès ont-elles eu? Elles ont élevé au trône le plus lâche des hommes, un Prince qui ne rachete ses vices & son infamie par aucune vertu. Hâtons-nous d'en délivrer la terre, & de mettre la couronne sur la tête de l'un de nous. Sous ses auspices nous rendrons à

ticularités de la conspiration, le nombre & la qualité des Conjurés; on lui ajouta que le dessein de ces scélérats étoit de l'égorger aussi & d'anéantir toute la postérité de Tamerlan: quoiqu'Amet-Shah ne respirât que la plus cruelle vengeance, il fut assez maître de lui-même pour dissimuler les transports de sa rage; s'il se fût présenté à Dély en Roi & en fils irrité, il auroit eu à combattre les hommes les plus puissans de l'Empire, & peut-être auroit il succombé au lieu de se venger; loin donc de laisser entrevoir ses desseins, il refusa de se porter pour l'héritier de l'Empire, il déchira ses vêtemens, & prit ceux d'un Faquir; & afin que personne ne pût douter du nouveau genre de vie qu'il avoit embrassé, il assembla l'armée, & le visage pâle, défiguré, mouillé de larmes, couvert d'habits grossiers, il déclara *que pénétré des malheurs qu'il avoit essuyés dès le printems de sa vie, & ne se sentant pas assez de forces pour soutenir le poids de ceux dont il étoit menacé sur un trône semé d'écueils, il renonçoit à l'Empire de ses ancêtres; qu'il vouloit ensevelir dans la retraite & la pénitence les tristes jours que le Ciel lui avoit comptés dans sa colere; qu'il se rendoit à Dhély, uniquement pour*

abdiquer la couronne & la mettre lui-même sur la tête de celui des Grands que ses Sujets en jugeroient le plus digne.

La résolution d'Amet-Shah parvint bien-tôt à la Capitale, & excita beaucoup de surprise : le peuple ne pouvoit s'empêcher d'admirer un tel sacrifice dans un Prince âgé de dix-huit ans & couronné par la victoire, les Grands trouvoient ce projet bizarre, extravagant, indigne d'une grande ame, & du libérateur de l'Etat; mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que personne ne s'avisa de douter de la réalité d'un dessein si exraordinaire; au reste, dès ce moment les Conjurés ne penserent plus à arracher la vie à un Prince qui renonçoit de si bonne grace au trône; & chacun d'eux ne parut plus occupé que des moyens de parvenir à la place qu'il abandonnoit. Quand on sçut qu'il étoit arrivé aux portes de Dhély, les Grands se rendirent en foule auprès de lui, Amet-Shah les reçut dans sa tente avec un visage si changé & si abattu, qu'à peine pûrent-ils le reconnoître; lorsque les Omrhas voulurent se prosterner & lui rendre les honneurs dont sont en possession les têtes couronnées : *non non*, leur dit-il, d'une voix éteinte & entre-

coupée de sanglots, *ces respects, ces hommages ne conviennent point à un Faquir, réservez-les à celui que le ciel destine pour votre Roi, je renonce à un trône environné de précipices ; l'un de vous prendra possession de mon heritage ; je lui en fais le sacrifice avec joie ; je ne rentrerai dans le palais plein de la gloire de mes ayeux, que pour avoir encore une fois la consolation d'embrasser celle qui m'a donné le jour, & puis tout finira pour moi dans l'Univers ; que celui de vous que j'envoyerai chercher cette nuit, se tienne prêt à recevoir de mes mains le Sceau de l'Empire & à regner sous mon nom. Puisse-t-il, helas! gouverner sous de plus heureux auspices que mon infortuné pere : pour moi, dans la retraite à laquelle je me consacre, je ne serai occupé que du soin d'implorer la protection de l'Eternel sur cet Etat gouverné depuis si long-tems par mes augustes ancêtres.*

A ces mots les Omrhas se retirerent pleins d'espérance, il n'y avoit aucun de ces brigands qui ne se flattât que le choix du Prince tomberoit sur lui ; ainsi, loin de suivre le projet qu'ils avoient conçu de se défaire du fils comme du pere, ils n'étoient occupés que de l'heureux moment où ils alloient être assis sur le trône de Tamerlan : tandis qu'eni-

vrés de joie & d'ambition, ils hâtoient par leur vœux & leur impatience l'heure à laquelle ils seroient appellés au palais. Amet-Shah leur préparoit la mort, juste récompense de leur parricide; il aposta dans vingt-deux chambres du palais, qu'il destinoit pour les lieux de sa vengeance, deux bourreaux, avec ordre d'étrangler l'Omrha qui y entreroit pendant la nuit; au reste, le Prince se conduisit avec tant de prudence & de mystère, que personne dans le palais, excepté un petit nombre d'hommes fidéles, ne se doutoit de la scène horrible qui alloit s'y passer.

Vers le milieu de la nuit on vint chercher de la part du Prince le premier Ministre. Il accourt triomphant, & croyant déjà être en possession du trône; on le conduisit dans une chambre, où au lieu de la couronne, il trouva deux bourreaux qui l'étranglerent; les vingt-un autres principaux Conjurés subirent peu après le même sort dans autant de chambres séparées; c'est ainsi qu'en moins de deux heures, le nouvel Empereur se vit délivré par son adresse & son courage de ses plus cruels ennemis.

Aussi-tôt après l'exécution, on ex-

posa aux portes du palais les cadavres des criminels; ce spectacle fit frémir le peuple, parce qu'ils étoient les premieres têtes de l'Empire & qu'on ignoroit leur crime; mais lorsqu'on sçut qu'ils étoient coupables de la conspiration la plus horrible contre la maison Impériale, le peuple applaudit à la justice du *Sultan*, & trouva le supplice de ces scélérats encore trop doux.

Cependant Amet-Shah à qui on ne peut refuser la justice de s'être conduit en grand homme dans des circonstances si difficiles, se rendit dès le matin à la salle d'audience dans tout l'éclat de la souveraine puissance; il monta sur le trône, & exposa par ordre & avec beaucoup de dignité à l'assemblée, qui étoit composée des principaux citoyens de Dhély, la conspiration des Omrhas, comment ils avoient conçu le projet d'exterminer la famille de Tamerlan, & de déchirer l'Empire; il prouva que c'étoit eux qui avoient appellé les Patanes, il rendit compte du danger auquel il avoit été exposé de leur part dans l'expédition qu'il venoit de terminer avec tant de gloire & de bonheur, delà il passa au parricide commis en la personne du dernier Empereur, qui étoit

encore un ſecret pour la plûpart de ceux qui l'entendoient; quand il entra dans les particularités de cet horrible attentat, & qu'il vint à parler de la férocité avec laquelle ces montres avoient porté leurs mains impies ſur la perſonne ſacrée de leur Roi, ſa voix s'altéra, les larmes, qu'il verſoit en abondance, l'empêcherent de continuer; toute l'aſſemblée, ſaiſie d'horreur & d'effroi, éclata en cris & en ſanglots; enfin après s'être remis, l'Empereur continua ſon diſcours, il raconta à quels indignes artifices il avoit été obligé de deſcendre, pour mettre ſes jours à couvert de la fureur des Conjurés & en même-tems pour aſſurer ſa vengeance & la tranquilité publique; *ainſi*, ajouta fierement le jeune Prince, *ſeront traités ceux qui oſeront marcher ſur leurs traces criminelles*; *il eſt tems de rétablir l'Empire déſolé par les intrigues, l'ambition & l'audace d'un petit nombre de factieux*; *que tout rentre aujourd'hui dans l'ordre & le devoir*; *pour vous, citoyens fidéles, qui faites conſiſter votre gloire dans le reſpect & la ſoumiſſion dûes à la ſouveraine puiſſance, ſecondez les efforts de votre Sultan, aidez-le à faire rendre à la Majeſté Royale ſon autorité, aux*

banni ou condamné à une prison perpétuelle; Casindican, fils aîné de Nizam, fut du nombre des derniers: son pere, qu'Amet-Shah regardoit avec raison comme sa principale victime, n'en eut pas été quitte pour une peine si légére s'il s'étoit trouvé à Dhély. Il étoit, comme nous avons vû, l'ame & le chef de la conspiration; c'est lui qui, du fond de sa Vice-Royauté, avoit soulevé les Patanes: c'est lui qui avoit arraché la vie à Muhammed par les mains des Omrhas, c'est lui qui avoit donné le conseils d'envelopper Amet-Shah & toute la famille Impériale dans la ruine du dernier Sultan; lui seul enfin espéroit recueillir le fruit de tous ces attentats. On sait que pour ne pas partager le danger auquel il exposoit ses complices, il s'etoit retiré à Orengabad, d'où il attendoit chaque jour la nouvelle du succès de la conspiration, qu'il regardoit comme infaillible. Qu'on juge de sa douleur, lorsqu'il apprit qu'un Prince de dix-huit ans avoit été assez habile pour déconcerter les desseins des Conjurés & pour en tirer une vengeance éclatante! Il comprit dès-lors qu'il étoit perdu. En effet, il reçut bien-tôt un ordre de l'Empereur, de se
rendre

rendre à Dhély pour l'informer de sa conduite, & sur-tout pour remettre au trésor Impérial les arrérages du tribut qu'il devoit comme Souba du Decan & de Golconde, dont il n'avoit pas payé un sol depuis trente ans qu'il avoit été mis en possession du gouvernement de ces riches & vastes Provinces. Quoique l'Empereur eût évité avec soin dans sa lettre de lui laisser appercevoir qu'il le soupçonnât seulement d'être complice de la conspiration, Nizam ne douta point que ses desseins ne fussent découverts, & qu'on ne le mandoit à Dhély que pour lui faire expier par une mort honteuse les crimes dont il étoit coupable. Pour se dispenser d'obéir, l'artificieux vieillard eut recours aux mêmes manœuvres qu'il avoit employées tant de fois avec succès. Il pressa les Marattes de se mettre en campagne pour tenir en échec les forces de l'Empereur; mais soit que les Chefs de ces brigands eussent été prévenus par Amet-Shah & qu'il les eût gagnés à force de présens, soit qu'ils fussent intimidés par la défaite récente des Patanes & par le courage & la vigueur que le jeune Sultan faisoit paroître, ils refuserent de se prêter aux desirs de

Nizam. Le Souba ne fut pas plus heureux dans ses négociations auprès des Grands qu'il sollicitoit à la révolte; les traîtres & les factieux n'existoient plus, ou étoient contenus par la terreur.

Cependant les ordres de la Cour devenoient de jour en jour plus pressans & plus séveres; déjà sur les délais affectés de Nizam & la découverte de ses nouvelles intrigues, plusieurs Corps de troupes défiloient vers le Decan; l'Empereur étoit d'autant mieux obéi, qu'il n'y avoit point d'Omrha qui ne brûlât du desir d'être revêtu de la dépouille de Nizam; le Viceroi de Golconde ne pensa point à se défendre, soit qu'il sentît que ses forces n'étoient pas capables de balancer celles de l'Empereur, soit qu'il craignît d'en être abandonné s'il venoit à lever l'étendart de la révolte, soit enfin que son courage ne fût plus le même, & qu'il crût voir en Amet-Shah un Dieu vengeur, armé de toute sa puissance pour le punir de ses crimes: on dit qu'il chercha à mettre a couvert de l'ignominie du supplice sa longue & brillante vie par une mort volontaire, & qu'il prit du poison qu'il tenoit prêt depuis bien des années; d'autres soutiennent qu'il périt misérablement sous

les coups de son fils Naserfingue, comme si un vieillard de cent sept ans, usé de travaux, accablé de remords & d'inquiétude, n'eût pu mourir naturellement.

Quoi qu'il en soit, il étoit de la destinée de cet homme extraordinaire d'être fatal aux Indes pendant sa vie & après sa mort; il n'eut pas plutôt les yeux fermés, qu'on vit naître des guerres sanglantes au sujet de sa succession. En peu d'années les belles Provinces qu'avoit usurpé Nizam éprouverent les plus grandes révolutions. On compte jusqu'à trois Soubas qui ne firent, pour ainsi dire, que paroître sur le trône; le premier fut Nazerfingue, celui des fils de Nizam qu'on accusoit de l'avoir fait mourir; il se mit en possession des Nababies du Decan & de Golconde, sans attendre le Firman de la Cour de Dhély & au mépris du testament du vieux Souba, qui appelloit au trône un de ses petits-fils. Le premier soin de Nazerfingue fut de faire mettre aux fers trois de ses freres.

A cette nouvelle, Amet-Shah, transporté de fureur, déclara solemnellement Nazerfingue rebelle & ennemi de l'Empire; il ne pouvoit s'empêcher d'ad-

mirer l'audace qui paroissoit héréditaire dans la famille de Nizam. Au lieu de punir cette famille odieuse, & de réunir à la Couronne les deux puissants Etats que Nizam en avoit en quelque sorte démembrés, il se contenta d'appeller à sa Cour le petit-fils du dernier Souba, celui même à qui le trône avoit été destiné; il donna à ce jeune Prince, qui avoit l'honneur d'être son proche parent, le nom de Mouzafersingue, qui signifie, Invincible Guerrier; il le fit proclamer Souba du Decan & de Golconde, Généralissime des armées Impériales, & peu après il lui donna une armée nombreuse, avec ordre de marcher sur le champ à son oncle & de lui amener mort ou vif; mais il ne se fioit pas tellement au courage du jeune Prince & à la valeur des troupes qu'il lui confioit, qu'il ne lui donnât en même-tems le sage conseil de rechercher l'alliance des François, dont les exploits étoient regardés comme héroïques à la Cour de Dhély.

Mouzafersingue ne manqua pas de remplir les ordres de l'Empereur, il vint à bout de mettre dans ses intérêts le célébre M. Dupleix, à la conduite duquel les François devoient leurs succès & leur

gloire ; M. Dupleix le reconnut pour le légitime Souba : il eut pour lui les égards & la considération qui lui étoient dûs en qualité de Prince & de parent de l'Empereur; mais ce qui flatta sans doute encore davantage Mouzafersingue, c'est qu'il l'aida de tout son pouvoir; il lui fournit des troupes Européennes & de l'argent : ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans le détail de cette guerre ; il suffit de dire que Mouzafersingue, après avoir remporté plusieurs victoires par le courage de ses nouveaux Alliés, éprouva à son tour les vicissitudes de la fortune ; il se trouva même réduit à de si grandes extrémités, qu'il se vit obligé de se rendre à son oncle sans pouvoir obtenir d'autre condition qu'une vaine promesse qu'on n'attenteroit point à ses jours;mais une pareille promesse de la part de Nazersigue, Prince lâche, cruel, sans foi & sans mœurs, eût été un foible rempart pour les jours de l'infortuné Souba, sans la crainte des François dont le nom seul faisoit trembler l'Usurpateur ; il avoit toujours craint d'être détrôné par cette vaillante Nation ; sa crainte ne tarda pas à être justifiée par l'événement : les François après eu en vain recours aux négociations pour tirer leur

Allié des mains de son oncle ; las de se voir trompés par le tyran qui n'exécutoit aucune des promesses qu'il leur avoit faites, prirent enfin le parti de lui déclarer la guerre.

Jamais les François ne se distinguerent davantage que dans cette expédition, conduite par M. Dupleix avec une habileté supérieure ; ils vinrent à bout de triompher des plus grands obstacles ; on ne pouvoit voir sans une surprise mêlée d'admiration cinq ou six cents Européens attaquer des armées de cent mille Mogols, Patanes ou Marattes, les poursuivre & remporter sur elles autant de victoires qu'ils livrerent de combats ; enfin les succès des François furent couronnés par la défaite & la mort de leurs ennemis ; Nazersingue, qui depuis long-tems étoit odieux à ses Sujets par sa tyrannie, s'étoit toujours tenu à l'écart du danger, soit par l'effet de sa lâcheté, soit dans la crainte de se voir abandonné & trahi par ses principaux Officiers. Mais les progrès des François, les murmures qui s'élevoient dans son armée, lui firent oublier le systême de politique qu'il avoit embrassé ; il résolut de tenter un dernier effort en personne & de livrer bataille aux François ; ses crain-

tes ne furent que trop justifiées par l'événement; son armée l'abandonna, & il fut assassiné par ses principaux Officiers, qui depuis long-tems avoient entrepris de lui arracher la vie, & de rendre la liberté & la couronne à Mouzafersingue. Ce Prince, du fond de la prison passa au trône; le premier soin du nouveau Souba fut de témoigner sa reconnoissance à la Nation généreuse qui avoit soutenu sa querelle avec tant de valeur & de constance : il la combla de de caresses & de bienfaits; il fit plus, il se rendit à Pondichery : là il mit solemnellement sa Personne & ses Etats sous la protection du Roi de France, dont il se déclara le vassal, comme il l'étoit déjà de l'Empereur Mogol; ensuite il se mit en route pour Oremgabad à la tête d'une armée très-leste & très-nombreuse; mais ce qui en faisoit la principale force étoit un Corps de sept à huit cents François accoutumés à vaincre; Mouzafersingue comptoit plus sur le secours de cette poignée d'Etrangers que sur toutes les forces dés Indes pour se mettre en possession de son héritage.

Tout succédoit aux vœux du jeune Souba; déjà il étoit à soixante lieues de

Pondichery, & les peuples s'empres-soient par-tout avec joie à le reconnoî-tre pour leur Souverain : son voyage n'avoit été qu'un triomphe & une fête continuelle, lorsqu'il se vit enfin arrêté sur sa route par quelques Nababs, Pa-tanes & Marattes, qui s'étoient empa-rés des passages dans le dessein de lui faire achater la liberté de continuer son voyage. Mouzafersingue fut d'autant plus surpris & indigné de l'audace de ces brigands qu'ils étoient ses vassaux & ses tributaires : dans l'excès de sa co-lere il cria aux armes, on en vint aux mains; mais les Barbares, aidés de la situation des lieux, repousserent les Mo-gols, & en firent un grand carnage; les François survinrent & arracherent la victoire à l'ennemi. Mouzafersiingue, cédant à l'impétuosité de son courage, poursuivit les vaincus avec trop d'ar-deur : il fut tué d'un coup de fléche qu'une main inconnue lui lança dans la mêlée.

La mort du Souba excita une nou-velle révolution; ce Prince, digne d'un meilleur sort, ne laissoit qu'un fils encore au berceau. Les Généraux Mogols ne purent jamais consentir à élever sur le trône un enfant que l'âge rendoit inca-

pable de régner ; ils courent à la tente où l'on détenoit prisonniers les trois fils de Nizam, & offrent la couronne à Salabetsingue, l'aîné des trois freres. Ce Prince, loin de paroître ébloui de l'éclat de la souveraine Puissance, balança long-tems s'il l'accepteroit ; enfin il déclara qu'il ne monteroit sur le trône qu'avec l'agrément des François ; *car*, s'écria-t-il, *je ne peux vivre & regner qu'avec l'appui de cette Nation invincible.* Sur sa réponse les Généraux Mogols le conduisent à la tente de M. de Bussi, Commandant des François, qu'ils forcent de s'asseoir au milieu des Princes. *Voici*, lui dirent-ils, *les enfans de Nizam ; c'est à vous, guerrier magnanime, à choisir l'un d'eux pour notre Roi : car nous ne pouvons consentir à reconnoître en cette qualité le fils du malheureux Mouzafersingue ; il nous faut un Prince qui affermisse le trône ébranlé par tant de révolutions, un Chef qui nous conduise aux combats ; mais sur-tout ne différez pas un instant votre choix, l'armée demande à grands cris un Roi : si elle se voit frustrée de son attente, elle se dissipera ; peut-être se partagera-t-elle en différens partis qui rempliront le camp de sang & de carnage.*

M. de Bussi, pressé avec tant d'ins-

man, on n'en put faire usage ; mais lorsque de la prison il fut monté au trône, il se moqua des prétentions de son frere aîné. Casindiean, favorisé de l'Empereur, leva une armée & s'avança en personne vers le Decan ; ses menaces & ses mouvemens inquiétoient Salabetsingue avec d'autant plus de raison, que n'ayant point reçu de Firman de la Cour de Dhély, il ne pouvoit être regardé que comme un rebelle & un usurpateur dans tout l'Empire.

Pour prévenir les suites qu'il appréhendoit, Salabetsingue eut recours aux intrigues ; il envoya à Dhély la plus grande partie des trésors de Nizam : celui qui étoit chargé de négocier en sa faveur n'eut pas de peine à réussir auprès de la Cour la plus venale de l'Asie. Les Courtisans, les Ministres, séduits par l'or de Salabetsingue, parlerent en sa faveur ; l'Empereur lui-même, ébloui des présens magnifiques qu'on lui apportoit de la part du Souba, n'eut pas la force de suivre le systême de politique qu'il avoit formé pour détruire la puissance des enfans de Nizam : il eut la foiblesse d'accorder un nouveau Firman à l'heureux Salabetsingue. Au reste, on prétend que rien ne contribua tant

à faire changer Amet-Shah, après l'argent que Salabersingue sema dans le Serrail, que la protection que les François avoient accordée à ce dernier; le Mogol avoit la plus haute considération pour ces braves Etrangers. On l'avoit souvent entendu dire au bruit des exploits des François, qu'*avec de pareils Soldats, il seroit assuré de réduire les Nababs, & de rétablir l'autorité Impériale dans les Indes*. Peut-être desiroit-il ménager les François, afin d'obtenir quelque jour leur appui.

Quoiqu'il en soit, l'Empereur abandonna Casindican : celui-ci n'en poursuivit pas son entreprise avec moins d'ardeur ? mais le succès ne répondit point à ses vœux & à son courage, ses troupes furent repoussées avec beaucoup de perte. Sur ces entrefaites, il reçut des ordres séveres de Dhély, de mettre bas les armes & de revenir sur le champ à la Cour : Casindican n'osa plus tenter la fortune, & il obéit aux ordres d'Amet-Shah avec beaucoup de promptitude. L'Empereur, charmé d'une docilité qu'il n'éprouvoit pas toujours de la part des Grands de l'Empire, le combla de caresses, & pour le dédommager de la perte de deux vastes Royau-

mes, il le créa Généralissime des armées Mogoles.

C'est ainsi, qu'au lieu de profiter des occasions que la fortune lui présentoit de détruire le plus inquiet des vaisseaux de l'Empire, dont la ruine entraînoit celle des autres usurpateurs des Provinces, Amet-Shah contribua lui-même à affermir la puissance de Salabetsingue. C'est sur-tout depuis cette époque, que ce Prince se plongea dans les délices, & qu'il abandonna à des Ministres lâches, avares & corrompus, le soin des affaires. Que n'étoit-on pas en droit d'attendre d'un Prince monté sur le trône avec tant de gloire & de fierté ? S'il eût eu le courage de fournir la carriere où il étoit entré, avec les trésors que lui auroit fourni la conquête facile des Etats de Salabetsingue, il auroit dompté sans peine les autres Nababs & réuni à la couronne les domaines immenses qui en ont été aliénés; mais le travail l'effrayoit plus que le danger: la mollesse ferma ses yeux à la lumiere; il regna avec honte, & enfin périt dans le précipice toujours ouvert sous les pas des Rois foibles, inappliqués & voluptueux. Un Prince de son sang, appuyé de quelques Omrhas factieux, conspira contre

lui & le détrôna : l'usurpateur regna sous le nom d'Alemguir ou d'Oramgzeb II (*a*) ; mais le génie, le courage, la fortune & les talens éminens de ce fameux Monarque, ne passerent point avec son nom au nouvel Empereur : il demeura tranquille spectateur des guerres de ses vassaux, sans songer à en profiter. Il vit avec une stupide indifférence les Nababs de la presqu'Isle en-deçà du Gange recourir tantôt à la protection des François, tantôt à celle des Anglois pour se maintenir dans leurs Etats ou s'aggrandir. Au reste, les Mogols & les Indiens doivent se féliciter des guerres éternelles de ces deux peuples les plus puissans de la terre. Peut-être, sans la jalousie mutuelle qui les anime sans cesse l'un contre l'autre, auroient-ils fait oublier dans les Indes le nom des Portugais & des Hollandois, qui, avec beaucoup moins de forces, y ont fait tant de conquêtes les siécles précédens. Peut-être les Indes entieres auroient-elles reçu, comme l'Amérique, les fers de l'Europe. L'exemple récent de Schah-Nadir, & celui de tant 1755

(*a*) L'Empereur Oramgzeb est plus connu chez les Mogols sous le nom d'Alemguir.

de Rois qui ont porté leurs armes avec ſuccès dans cette partie de l'Aſie, ne prouvent que trop combien elle a à craindre de deux peuples plus braves & mieux diſciplinés, que les Nations barbares qui l'ont conquiſe.

Telles ſont les principales révolutions d'un Empire fondé avec beaucoup d'éclat & de gloire. Si la puiſſance du Souverain des Indes n'eſt plus aujourd'hui qu'un vain nom, ſi c'eſt une idole qu'on encenſe ou qu'on foule aux pieds comme on veut, ſi la poſtérité du grand Tamerlan, du puiſſant Orangzeb n'a conſervé des débris d'une domination ſi vaſte qu'Agra & Dhély; ſi cet Etat a plus eſſuyé de revers & de révolutions en cinquante ans, que tous ceux de l'Univers enſemble, ſes peuples ne doivent s'en prendre qu'à la lâcheté & à la molleſſe de leurs derniers Rois.

RÉVOLUTIONS

DE SIAM.

LE Royaume de Siam est un des plus vastes & des plus riches de la presqu'Isle Orientale de l'Inde ; il s'étend depuis la pointe de Malaca, jusqu'aux Royaumes de Pegu & de Laos : il est borné à l'Orient par la mer de la Chine, & à l'Occident par l'Océan Indien, en sorte qu'il forme une espece de presqu'Isle qui a plus de quatre cents cinquante lieues de circuit ; on divise ce Royaume en onze Provinces considérables ; les Côtes sont très-peuplées, parce que le commerce y attire presque toutes les Nations de l'Univers : on y compte beaucoup de Turcs, de Persans, de Chinois, de Cochinchinois, & de Japonois ; les Peguans y égalent presque le nombre des naturels du Pays ; les Européens & sur-tout les Portugais & les Hollandois y ont établi un grand commerce. Ce Royaume est entre-coupé de belles rivieres, qui par leurs débordemens inondent presque toutes les terres, depuis le

mois de Mars jusqu'au mois de Septembre ; le limon qu'elles portent dans les campagnes, y répand la fertilité & l'abondance : le Pays produit beaucoup de riz & toutes sortes de fruits inconnus dans nos climats, qui avec le poisson font presque l'unique nourriture du peuple ; on y trouve aussi des mines de plomb, d'étain, d'argent & sur-tout d'or : mais ce dernier métal est de très-bas aloi : les éléphans y sont en grand nombre. Enfin le principal commerce de ce Royaume consiste en étoffe de soie, en lins, en cotons, en bois de la Chine, en Porcelaine, en musc, en ivoire, en barres d'or d'argent, en perles, en pierres précieuses, & en toutes sortes d'orfévreries.

La Capitale de ce pays s'appella Judia ou Juthia, elle est située dans une Isle que forme le Menam (*a*), fleuve très-large & très-profond : elle peut contenir environ six ou sept cents mille habitans ; les rues de cette Ville sont très-belles & très-bien alignées, elles sont remplies de canaux sur lesquels on

(*a*) Menam signifie en langue Siamoise la Mere des Eaux.

peut aller en bateau dans presque toutes les maisons; si l'on jugeoit des richesses du Royaume de Siam par le nombre & la magnificence des Temples ou Pagodes qu'on voit dans cette Capitale & aux environs, & sur-tout par la quantité étonnante d'ouvrages & de statues d'or qui y sont renfermés, on le prendroit pour le plus riche pays de l'Univers; mais la superstition qui ne regne pas avec moins d'empire à Siam que dans le reste des Indes, a porté les Rois & les peuples à se dépouiller de tout ce qu'ils avoient de plus précieux pour enrichir les Temples (*a*).

(a) On peut juger des trésors que renferment les Temples de Siam, par ce que quelques Voyageurs nous disent de celui qui est construit dans l'enceinte du Palais; il est orné de clochers ou de pyramides dorés qui jettent le plus grand éclat; les murailles, les lambris, les pilliers & toutes les figures sont si bien dorées qu'il semble que tout soit revêtu de lames d'or; on y voit sur une espéce d'Autel quatre figures d'or massif, dont les jambes sont croisées à la Siamoise: plus loin paroît une Statue debout, & qui touche de sa tête à la voûte; elle a quarante-cinq pieds de hauteur & huit de largeur, & elle est d'or massif: à côté de ce colosse qui pese douze mille

Le Palais Royal eſt conſtruit ſur le bord du fleuve : il a une telle étendue qu'on le prendroit pour une grande Ville, toutes les tours & les pyramides ſont dorées ; les appartemens du Roi renferment de grandes richeſſes, l'or & les pierreries y éclatent par-tout, & on ne voit rien de plus magnifique en Orient.

Les Siamois ſont en général d'une moyenne taille, mais ils ſont très-bien faits : ils ont le viſage large & élevé par le haut des joues, leur front eſt étroit & ſe termine en pointe comme le menton, ils ont les yeux petits & aſſez vifs, la bouche grande, les lévres groſſes & pâles, le teint olivâtre & bazané, les dents fort noires, & les oreilles très-longues, ce qui eſt une grande beauté dans tout l'Orient ; leurs cheveux ſont noirs, plats & touffus, les hommes & les femmes les portent ſi courts qu'ils ne deſcendent pas plus bas que les oreilles ; ils ont la tête & les pieds nuds, ils portent pour tout vêtement autour

cinq cents livres, on voit pluſieurs Statues d'or plus petites, mais toutes couvertes de pierres précieuſes.

des reins & des cuisses jusqu'aux genoux une piéce de toile peinte, ou une étoffe de soie unie ou brodée d'or & d'argent, qu'on appelle *Pagne*; les Mandarins ajoutent à cet habillement une espèce de chemise de mousseline qui leur tient lieu de veste; le Roi seul, & ceux qu'il honore de sa faveur, portent une veste de brocard dont les manches sont étroites & viennent jusqu'au poignet: le Roi & les Grands portent les jours de cérémonie un bonnet blanc, haut & pointu; celui du Roi est orné d'une couronne de pierreries, ce qui sert à le distinguer des Grands, qui ne peuvent avoir que des couronnes ou cercles d'or, d'argent & de vermeil, selon le rang de chacun d'eux.

Les femmes ne sont pas plus magnifiquement vêtues que les hommes: elles n'ont pour tout vêtement que la Pagne; mais elles la font descendre jusqu'à la moitié des jambes: celles que le rang & la fortune de leurs époux distinguent, se couvrent le sein d'une espèce d'écharpe de soie.

Il n'y a point de nation qui affecte plus la propreté que les Siamois: le soin de leur personne les occupe presque continuellement: ils se baignent

entr'eux ; ils ne se traitent que de *Seigneur* : les esclaves en présence de leurs maîtres, les inférieurs en présence de leurs supérieurs, sont assis sur leurs talons, la tête inclinée & les mains jointes à la hauteur du front.

Au reste, on accuse les Siamois d'être dissimulés, défians, mols & fainéans : toutes leurs actions se ressentent de leur caractere : à la guerre, leurs sentinelles sont assis ; ils ne peuvent tirer un coup de mousquet qu'en pliant les genoux & en s'appuyant sur les talons ; à peine ont-ils le courage de marcher : ils croyent que le repos & l'entiere inaction sont l'état le plus parfait de la nature. Il est vrai que les chaleurs du climat y sont telles, que le corps est presqu'absolument sans force ; cet abattement passe jusqu'à l'esprit, incapable de former de grandes entreprises: on n'apperçoit chez eux aucune trace d'application & de curiosité, aucun sentiment noble & généreux : la servitude y paroît moins dure & insupportable, que la vigueur d'esprit nécessaire pour mouvoir la machine & se conduire soi-même.

Telle est la vie d'un Siamois : quand il n'est point occupé au service du Roi une femme l'éveille à sept heures d

matí

matin & lui sert du riz & du poisson ; il mange & s'endort jusqu'à midi qu'il se leve pour dîner ; un léger sommeil abrege le tems qu'il doit passer jusqu'au souper, qu'il prend à la chûte du jour ; de ce moment jusqu'à minuit qu'il se couche, la musique, les jeux de hazard, le trictrac ou la conversation le délaissent des pénibles fonctions de son existence. Les femmes sont chargées avec les esclaves, de tous les travaux auxquels la Nature a condamné si légitimement l'homme.

C'est par une suite de ce caractere de mollesse & d'indolence, qu'ils n'ont fait presqu'aucun progrés dans les Sciences : les Mathématiques, la Médecine, la Chirurgie, la Chymie ne sont qu'au berceau chez ce peuple policé depuis plusieurs siecles. Il en est à peu-près de même des Arts, excepté la Poësie & la Musique pour lesquelles ils ont beaucoup de goût. Leur Poësie consiste comme la nôtre, dans le nombre des syllabes & la rime ; ils ont des Spectacles qui tiennent de l'Epique & du Dramatique, dont la réprésentation dure trois jours ; le sujet est pour l'ordinaire une histoire sérieuse, dont une partie se passe en récit & l'autre est mi-

se en action; la Piéce est en Vers, qui se chantent par des hommes, dont un seul fait l'historien pendant que les autres représentent les différens personnages sur lesquels l'action roule : quoiqu'ils n'ayent point de notes & qu'ils ne chantent que par routine, leurs airs sont tendres & vifs.

Les Siamois ont du génie pour l'Architecture; mais ils négligent de donner des fondemens assez solides à leurs édifices. Ils connoissent la Sculpture; mais leurs statues n'ont ni goût ni élégance. Ils ignorent le secret de peindre à l'huile : ils dessinent mal, parce que l'imitation fidele de la nature leur paroît insipide : ils donnent à leurs figueres des attitudes forcées & ridicules : ils imaginent des arbres, des oiseaux, des plantes qui n'ont jamais existé.

Les Arts dans lesquels les Siamois excellent sont la broderie & la dorure; ils sçavent fondre les métaux & jetter les ouvrages en moule : ils réussissent dans l'orfévrerie, & sur-tout dans le commerce, pour lequel ils ont beaucoup de génie.

Les Siamois ne s'appliquent aux Arts méchaniques que par nécessité; aussi y

ont-ils fait peu de progrès, excepté dans la menuiserie : au surplus, ils ne craignent rien tant que d'y réussir, parce que le Roi les retiendroit à son service & qu'ils deviendroient ses esclaves. Les exercices du corps sont aussi négligés chez les Siamois, que ceux de l'esprit ; on ne voit personne dans tout le Royaume qui sçache manier un cheval : ils ne sont pas plus habiles dans la navigation que les autres peuples de l'Orient, quoiqu'ils se vantent d'être en possession de la Boussole depuis plus de deux mille ans.

Les Siamois ont deux Langues, la *Balaie*, qui est la Langue savante, dans laquelle ont écrit leurs Poëtes, leurs Historiens, leurs Philosophes & leurs Théologiens, & le *Siamois* : leur Alphabet a trente-trois lettres ; ils écrivent comme nous de la gauche à la droite, à la différence des Chinois, des Tunquinois & des Cochinchinois leurs voisins, qui écrivent de la droite à la gauche : les caracteres des Siamois ressemblent beaucoup aux nôtres.

La Religion des Siamois est très-obscure & très-bisarre : ils ne reconnoissent qu'un Dieu ; mais ils entendent par ce nom un être composé d'ef-

prit & de corps ; les fonctions de ce Dieu ne consistent qu'à enseigner aux hommes la Religion avec les Sciences, par le canal des Talapoins, qui sont les Prêtres des Siamois & les Interprêtes de la Loi : les perfections de ce Dieu sont l'assemblage de toutes les vertus morales dans le degré le plus éminent qu'il doit à l'exercice continuel qu'il en a fait dans une infinité de corps qu'il a animés ; il est exempt de passions, sa tranquillité est inaltérable, & son agilité telle, que par la seul force de ses desirs, il se transporte en moins d'une minute d'une extrémité de l'Univers à l'autre ; il peut paroître aux yeux des hommes & se rendre invisible ; il sçait tout, le passé, le présent & l'avenir, les secrets les plus cachés de la Nature ; son corps est mille fois plus brillant que le Soleil ; mais ce Dieu n'existera pas éternellement : après avoir gouverné l'Univers pendant un certain nombre de siécles, il s'anéantira & un autre Dieu lui succédera : ce nouveau Dieu ne sera, non-plus que son prédécesseur, qu'un homme parfait qui aura mérité la Divinité par des actions héroïques & qui sera parvenu au souverain degré de la sainteté.

Outre le dogme de la Métempſycoſe, qui eſt le principal de la Religion des Siamois, ce peuple croit qu'il y a un paradis & un enfer ; mais les plaiſirs du paradis & les peines de l'enfer ne ſont point éternels : on ne demeure dans l'un & dans l'autre qu'un certain tems, qui eſt plus long ou plus court, ſelon qu'on a fait de bonnes actions ou commis de crimes. Toutes les ames viennent, ſelon les Siamois, du ciel, de l'enfer ou des animaux : ceux dont les ames ſortent du ciel, ont en partage la vertu, la beauté, la ſanté, le génie, la ſcience & les richeſſes ; ils naiſſent Rois, Princes ou grands Seigneurs, de-là l'extrême vénération qu'ils ont pour le Roi & les Grands de l'Etat, qu'ils regardent comme des hommes divins qui ont mérité leur ſort brillant par l'exercice continuel de la vertu : ceux dont les ames viennent du corps des animaux, ſont moins heureux, moins grands & moins vertueux ; mais ceux dont les ames ſortent des enfers, où ils n'ont pas encore expié tous leurs crimes, ils doivent être expoſés à toutes ſortes de malheurs & d'ignominies : ils ſeront ſur-tout condamnés à de pénibles travaux.

Les Siamois croyent aux bons & aux mauvais génies ; ils se persuadent qu'ils sont corporels & de différens sexes : l'emploi des premiers est de veiller à la conservation du genre humain, celui des seconds de le tourmenter. Selon eux, il n'y a point d'autres démons que les ames des méchans, qui se répandent pendant un certain tems dans l'Univers pour y faire tout le mal dont ils sont capables. Le peuple, naturellement lâche & timide, adore ces génies malfaisans, malgré les Talapoins, qui font en vain leurs efforts pour détruire ce culte sacrilége. Les Siamois croient le ciel & la terre incréés & éternels : ils ne peuvent comprendre que le monde ait commencé & qu'il puisse finir : leur systême de l'Univers est pour le moins aussi absurde que leur Théologie ; ils croyent que la terre n'est point ronde, & que ce n'est qu'une superficie plate, divisée en quatre parties séparées par des amas immenses d'eaux : elle est, disent-ils, environné d'un mur prodigieusement haut, sur lequel la nature a gravé d'une main immortelle ses divins secrets : au milieu des quatre parties du monde s'éleve une montagne autour de laquelle

le Soleil & la Lune tournent continuellement, & c'eſt par la révolution quotidienne de ces aſtres que ſe forment le jour & la nuit; la maſſe de la terre eſt ſoutenue par une étendue immenſe d'eau comme un vaiſſeau l'eſt par la Mer.

Mais ſi la Religion des Siamois paroît ridicule & abſurde, il n'en eſt pas de même de la morale qu'elle enſeigne; c'eſt la plus pure, après celle qu'établit la Religion Chrétienne: elle conſiſte à ne point voler, à ne point tromper, à ne point rendre de faux témoignages, à n'avoir point de commerce avec la femme d'autrui, à ne pas même deſirer en jouir, à ne point tuer, à ne point mentir, à ne point ſe mettre en colere, à ne point faire uſage d'aucune liqueur forte: telle eſt l'excellente morale que les Talapoins prêchent continuellement au peuple avec un zèle & un ſuccès admirables. La doctrine & la morale de Pithagore ſont aſſez conformes à celles des Siamois, chez leſquels ce Philoſophe, qui a voyagé dans les Indes, a pû puiſer ſes connoiſſances. Les Talapoins ſont les moines les plus reſpectables de la Gentilité: ils ſont tout-à-la fois les Prêtres & les Philoſophes de la nation; on ne

remarque point en eux le fanatiſme des autres moines de l'Orient pour leurs ſuperſtitions ; ils s'accordent même d'autant plus volontiers avec tous les autres hommes, qu'ils ſont perſuadés qu'on peut ſe ſauver dans toutes ſortes de Religion, pourvu qu'on cultive la vertu, & qu'on ſoit juſte, humain, bienfaiſant, & ſur-tout qu'on faſſe des aumônes abondantes.

Le genre de vie de ces Sages eſt très-auſtere ; ils vivent dans des monaſteres, ſous la diſcipline d'un ſupérieur pour lequel ils ont le plus profond reſpect ; ils ſont partagés en quatre claſſes connues ſous le nom des *Nens*, celui des *Picous*, celui des *Badloüangs* & celui des *Sancrats*. Les Nens ſont des eſpèces de Novices, dont l'état eſt aſſez ſemblable à celui de nos Clercs ; les Picous peuvent être regardés comme nos Diacres, & les Badloüangs comme nos Prêtres ; pour l'ordre des Sancrats, c'eſt le plus conſidérable & le plus reſpecté ; il répond à celui de nos Evêques ; le Roi ſeul a le droit de les nommer : il n'y en a pas plus de huit dans tout le Royaume ; eux ſeuls peuvent recevoir les Picous & les Badloüangs, auxquels ils conferent une

espèce de sacre; en admettant ces Ministres subalternes, ils ne leur recommandent rien tant que de veiller à la conservation des anciens Rits, & à ne souffrir aucune innovation en matiere de culte; un simple Badloüang peut donner l'habit de Nens à tous ceux qui se présentent; les Talapoins sont toujours la tête & les pieds nuds, ils portent le Pagne comme les autres Siamois, mais ils ont encore divers habillemens qui les distinguent du peuple, ils se rasent la tête & les sourcils; ils ne subsistent que de ce que leurs familles leur donnent, ou d'aumônes; ils sont servis par les Nens auxquels en récompense ils enseignent la Théologie & la Morale; indépendamment des préceptes de la Loi que nous avons vûs ci-dessus, les Talapoins sont astreints à plusieurs observances très-minutieuses; on ne mettra pourtant pas de ce nombre l'obligation où ils sont de ne pouvoir se mêler des affaires d'Etat; ils péchent, s'ils se parent avec trop de soin, dans le desir de plaire; ils péchent, si en marchant dans les rues ils n'ont pas les sens recueillis.

Ils ne se levent que lorsqu'ils voient assez clair pour distinguer les veines de

leurs mains ; parce que, comme il leur est spécialement défendu d'ôter la vie à aucun Etre, ils pourroient tuer dans l'obscurité quelqu'insecte ; dès qu'ils sont levés, ils vont psalmodier dans le Temple pendant deux heures, assis sur des nattes, les jambes croisées ; l'Office qu'ils récitent est la vie de leur Législateurs qu'ils interrompent par des actes de Foi & d'Adoration ; aussi-tôt qu'ils sont sortis du Temple, ils s'occupent à orner les Autels ; ensuite chacun se retire dans sa cellule & s'applique à l'étude ; ceux qui ne reçoivent point de secours de leurs familles, sortent avec la permission du Supérieur & vont quêter : ils se présentent aux portes des maisons, sans proférer un seul mot : ils reçoivent avec respect & reconnoissance ce qu'on leur donne, & se retirent modestement si on les refuse ; ils ne peuvent partager les aumônes avec leurs confreres, mais ils peuvent en faire part aux Etrangers, & aux pauvres à l'égard desquels ils exercent l'hospitalité avec une joie sensible, sans différence de Religion & de Pays ; ils dînent à midi : le reste du jour se passe dans la retraite, dans la méditation, dans l'étude des Livres sacrés, dans la pratique de plu-

ſieurs auſtérités, & dans le repentir de leurs fautes; ſur le ſoir ils retournent au Temple, où ils reſtent deux heures en prieres.

Pluſieurs Talapoins, pour ſe recueillir davantage, quittent leur couvent avec la permiſſion du Supérieur, & vont camper au milieu des bois ſous de petites hutes qu'ils bâtiſſent exprès; là ils implorent la miséricorde de Dieu ſur les péchés du peuple: ils ſont perſuadés que l'eſprit de leur inſtitut eſt de racheter par une vie pénitente & mortifiée les péchés des morts & des vivans.

Les Talapoins, de quelque claſſe qu'ils ſoient, ne s'engagent par aucun vœu; ils rentrent ſans difficulté dans le monde dès qu'ils ſont fatigués du joug monaſtique: tant qu'ils portent l'habit de Talapoins, ils ſont exemts d'impoſitions & de corvées; mais il n'eſt pas libre à tous les Siamois d'entrer dans cet Ordre qui multiplieroit à l'infini, parce que dans les pays chauds on eſt moins porté à l'action qu'à la ſpéculation, le Roi, pour prévenir le vuide pami les contribuables, fait examiner à la rigueur les poſtulans ſur les connoiſſances eſſentielles à leur état: il exige que les Talapoins ſoient les hommes les plus éclairés com-

me les plus vertueux de la Nation ; cette Loi a diminué le nombre de ces Sages ; mais ils ne laissent pas d'être encore au nombre de près de cinquante mille dans tout le Royaume ; au surplus, si pendant qu'il est revêtu de l'habit Religieux, un Talapoin manque à l'obligation où il est de vivre dans le célibat, il est condamné irrémissiblement à être brûlé vif.

C'est aux Talapoins qu'est confiée l'éducation de la Jeunesse : on ne peut exprimer avec quel zèle ils se consacrent à cette pénible occupation, qui n'a pas peu contribué à faire des Siamois une des Nations les plus polies & les plus vertueuses de l'Asie ; leur principal soin est de former la Jeunesse à la douceur, à la complaisance, & à la modestie ; nulles fautes ne sont punies plus sévérement chez les jeunes gens que le manque de respect dû aux vieillards, les Talapoins veulent qu'ils les honorent comme leurs peres. Toute l'instruction des jeunes Siamois consiste à apprendre à lire, à écrire, l'Arithmétique, les principes de la Religion & de la Morale ; ceux qui montrent plus de génie & de talent, les Talapoins les appliquent à l'étude de la Philosophie, de la Poësie &

de la Musique. Il y a aussi dans le Royaume de Siam des Talapouines qui vivent en communauté avec les Talapoins, mais dans des cellules séparées; elles ne sont admises à prendre l'habit religieux qu'à cinquante ans, c'est-à-dire, à l'âge où elles ne peuvent plus être utiles à l'Etat en lui donnant des enfans. Ces femmes se rasent aussi les cheveux & les sourcils; leur unique emploi est de visiter & de consoler les pauvres & les malades, d'assister aux Offices, & de préparer les repas des Talapoins; elles s'engagent aussi au célibat: mais si elles viennent à manquer à ce devoir, on a égard à la fragilité de leur sexe, & on ne les condamne point au feu comme les Talapoins: on se contente de les livrer à leurs familles qui ne manquent jamais de les châtier, & de venger l'affront qu'elles ont reçu de leurs fautes.

La Nation des Siamois peut se diviser en deux classes, qui sont celles des hommes libres & des esclaves; on peut naître esclave, ou le devenir; l'impossibilité de payer ses dettes, le malheur d'être pris à la guerre, la disgrace du Souverain privent un homme de sa liberté; le débiteur qui est esclave de son créancier recouvre la liberté en payant,

mais les enfans qu'il a eus pendant son esclavage demeurent esclaves ; au reste, il y a peu de Nations plus humaines à l'égard de cette malheureuse portion d'hommes si méprisée & si maltraitée ailleurs : il arrive souvent qu'un maître donne des terres à cultiver à ses esclaves, moyennant une légere redevance.

Les hommes libres ne le sont que six mois de l'année, les autres six mois ils doivent au Prince un service personnel qui ne différe point de l'esclavage : on les employe à l'armée, à la culture des Domaines Royaux, à toutes sortes de corvées, les gens riches ne s'en dispensent qu'à force d'argent ; les femmes, les Talapoins & les esclaves des Particuliers sont les seuls qui soient exemts de cette servitude, & afin que personne ne puisse se dérober au service qu'exige le Prince de tous ses Sujets, on tient un registre exact de tous les Citoyens, sur lequel on inscrit un Siamois dès qu'il entre dans sa seziéme année.

Dans le corps des Siamois libres il y a deux ordres, les nobles & ceux qui ne le sont pas ; la noblesse vient de la possession actuelle des dignités & des charges ; celui que le Prince en prive, est relégué dans la classe du peuple.

La nobleſſe eſt diviſée en cinq claſſes; la premiere renferme les Princes, les grands Officiers de la Couronne & les Gouverneurs des Provinces qu'on appelle Oya ou Ocya; les Oepra forment la ſeconde claſſe, c'eſt parmi eux qu'on choiſit les Ambaſſadeurs Extraordinaires; le troiſiéme ordre, qui eſt celui des Oc-Louangs, fournit les Ambaſſadeurs ordinaires; les Oc-Counes, & les Oc-Munes composent les deux dernieres claſſes dans leſquelles ſont compris les Intendans des Bâtimens du Roi, les Concierges de ſes Palais, les Subſtituts des grands Officiers, les Juges des petites Villes.

Les dignités & les charges ſont héréditaires, lucratives & point vénales; c'eſt ce qui fait qu'il y a dans le Royaume de Siam beaucoup de familles plus illuſtres & plus conſidérables que les autres; on en compte pluſieurs qui poſſédent les même charges depuis quelques ſiécles; le Roi loge tous ſes Officiers, il leur fait des préſens d'éléphans, de buffles, de boëtes d'or & d'argent, de vaſes des mêmes métaux; il leur aſſigne des terres, des eſclaves, des corvées d'hommes libres; mais ſur le plus leger mécontentement, il les dépouille de

leurs charges, & les fait rentrer dans le néant. Les femmes des Nobles ou des Mandarins participent aux même privileges que leurs époux, & reçoivent les mêmes honneurs.

La Nation entiere est partagée en deux bandes, qu'on appelle Gens de main droite & Gens de main gauche; ce qui sert à leur indiquer de quel côté ils doivent se ranger, & quels postes ils doivent occuper, soit à la guerre, soit dans les chasses générales; l'une & l'autre bande, pour éviter la confusion, est divisée par conpagnies ou par tribus, à la tête desquelles est un Officier appellé Naï, qui jouit de plusieurs privileges; les Gens de sa tribu lui rendent à peu près les mêmes honneurs que les Cliens rendoient autrefois à Rome à leurs Patrons: & comme eux il prend soin de leurs affaires & les protége.

La Jurisprudence des Siamois ne consiste pas en un grand nombre de Loix; leur Code est divisé en trois parties, dont l'une contient le détail des fonctions & des priviléges de chaque charge, l'autre est un recueil des constitutions de l'Etat, & la derniere renferme les Ordonnances modernes des Rois; au reste, les Procès sont très-rares chez

ce peuple, tant parce qu'il est naturellement ami de la paix & de la concorde, que parce qu'il y a toujours quelque rude châtiment pour celui qui a le malheur de perdre sa cause. Malgré le peu d'occupation des Magistrats, il y a un grand nombre de Tribunaux de Judicature dans le Royaume de Siam ; tous ces Tribunaux sont subalternes, & relevent du grand Tribunal de la Capitale, qu'on peut regarder comme le Conseil Souverain de la Nation ; les Officiers qui le composent ont le rang de Ministres.

Quoique les autres Tribunaux du Royaume soient composés de plusieurs Officiers, il n'y a que le Président qui ait le droit de juger ; les fonctions des Officiers qui lui sont subordonnés ne consistent qu'à donner leurs avis, & à faire les informations nécessaires pour parvenir à l'éclaircissement des Procès, & sur-tout à maintenir la police dans leur Jurisdiction. A l'administration de la Justice le Président joint le Gouvernement civil & militaire : ce sont des Vicerois, mais si puissans, que plusieurs ayant abusé de la confiance de la Cour pour se rendre Souverain dans les Provinces, le Roi a fait une Loi par laquelle

ces grandes dignités ont cessé d'être héréditaire ; on ne les confie plus que pour trois ans à ceux qui en sont revêtus.

Dans le Royaume de Siam, on ne plaide point par écrit, & on ne peut intenter procès qu'en donnant caution ; dès que la caution est acceptée, le Plaignant ou l'Accusateur présente au Naï de sa tribu une Requête, que celui-ci remet presqu'aussi-tôt entre les mains du Président du Tribunal ; on fait ensuite paroître les Parties ; & on les somme jusqu'à trois fois de consentir à un accommodement : sur leur refus, on procéde au Jugement de leur Procès.

Dans les accusations graves & importantes, pour suppléer au défaut de conviction, on a recours aux épreuves ; ces épreuves se font presque toujours par le feu & l'eau : quand on employe l'épreuve du feu, l'accusateur & l'accusé plongent leurs mains dans l'huile bouillante, ou dans des métaux fondus : d'autres fois on creuse une fosse longue de trente pieds & large de six, qu'on remplit entierement de bois ; lorsque le bois est réduit en brâsier, on oblige les deux Adversaires à marcher pieds nuds d'un bout à l'autre, ayant à

côté d'eux un homme qui s'appuie de toutes ſes forces ſur leurs épaules; mais les Siamois, accoutumés à marcher pieds nuds, ont la plante du pieds ſi endurcie qu'ils réſiſtent aſſez ſouvent à cette épreuve.

Celle de l'eau eſt plus rigoureuſe; on plante dans une riviere deux perches le long deſquelles l'accuſateur & l'accuſé deſcendent au fond de l'eau, & ne remontent que lorſqu'ils ont beſoin de reprendre l'air: celui qui demeure plus long-tems dans l'eau gagne ſon procès.

Le droit de prononcer des arrêts de mort n'appartient qu'au Roi dans tout le Royaume: mais quelquefois il le communique à des Juges extraordinaires; les ſupplices ſont cruels & atroces à Siam, & plus qu'il ne convient à une Nation docile, foible, pleine d'humanité & de douceur; on y brûle les criminels à petit feu, on les plonge peu à peu dans l'huile bouillante, on leur fait avaler des métaux fondus, on les nourrit de leur propre chair, ou enfin on attache auprès d'eux un tigre altéré de sang, de façon pourtant qu'il ne peut que les déchirer lentement; les criminels diſtingués par leurs dignités ne ſont condamnés par la Loi qu'à avoir la tête

tranchée, on leur fend ensuite l'estomach avec un sabre; le sang des Princes de la Maison Royale est regardé comme quelque chose de si précieux qu'on ne peut le verser; cependant on ne les condamne pas moins à mort, lorsqu'ils se rendent coupables de quelques crimes; mais on les fait mourir de faim, ou on les étouffe dans des draps d'écarlate; ou enfin on les assomme avec des morceaux de bois odoriférans; si par grâce on leur accorde la vie, ainsi qu'aux Grands de l'Etat coupables ou suspects d'une ambition criminelle, on les prive de la vûe, ou on leur fait avaler un breuvage dont l'effet est d'affoiblir l'esprit, ou de l'aliéner. Le Roi a une garde de six cents hommes, dont le principal emploi consiste à exécuter les arrêts de mort.

Quoique la Polygamie soit autorisée par la Religion de Siam, il est rare de voir un simple Citoyen prendre plus d'une femme; les Grands mêmes n'en épousent plusieurs que par affectation de grandeur & de luxe, & point par un goût de débauche, les femmes d'un même mari n'ont pas toutes le même rang: il n'y en a qu'une qui ait proprement la qualité d'épouse, les femmes du

second ordre lui sont soumises, & elle les châtie quand elle juge à propos; ses enfans seuls héritent du pere; les femmes ne portent point le nom de leurs maris, elles conservent celui de leurs familles, & le transmettent même à leurs filles; on marie les filles avant l'âge de douze ans, & malgré l'excès des chaleurs, elles conservent assez long-tems leur beauté & leur fécondité.

Les peres ont un pouvoir absolu sur les femmes du second ordre, & sur leurs enfans de quelque femmes qu'ils soient nés; ce pouvoir ne s'étend pas cependant jusqu'au droit de vie & de mort; mais il peut les vendre, les déshériter, ou les réduire chez lui à la condition d'esclaves.

On comprend par tout ce que nous venons d'observer sur les mœurs, les coutumes & le caractere des Siamois, que leur Roi doit être un Prince très-absolu: le Royaume de Siam est en effet le théâtre du despotisme le plus étendu. Il n'y a pas un Roi dans la presqu'Isle de l'Inde, dont tous les peuples gémissent dans l'esclavage, qui soit plus respecté & plus redouté de ses sujets: les honneurs qu'on lui rend vont presque jusqu'au culte & à l'adoration:

nul Siamois ne paroît devant lui que prosterné : dans le Conseil d'Etat, qui dure quelquefois plus de quatre heures, les Ministres sont toujours prosternés : son nom est un mystere pour ses sujets ; on craint qu'ils ne le profanent en le prononçant : son Palais est un lieu sacré, & personne n'y peut entrer sans s'être prosterné auparavant. Quoique le Palais soit très-vaste, & qu'il renferme trois enceintes remplies d'une multitude étonnante d'officiers, de soldats, de femmes, d'eunuques & d'esclaves, il y regne une tranquillité si profonde, qu'on n'y entend jamais le moindre bruit ; on le prendroit pour une solitude écartée ; le silence n'y est pas même interrompu par les ordres que le Roi donne, car il ne parle presque jamais que par signes au premier Officier de la Couronne, dont l'emploi est d'avoir sans cesse les yeux fixés sur le Prince pour deviner ce qu'il desire ; celui-ci explique les volontés du Monarque à d'autres Officiers par signes : ce premier Officier jouit seul entre tous les Siamois, du privilége de paroître devant le Roi sans être prosterné. L'étiquette du Palais est si rigoureuse, qu'elle ne permet point au Roi

de laisser approcher de sa personne ses courtisans les plus chers; il ne peut les voir & s'en faire voir, que par une fenêtre du Palais: le Roi de Siam en use de même avec ses Ambassadeurs, excepté qu'il daigne leur adresser quelques paroles, qui sont une espèce de formule dont il se sert pour tous les Ambassadeurs, sans distinction de pays & de Religion.

Les portes du Palais sont toujours fermées, & nul n'y entre qu'il n'ait été fouillé, pour voir, s'il n'a point sur lui des armes cachées; les portiers examinent aussi avec soin s'il n'a pas bû d'Arrack, boisson forte qui enyvre.

La garde du Roi est nombreuse; indépendamment des Keulais ou Braspeints dont nous avons parlé & qui sont en même-tems la garde du Roi à pied & ses bourreaux, il a une garde à cheval, composée d'Etrangers, de Mores, de Tartares Chinois, de Rageputs & d'habitans du Royaume de Laos. Parmi les officiers de toute espèce qui sont à la solde du Roi, il y en a qui sont indispensablement attachés à la personne du Prince; on les appelle Ministres du dedans; mais leur condition est plus malheureuse que celle des es-

claves des Particuliers : ils se rendent tous les jours au Palais à huit heures du matin; les plus habiles d'entr'eux assistent au Conseil d'Etat, qui s'assemble tous les jours en présence du Roi, les autres pendant ce tems-là rendent la Justice; quelques-uns demeurent en faction pour veiller à la sûreté de la personne du Roi : à midi tous ces officiers se retirent pour rentrer au palais sur les sept heures, & ils y restent jusqu'à minuit : si quelqu'un arrive trop tard ou s'acquitte avec négligence des fonctions de sa charge, le Roi ne manque jamais de le faire punir par une volée de coups de bâton. Un grand nombre de pages, de femmes & d'eunuques servent le Roi; ces derniers sont aux ordres de la Reine, qui a une puissance absolue sur eux, & qui peut les faire châtier à sa volonté : les femmes approchent plus près qu'eux de la personne du Roi; elles seules font son lit, l'habillent & le rasent; elles lui préparent sa cuisine & le servent à table : on choisit pour cet emploi les plus jolies filles du Royaume.

Le Roi n'a qu'une femme principale décorée du titre de Reine, & dix autres du second ordre; celles-ci sont

soumises

soumises à la Reine, qui les punit quand elle juge à propos. La Reine a ses officiers, ses filles de service, ses eunuques, ses éléphans, ses vaisseaux, ses magasins & ses finances : elle exerce librement le commerce avec les Etrangers par le canal de ses commis : cette Princesse ne se laisse voir qu'à ses femmes & à ses eunuques ; lorsqu'elle se promene en bateau ou sur un éléphant, elle est assise dans une chaisse fermée de rideaux d'une étoffe mince & légere, qui lui laissent la liberté de voir sans être vûe ; tous ceux qui se rencontrent sur son passage doivent se prosterner, jusqu'à ce qu'elle soit un peu éloignée.

La couronne est héréditaire à l'exclusion des filles ; c'est le fils aîné de la Reine qui parvient au trône, à moins qu'il ne soit trop jeune à la mort de son pere ; dans ce cas, si le Monarque laisse de ses femmes subalternes un fils plus âgé que ceux qu'il a eus de la Reine, celui-ci est reconnu Roi sans difficulté.

Les revenus du Roi sont très-considérables ; ils consistent en impositions sur les terres, en confiscations ou amendes, & enfin dans les profits immenses qu'il fait sur le commerce avec l'E-

tranger, qu'il se réserve presqu'entier : on peut encore mettre au rang du revenu annuel du Prince, l'argent qu'il retire de l'exemption des corvées, que ses sujets lui doivent pendant six mois de l'année. Au reste, le Roi qui, à l'éxemple des autres Monarques de l'Inde, est le premier négociant de ses Etats, ne se contente pas des gains qu'il fait sur le commerce en gros avec l'Etranger ; il vend en détail à ses sujets les denrées qui leur manquent & qu'il fait acheter dans la Chine, au Japon, dans toute l'Asie, ou qu'on lui apporte de l'Europe.

Quoique les terres soient héréditaires dans les familles, & que les Particuliers ayent le droit de les vendre entr'eux, le Roi, par le droit du plus fort, peut réunir à son domaine toutes les terres qu'il a données ou vendues : rien n'est excepté de cette loi tyrannique ; il peut même faire esclaves ceux de ses sujets qui excellent dans les arts libéraux ou méchaniques : c'est la crainte d'un pareil sort qui étouffe le génie & l'émulation parmi les artistes & les ouvriers Siamois : c'est par la même raison, que ce peuple cache le plus qu'il peut ses richesses, & qu'il em-

ploie ſon argent à acheter des pierreries, qui peuvent ſe dérober plus facilement aux yeux du Roi & de ſes Miniſtres.

Toutes les monnoies de Siam ont la figure d'un petit cylindre ou d'un rouleau fort court; il n'y a de différence entr'elles que le poids & la grandeur: l'or eſt une des marchandiſes de commerce du Royaume; il vaut douze fois l'argent, lorſque les deux métaux ſont d'une fineſſe égale.

Si les troupes du Roi de Siam ne ſont pas redoutables par la molleſſe, la lâcheté & l'indiſcipline de ſes ſujets, elles ſont au moins très-nombreuſes: tous les Siamois, excepté les Talapoins & les eſclaves des Particuliers, doivent prendre les armes, lorſque le ſervice de l'Etat l'exige. Le peuple entier forme une milice qui ſert par ſemeſtre ſans rien coûter au Prince. Chaque ſoldat eſt obligé de pourvoir à ſa ſubſiſtance. Les armes des Siamois ne conſiſtent qu'en un bouclier de cuir, un ſabre & un mouſquet; ils portent toujours avec eux un panier de riz & un bambou creux qu'ils rempliſſent d'eau, & ils n'ont point d'autre bagage; mais ces armées ſi nombreuſes

ne ſont remplies que des hommes les plus foibles & les plus lâches : à la vûe d'une épée nue, ils tremblent de toutes leurs forces, & un Européen armé d'une canne met en fuite vingt ſoldats Siamois armés. Au reſte, les Siamois ne regardent point la lâcheté comme quelque choſe de honteux ; l'opinion de la Métempſycoſe qui leur inſpire l'horreur du ſang humain, les chaleurs du climat & l'exemple contagieux de la lâcheté qui regne chez les Grands de la Nation & chez tous leurs voiſins, ne contribuent pas peu à éteindre en leur cœur cet inſtinct ferme & noble qui inſpire le mépris du danger & de la mort, & qu'on appelle courage.

Il n'y a perſonne dans la nation qui connoiſſe ſeulement les premiers élémens de l'art militaire ; l'averſion invincible qu'ils ont pour les périls, les travaux, la fatigue & l'application, ne leur permettra jamais d'y faire de grands progrès. Dans les guerres que le Roi de Siam a quelquefois avec ſes voiſins, qui ne ſont ni plus braves ni plus diſciplinés que ſes ſujets, on ne s'attache de part & d'autre qu'à faire des priſonniers : ſi deux armées ſe rencontrent ſans pouvoir éviter d'en ve-

nir aux mains, l'action s'engage par une décharge d'artillerie & de mousqueterie; mais par une espèce de convention faite depuis plusieurs siécles entre les Siamois & leurs voisins, on tire de part & d'autre si haut, qu'il n'y a pour l'ordinaire personne de tué & de blessé; si l'une des deux armées fait mine d'avancer, l'autre fuit & lui cede le champ de bataille; par conséquent les combats ne sont jamais ni longs, ni opiniâtres, ni sanglans : le seul moyen d'empêcher les Siamois de fuir, c'est de placer derriere chaque bataillon des officiers, avec ordre de tuer les fuyards. C'est par une suite de la même lâcheté, que jamais les Siamois n'attaquent une place de vive force; ils n'employent que le stratagême pour s'en rendre maîtres, ou bien ils tâchent de l'affamer.

Les principales forces de ce peuple consistent en un assez grand nombre d'Eléphans, qu'on accoutume au feu & qu'on mene à la guerre; toute la cavalerie du Royaume ne monte pas à plus de deux mille chevaux; la marine n'est gueres plus considérable; le Roi n'a que cinq ou six vaisseaux de guerre, dont il confie la conduite à

le corps au son d'un grand nombre d'instrumens; une foule de pleureuses, de danseurs, de joueurs d'instrumens & de comédiens viennent à la file suivis des Talapoins; après eux, paroissent les amis & la famille du mort, tous en robes blanches (a): lorsque le cortége est arrivé, on place le corps nud sur le bucher, les Talapoins entonnent quelques chants & ensuite se retirent; alors les comédiens & les danseurs commencent leurs spectacles qui durent tout le jour sur différens théâtres; vers le milieu du jour ou met le feu au bucher & on l'éteint deux heures après; c'est le Roi qui se charge de la fonction d'allumer le bucher, lorsqu'il s'agit des funérailles d'un Prince ou d'un Grand; on recueille les cendres du mort & on les renferme dans des urnes qu'on dépose sous une de ces pyramides qui servent d'ornement aux temples.

On ne brûle point à Siam les corps de ceux qui sont exécutés, les enfans qui naissent morts, les femmes qui meurent en couche, les noyés, ceux enfin qui périssent de mort violente; on

(a) Le blanc est la couleur consacrée au deuil dans le Royaume de Siam.

les enterre : les Siamois ne peuvent consentir à rendre les honneurs des funérailles prescrites pas les loix, à ceux qui sont enlevés par quelqu'accident, parce qu'ils sont imbus de l'opinion absurde & injurieuse à la Divinité, qu'il ne peut arriver de semblables malheurs aux hommes justes & vertueux.

On ne sçait si les Siamois invoquent les morts; tout ce qu'il y a de certain, c'est que ce peuple timide croit aux apparitions : lorsque quelqu'un d'eux se croit tourmenté par les ames de ses parens & de ses amis, il ne manque jamais de faire de grandes aumônes aux Talapoins, dans la persuasion que les seules prieres de ses Religieux rachetent les péchés des morts.

Telles sont les loix, les mœurs & les coutumes d'un des peuples les plus anciens de l'Univers. L'Ere des Siamois remonte cinq cent quarante-quatre ans avant la naissance de Jesus-Christ; en sorte qu'ils sont à la deux mille trois cents cinquiéme année de leur Epoque civile. Ce peuple, du tems d'Alexandre le Grand, étoit aussi civilisé qu'il l'est aujourd'hui, & ses Prêtres ou Philosophes aussi instruits; ce qui suppose une grande antiquité : car il est

conſtant que les peuples ont été long-tems à ſe former en ſocieté, & plus long-tems ſans doute à inventer & à perfectionner la morale & les arts, qui ſeuls diſtinguent les peuples policés des ſauvages.

L'hiſtoire des Siamois n'eſt preſque point connue; il paroît ſeulement par les loix & les coutûmes de cette nation, qui ſubſiſtent depuis plus de deux mille ans, qu'elle a peu eſſuyé de ces révolutions qui, avec une nouvelle domination, apportent de nouvelles mœurs. On ſçait que vers le milieu du ſeiziéme ſiécle de l'Ere Chrétienne, il s'éleva entre les Siamois & les Pégüans une guerre cruelle, qui n'eut point d'autre motif, que la poſſeſſion d'un Eléphant blanc.

Les Indiens, en général, ont une eſpèce de vénération pour les Eléphans, dont ils tirent les plus grands ſervices; mais ils rendent aux blancs, qui ſont très-rares, les mêmes honneurs que les Egyptiens décernoient au Dieu Apis : on ne les ſert qu'en vaiſſelle d'or au Royaume de Siam : on leur forme une ſuite nombreuſe d'Officiers & d'Eſclaves, à la tête deſquels ſont quatre Mandarins, qui les accompagnent

partout avec des éventails pour les rafraîchir, & des parasols pour les garantir des ardeurs du Soleil. Parmi leurs titres pompeux & extravagans, les Rois de ces contrées ne manquent jamais de prendre celui de maîtres de l'Eléphant blanc; il semble que la félicité publique dépende de la possession de cet animal : c'est un deuil universel quand la mort leur enleve cet objet de leur culte.

L'an 1540 les Pégüans perdirent leur Eléphant blanc; la nation désolée chercha à réparer cette perte, mais en vain; on eut beau donner la chasse à tous les Eléphans, dans le nombre de ceux qu'on prit, il ne s'en trouva pas un seul qui eut les qualités requises pour remplacer celui qu'on pleuroit : on fit de grandes recherches dans les Pays voisins, & on ne fut pas plus heureux; le Roi de Pégu, plus sensible à ce prétendu malheur qu'il ne l'eût été à la perte d'une Province, eut recours au Roi de Siam, qui, plus prévoyant que lui, élevoit un jeune Eléphant blanc, pour le faire succéder à celui qui étoit en possession des honneurs dont nous avons parlé. Le Pégüan pressa son voisin de lui céder l'un des deux, le laissant

maître du prix qu'il en voudroit exiger, & le menaçant, en cas de refus, de fondre sur ses Etats avec toutes ses forces; mais le Roi de Siam ne se laissa point éblouir par la grandeur des sommes qu'on lui offroit, ni intimider par les menaces; il répondit fièrement qu'il ne se priveroit jamais des faveurs du Ciel en faveur du Roi de Pegu; sur cette réponse, on en vint à une guerre sanglante, le Roi de Pegu, transporté de fureur, arma presque tous ses Sujets, & pénétra à la tête de deux millions d'hommes dans les Etats de son voisin, tout plia sous ses efforts, & bien-tôt il parut devant Judia, dont il fit le siége.

Le Roi de Siam s'étoit enfermé dans sa Capitale avec l'élite de ses troupes, il se défendit avec vigueur, mais il ne put tenir contre la disette qui le réduisit aux plus déplorables extrémités. Après avoir tenté envain de se sauver, le malheureux Prince voyant qu'il ne pouvoit éviter de tomber entre les mains de son ennemi, prit le parti de s'empoisonner, pour échapper au supplice que lui préparoit le Vainqueur.

Il n'eut pas plutôt les yeux fermés que les Siamois ouvrirent leurs portes au Roi de Pegu; ce Prince, naturelle-

ment cruel & féroce, fit périr dans les ſupplices plus de quarante mille Siamois, il abandonna la Ville au pillage, & en enleva des richeſſes immenſes; mais le fruit le plus précieux de la victoire fut la conquête de l'Eléphant blanc qu'il amena en triomphe dans ſes Etats.

Le Royaume de Pegu devint alors le plus puiſſant & le plus riche de la preſqu'Iſle Orientale des Indes, mais ſon bonheur ne fut pas de longue durée; la poſſeſſion de l'Eléphant blanc ne produiſit aux Pegüans qu'une longue ſuite de malheurs; d'abord leur Roi, fier de ſa victoire, devint le plus odieux des Tyrans, il exerça ſur ſes Sujets des cruautés qui font frémir, il entreprit des guerres injuſtes contre ſes voiſins qui coûterent beaucoup de ſang aux Peguans: ces malheureux ſe révolterent, les guerres civiles acheverent preſque d'anéantir la Nation.

Les Siamois profiterent des diſgraces de leur Vainqueur pour rappeller le fils du malheureux Roi qui s'étoit donné la mort pour ne pas tomber vif entre les mains des Peguans; celui-ci ne fut pas plutôt rétabli ſur le trône qu'il entreprit de venger ſon pere, il porta la guerre à ſon tour chez les Pegüans, &

leur fit éprouver les plus terribles malheurs ; la Capitale de Pegu tomba entre ses mains, il en enleva les trésors & les habitans qu'il dispersa dans son Royaume ; mais ce qui ne le flatta pas moins que la victoire, c'est qu'il recouvra le fatal Eléphant (*a*) dont la conquête avoit coûté la vie à plus de 600000 hommes.

De tous les avantages que le nouveau Roi de Siam remporta, le plus grand sans-doute fut celui d'avoir procuré une paix solide à ses Sujets ; cette paix ne fut troublé dans la suite que par des guerres peu importantes, & qui ne furent point caractérisées par l'attrocité qui régna dans celle dont nous venons de parler : c'est qu'il n'y entroit aucun motif de religion, & que les Siamois & leurs ennemis agissoient d'après leurs inclinations, naturellement portées à l'humanité & à la bienfaisance ; tant il est vrai que la superstition est de toutes

(*a*) L'Abbé de Choisi, qui l'a vû long-tems après, en 1686, dit qu'il étoit assez grand, fort vieux & ridé ; on sçait que les Eléphans vivent pour l'ordinaire cent-vingt, & quelquefois cent-trente ou quarante ans.

les passions, la plus féconde en crimes, & qu'elle rend les hommes les plus doux capables de la férocité la plus révoltante.

Vers l'année 1680, le Royaume de Siam jouissoit d'une longue & profonde paix, il étoit parvenu à un degré de puissance & d'élévation qui excitoit la jalousie de ses voisins : il avoit alors pour Roi un Prince éclairé & magnifique, qui se proposoit de donner encore plus d'éclat à sa Nation, en introduisant chez elle les Sciences & les Arts de l'Europe : c'est dans ce dessein qu'il envoya du fond de l'Orient à Louis XIV de célèbres Ambassades ; il vouloit rendre à ce Roi, qu'on regardoit alors comme le plus grand de l'Univers, les hommages qu'il croyoit dûs à sa vertu, & obtenir son amitié & son alliance ; mais malgré la protection & les secours qu'il reçut de la France, le Roi Indien succomba dans son entreprise, ses grands & nobles desseins lui coûterent le trône & la vie, sa famille fut proscrite & anéantie ; les Siamois, que des mœurs & des arts étrangers avoient effarouchés, déférerent la Couronne à une famille qui se montra ennemie irréconciliable des Européens ; telle est

la révolution qu'il s'agit de tracer ; révolution qui devoit être aussi fatale aux François établis dans le Royaume de Siam qu'au Prince qui les y avoit appellés ; le Royaume entier se souleva contr'eux, mais cette poignée d'Etrangers, au nombre de sept ou huit cents hommes, éloignés de plus de six mille lieues de sa Patrie, dénués de vivres & de munitions, sans aucune espérance de secours, triompha des efforts de plusieurs millions d'hommes, & échappa aux fers & à la mort, par des prodiges de valeur & de constance.

L'instrument de l'alliance des François avec les Siamois fut un certain Grec, appellé Constantin Phaulkon ; il est plus connu sous le nom de Constance, & on ne l'appellera pas autrement dans le cours de l'Histoire ; cet homme, qui joua un grand rôle dans la révolution, & qui en fut le prétexte & la premiere victime, étoit devenu le Favori & le Ministre du Roi de Siam, par la supériorité du courage & des lumieres qui distinguent si fort les Européens des Asiatiques ; on l'a accusé d'avoir porté ses vûes jusques sur le trône de Siam : quoi qu'il en soit, son élévation & sa chûte furent si éclatantes, qu'on ne peut

s'empêcher d'entrer dans un plus grand détail ſur ſa perſonne.

Il étoit né en 1647, dans l'Iſle de Zante, qui appartient aux Vénitiens; il avoit pour pere, ſelon quelques-uns, le Gouverneur de l'Iſle, & ſelon d'autres, un ſimple Cabaretier, ce qui paroît plus vraiſemblable, attendu la miſere extrême de ſes parens. Quoi qu'il en ſoit, ce fut pour ſe dérober au malheureux ſort qui l'attendoit dans ſa Patrie, que Conſtance, à peine âgé de dix ans, mais plein de courage, d'eſprit & d'ambition, s'embarqua ſur un vaiſſeau Anglois qui l'emmena à Londres: le jeune Grec paſſa les premieres années de ſa vie auprès d'un Négociant qui le rendit fort habile dans le Commerce, bientôt après il s'ennuya de ſa deſtinée, & toujours rempli d'idées magnifiques de grandeur & de fortune, il paſſa au ſervice de la Compagnie des Indes Angloiſe qui l'employa avec ſuccès à Siam: en peu d'années, Conſtance ſe vit poſſeſſeur d'un capital conſidérable, & las d'être ſubalterne, il entreprit de commercer de ſon chef; ſes tentatives ne furent pas heureuſes, il eſſuya deux naufrages conſécutifs à l'embouchure du fleuve Menam, qui lui enleverent preſ-

que toute sa fortune; tout autre que lui se seroit rebuté & auroit renoncé à des entreprises si funestes, mais Constance étoit trop ferme pour se laisser abattre par les revers de la fortune : il trouva bien-tôt dans ses ressources & son crédit de quoi équipper un nouveau vaisseau qu'il conduisit lui-même sur la côte de Malabar; le sort ne le traita pas avec moins de rigueur, il eut encore le malheur de faire naufrage : à peine put-il se sauver avec une somme modique d'argent; mais c'étoit le dernier outrage que le sort lui réservoit.

En effet, le lendemain de son désastre, comme il se promenoit sur le bord de la mer, il apperçût un malheureux qui venoit à lui avec toutes les marques du désespoir; à son visage pâle, à ses vêtemens mouillés, Constance comprit que cet homme avoit essuyé le même désastre que lui : la ressemblance de leurs aventures leur donna un égal empressement de se connoître : l'inconnu, qui le premier prit la parole, s'exprima en langue Siamoise; il fut agréablement surpris d'entendre son compagnon d'infortune lui répondre dans la même langue : il s'empressa alors de lui faire part de ses mal-

heurs. Il lui dit qu'il venoit de la Cour de Perse, où le Roi de Siam l'avoit envoyé en qualité d'Ambassadeur, & qu'en retournant dans sa Patrie il avoit fait naufrage sans pouvoir rien sauver de son vaisseau, qui avoit péri avec tous ceux qui le montoient.

Constance consola le Mandarin & lui offrit généreusement de le conduire à la capitale de Siam, l'Indien accepta avec joye les offres de Constance, & celui-ci, de deux mille écus qui lui restoient, acheta une barque, des vivres & des habits pour lui & pour le Siamois : leur navigation fut tranquille, & ils arriverent heureusement à Judia. Le premier soin du Mandarin fut de présenter son bienfaiteur au Barkalon, qui est le premier Ministre de Siam ; il lui parla en des termes si magnifiques du génie, des connoissances & de la grandeur d'ame de Constance, que le Ministre l'employa dans les affaires du commerce ; l'habile Européen réussit au délà des espérances de ses protecteurs, & bientôt le Barkalon parla de lui au Roi comme d'un homme plein de talent & qui pouvoit être extrêmement utile au dessein qu'il avoit conçu

de former ſes ſujets aux Arts & à la Navigation.

Le Roi de Siam étoit ſans contredit l'homme le plus éclairé de ſa nation ; il avoit déjà conçu pour les Européens, dont il avoit vû pluſieurs à ſa Cour, la plus haute eſtime ; il les conſidéroit autant qu'il mépriſoit les Siamois, dont la lâcheté & la molleſſe lui étoient inſupportables ; mais il n'eut pas plutôt entretenu Conſtance, que frappé du génie & des connoiſſances de cet Européen, il réſolut de lui confier le ſoin de ſes affaires les plus importantes ; il le regardoit déjà comme l'inſtrument qui devoit tirer ſes peuples de l'inaction où ils languiſſoient & les rendre les plus célebres de l'Orient. Cependant, avant que de l'élever aux dignités, ce Prince ſage eſſaya la fidélité & les talens de l'Etranger ; mais Conſtance ſe conduiſit avec tant de zèle & de candeur ; il parut, dans le maniement des affaires, ſi ſupérieur aux plus habiles Miniſtres de la Cour, que le Roi ne put s'empêcher de lui donner les plus grandes marques de conſidération & de faveur : bientôt les Mandarins, témoins du goût de leur Prince

pour Conſtance, s'attacherent à lui faire la cour, & l'heureux Européen vit à ſes pieds tout ce qu'il y avoit de Grands dans le Royaume.

Sur ces entrefaites, le Barkalon mourut; le Roi voulut auſſi-tôt lui confier cette charge, la premiere de l'Etat, Conſtance eut la ſageſſe de la refuſer, pour ne pas s'expoſer à la haine & à la jalouſie des Mandarins : mais ſans avoir de titre, il jouit d'une autorité ſupérieure à celle de tous les Grands; le Roi ſe repoſoit ſur lui ſeul de toute l'adminiſtration; il ne recevoit de requêtes que par ſes mains, & n'accordoit de graces qu'à ſa priere. Au reſte, cet Avanturier, devenu le Favori d'un Roi puiſſant, étoit digne de ſa fortune; à une génie vaſte, ſouple & délié, il joignoit une connoiſſance profonde des affaires, beaucoup de courage, de feu & d'éloquence : il avoit l'ame noble, généreuſe & élevé, des mœurs magnifiques; mais ſes vertus étoient obſcurcies par de grands défauts : on lui reprochoit d'être fougueux, emporté, violent & fier à l'excès; il aimoit la gloire & le faſte juſqu'à l'oſtentation; ſon ambition étoit ſans bornes.

Conſtance ne laiſſa appercevoir au

commencement de son élévation, que des vertus & des talens : il se livra tout entier aux affaires, & son administration fut utile & glorieuse ; il s'appliqua sur-tout à étendre le commerce, dont les Rois des Indes s'occupent plus que de la politique, & de la guerre qui se fait rarement sentir chez ces nations pacifiques. Les soins de Constance eurent un très-brillant succès : en peu d'années le Roi de Siam devint un des plus opulens Monarques de l'Asie ; l'abondance regna chez ses peuples, & le Monarque sensible aux services de son Ministre, le combla de biens, & le rendit le plus riche comme le puissant de ses sujets.

Ce fut vers ce même-tems-là que Constance, qui dans son séjour en Angleterre avoit embrassé la croyance de l'Eglise Anglicane, abjura cette Secte, & rentra dans la communion de l'Eglise Romaine par le ministere d'un Jésuite qui sçut lui inspirer tout son zèle pour la propagation de l'Evangile.

Bien-tôt après le Ministre épousa une jeune Japonoise d'une famille noble & Chrétienne, dont les ancêtres avoient obtenu la palme du martyre dans les persécutions que les Rois du

Japon avoient excitées soixante ans auparavant contre les Chrétiens : dès-lors les mœurs du Ministre devinrent plus pures, il renonça au commerce des femmes pour lesquelles il avoit témoigné jusques-là beaucoup de penchant, & ne s'occupa plus que des projets de son ambition : ce fut par le desir de signaler son nom, qu'il forma le dessein de convertir à la Foi Chrétienne le vaste Royaume où il donnoit des Loix ; ses ennemis lui ont attribué des motifs plus profonds que le vain desir de s'illustrer par une grande entreprise, ils ont prétendu qu'il n'agissoit que par des vûes d'intérêt, & qu'il espéroit trouver dans les nouveaux Chrétiens de Siam des Partisans qui l'éleveroient au trône.

Quoi qu'il en soit, il n'étoit peut-être pas impossible à cet homme brave, intrépide, plein de génie, de grandeur & de ressources, riche & puissant, de parvenir à la Couronne après la mort du Roi, qui ne paroissoit pas éloignée ; car quoique ce Prince n'eût guere alors plus de cinquante ans, il étoit d'un tempéramment usé & délicat : il n'avoit d'enfans qu'une Princesse, que les Loix de l'Etat excluoient de la succession au trône ; la Famille Royale étoit réduite

à deux Princes freres du Roi : mais l'aîné étoit perclus de tous ses membres & incapable de régner; le second contrefaisoit le muet pour ne donner aucun soupçon au Roi qui avoit conçu une haine égale pour les deux freres; il les tenoit éloignés des affaires, sans crédit & sans considération : on les gardoit à vûe dans le Palais, & on les traitoit presque comme des prisonniers d'Etat.

La tendresse qu'il devoit à ses freres, le Roi l'avoit réservée toute entiere pour un jeune homme, appellé Monpit ou Prapie (*a*), que selon une coutume généralement établie dans les Indes, il avoit adopté pour son fils : cette adoption ne donnoit à Monpit aucun droit à la Couronne, le Roi ne l'ignoroit pas; mais ce Prince, naturellement fier & absolû, espéroit vaincre cet obstacle : déjà pour accoutumer ses sujets à respecter ce jeune homme, il le menoit par-tout avec lui, & lui faisoit rendre des honneurs extraordinaires : enfin son dessein étoit de lui faire épouser

(*a*) Les Relations l'appellent indifféremment de ces deux noms, nous ne nous servirons que du premier.

ser la Princesse & de le déclarer le même jour son successeur au trône. Tout despotique qu'étoit le Roi de Siam, il éprouva plus de résistance qu'il n'avoit cru; la Princesse sur-tout, qui avoit beaucoup d'esprit & de fierté, ne pouvoit se résoudre à unir sa destinée à celle d'un jeune homme (*a*) d'une naissance obscure, & qui n'avoit d'autre mérite que celui d'avoir sçu plaire au Roi. Elle pensoit, comme toute la Nation, qu'on devoit lui faire épouser le plus jeune de ses oncles, afin de conserver la Couronne dans la Famille Royale.

Constance, qui voyoit la Cour divisée en deux partis, crut qu'il étoit de son intérêt d'appuyer celui de Monpit, tant pour plaire au Roi, qui n'avoit rien au monde de plus cher que ce fils adoptif, que dans l'espérance de régner sous le nom d'un jeune homme sans esprit & sans talent, haï & méprisé, & peut-être de le détrôner; ainsi donc il confirma le Roi dans ses desseins, & parut publiquement dévoué à Monpit.

(*a*) On a prétendu que Monpit étoit le fils naturel du Roi: mais cette opinio n est sans vraisemblance.

Si cette démarche le rendit encore plus agréable au Monarque, d'un autre côté, elle le fit détester de la Princesse & des Grands de l'Etat, qui envelopperent dans leur haine tous les Etrangers, & sur-tout les Chrétiens.

Cependant Constance, pour établir sa fortune sur des fondemens inébranlables, crut qu'il falloit la soutenir au-dehors par une protection respectable: depuis qu'il étoit en faveur, il n'avoit jamais cessé d'entretenir le Roi de la puissance des Princes de l'Europe, des arts & des sciences qui fleurissent dans cette belle partie de l'Univers, & qui en rendent les peuples si supérieurs aux autres hommes; il lui parloit sur-tout de l'ordre & de la discipline qui regne dans leurs armées, de l'habileté des Généraux, du courage des officiers & des soldats: le Roi de Siam ne se lassoit jamais d'écouter le Ministre, & la comparaison qu'il faisoit des peuples mols & efféminés des Indes, vaincus & assujettis tantôt par les Mogols, tantôt par les Portugais & les Hollandois, avec les fieres nations de l'Europe qui venoient apporter des fers aux extrémités de l'Univers, le remplissoit d'admiration pour ces braves Etrangers.

Constance voyant le Roi favorablement prévenu en faveur des Européens, lui donna le conseil de rechercher l'alliance du plus puissant de ces peuples; c'étoit alors les François qui jouoient le premier rôle en Europe. Cette Nation, sous les auspices de Louis XIV, étoit parvenue au comble de la gloire par ses succès dans la guerre, & par les arts & les sciences qu'elle cultivoit avec plus d'éclat que ses voisins. Constance, pour donner une juste idée des François à son Maître, lui apprit qu'ils venoient de vaincre les Hollandois, que tous les peuples des Indes regardent comme une nation puissante & redoutable, & pour laquelle ces Rois ont des ménagemens & une déférence qui tiennent de l'esclavage. En même-tems le Ministre insinua au Monarque Siamois que pour mériter l'alliance des François & pour étendre davantage le commerce, il falloit permettre le libre exercice de la Religion Chrétienne; le Roi de Siam, qui n'étoit pas zélé pour les dogmes des Talapoins, consentit sans peine à la demande de son Ministre; il permit aux Missionnaires de prêcher l'Évangile, dont la morale lui pa-

1680.

rut utile & avantageuse à ses peuples. Constance reçut ensuite ordre de choisir parmi les Mandarins ceux qu'il croiroit les plus capables de réussir à la Cour de Louis XIV, & de les envoyer au plutôt en ambassade auprès de ce Prince.

Le Ministre ne tarda pas à obéir aux ordres de son Maître; il envoya des Ambassadeurs en France sur un vaisseau Hollandois, mais ils périrent sur mer; cet accident ne rebuta point le Roi de Siam, il en envoya d'autres sur un vaisseau Anglois avec de riches présens: ceux-ci plus heureux, débarquerent à Calais, & furent conduits à Pa-
1684. ris. Constance ne fut pas trompé dans l'idée qu'il avoit conçue de Louis XIV; il avoit espéré que ce Prince, avide de gloire, saisiroit avec empressement l'occasion d'étendre la Religion Chrétienne avec le commerce de ses sujets: le Monarque François, flatté en effet par des hommages qu'on lui envoyoit de si loin, répondit favorablement aux avances du Roi de Siam; il consentit à un traité de commerce entre les deux Nations & envoya à son tour le Chevalier de Chaumont en qualité d'Ambassadeur à Siam; huit Jésuites, habiles

Astronomes, accompagerent le Chevalier, dans l'espérance de convertir le Roi & la Nation Siamoise. Leur voyage devoit être en même-tems utile à tous les peuples de l'Univers, par les observations qu'ils se proposoient de faire pour la perfection de l'Astronomie & de la Géographie.

L'Ambassadeur François fut accueilli à Siam avec des honneurs extraordinaires; il obtint pour sa Nation tout ce qu'il demandoit; on combla de dignités & de bienfaits les Officiers François qui étoient passés avec lui pour introduire dans les troupes Siamoises la discipline militaire de l'Europe : l'un d'eux (le Chevalier de Forbin) fut déclaré Grand-Amiral du Royaume; les Jésuites sur-tout eurent lieu de se louer du Roi, qui leur prodigua les graces & les distinctions; mais ils n'eurent pas la gloire de le convertir : ce Prince parut inébranlable au discours de l'Ambassadeur François, qui le pressa avec instance, au nom de son Maître, d'embrasser la Religion Chrétienne.

Cependant le Roi de Siam, que la politique seule empêchoit peut-être de

se faire Chrétien, n'en devint pas moins odieux à ses sujets : ils ne pouvoient voir sans frémir, que le Monarque n'honorât de sa confiance & de son amitié que le Ministre Constance & les François. Les Talapoins, qui ont un crédit immense à Siam, gémissoient en secret de tout ce que le Roi faisoit en faveur d'une Religion étrangere. Les Musulmans établis en grand nombre dans le Royaume, & qui s'étoient longtems flattés d'attirer le Roi à leur Religion, ne furent pas moins indignés que les Talapoins ; ils venoient d'engager le Sophi d'envoyer une célebre ambassade à Siam pour exhorter le Roi à embrasser l'Alcoran ; mais le Ministre Persan avoit encore été moins heureux que l'Ambassadeur François : non-seulement il avoit échoué dans sa négociation, mais on l'avoit reçu avec tant de froideur, on avoit mis tant de différence entre lui & le Chevalier de Chaumont dans les honneurs qu'on leur avoit rendus, que les Musulmans jurerent tout haut de venger l'affront fait au plus puissant Roi de leur Religion, en la personne de son Ambassadeur. Les nations Européennes qui commercent dans le

Royaume de Siam n'étoient pas moins déchaînées contre Constance & les François : les Hollandois & les Anglois, jaloux des avantages que le Ministre accordoit dans le commerce aux nouveaux alliés du Roi, répandoient sourdement des bruits injurieux aux François, pour achever de les rendre odieux aux Siamois.

Ce fut pour contenir tant de Nations inquietes & jalouses, que Constance forma le projet d'unir les deux Rois par la plus étroite alliance : il fit consentir son Maître à dépêcher en France trois nouveaux Ambassadeurs avec des présens dignes du Prince pour lequel ils étoient destinés : cette Ambassade, à la tête de laquelle étoit un Siamois, appellé *Visouta-Surton*, eut tout le succès qu'en espéroit Constance ; les Ministres Siamois plûrent beaucoup à la Cour la plus polie & la plus éclairée de l'Univers, par la vivacité, l'agrément & la finesse de leurs discours. On ne s'attendoit pas à trouver tant de connoissances & d'esprit chez des Indiens, qui passoient pour barbares dans l'esprit de la plûpart des François. Ce traité fut signé, & on convint par le principal article ; que

Louis XIV enverroit des troupes à Siam, tant pour introduire la discipline militaire dans les armées Siamoises, que pour la sûreté de la personne du Monarque Indien & la defense de ses Etats; le Roi de Siam s'engageoit de son côté à livrer aux François les Places de Bencok & de Mergui, tres-avantageusement situées pour le commerce, & regardées comme les clefs du Royaume.

Pendant que tout réussissoit en France au gré des desirs de Constance, ce Ministre remplissoit à Siam tous les objets qu'il s'étoit proposés: sa faveur auprès du Roi augmentoit chaque jour; le commerce devenoit plus florissant par ses soins, les Grands trembloient sous lui & il gouvernoit avec une autorité absolue. Constance profitoit de son pouvoir & de son crédit pour établir la Religion Chrétienne à Siam & dans les Royaumes voisins; il fondoit des Collèges & des Eglises pour les Missionnaires François: le Roi, qui entroit dans ses vues, faisoit construire un observatoire pour les Jésuites.

Ces marques singulieres de protection accordées aux Prêtres Chrétiens donnerent de la vraisemblance au bruit

qui courut que le Roi alloit se faire baptiser : les Musulmans craignirent que ce Prince, gouverné par les Européens, ne proscrivît l'Alcoran dans ses Etats, & cette idée les rendit furieux ; pour prévenir le malheur dont ils se croyoient menacés, ils s'unirent dans le dessein d'arracher la vie & la couronne au Roi & d'égorger tous les Chrétiens. Il y avoit alors dans le Royaume deux Princes de Champa & un Prince Macassard, chassés de leur Patrie & réfugiés à Siam, où ils ne subsistoient, avec leur nombreuse suite, que des bienfaits de la Cour ; les Musulmans engagerent sans peine dans la conspiration ces Princes de même religion qu'eux, en faisant briller à leurs yeux l'or & les promesses. Le parti des conjurés étoit d'autant plus redoutable, qu'ils pouvoient disposer d'un grand nombre de Macassards qui passent pour les soldats les plus déterminés de l'Orient. Déja les Musulmans avoient pris leurs mesures & n'attendoient plus que le retour de la Cour (*a*) à Judia pour exécuter leur crimi-

(*a*) La Cour étoit alors à Louvo.

nelle entreprise : il s'attendoient à un succès d'autant plus certain, qu'ils sçavoient qu'il n'y avoit pas un soldat de la garde du Roi de Siam qui osât soutenir les regards d'un Macassard ; mais la conspiration fut découverte par la stupidité des Princes de Champa. Ces Indiens avoient un troisiéme frere au service du Roi & près de sa personne ; ils lui écrivirent pour lui faire part de leur dessein & pour l'exhorter à se joindre à eux ; cette lettre tomba entre les mains du Prince de Champa d'une maniere si singuliere, que celui-ci soupçonnant du mystere & craignant que ce ne fût un artifice de ses ennemis pour le perdre, la porta toute cachetée au premier Ministre.

Constance ne perdit pas un moment : après avoir fait au Roi lecture de la lettre & pris ses ordres, il se mit en marche avec ses Gardes, Anglois (a), & quelques François, afin d'accabler les Conjurés sous le poids de l'autorité Royale. A son arrivée à la Capitale, il fut agréablement surpris d'apprendre

(a) Ce Ministre avoit une Garde d'Anglois qu'il entretenoit à ses dépens.

que le Gouverneur de Judia instruit de la conspiration par un des complices, avoit pris les mesures les plus sages pour déconcerter leur complot. On sçut en même-tems, que plusieurs Conjurés, effrayés des mouvemens du Gouverneur, qui ne pouvoient regarder que les Musulmans, s'étoient retirés chez eux. Constance, pour achever de les dissiper, publia une amnistie en faveur des rebelles qui viendroient faire l'aveu de leur crime. Les Princes de Champa furent les premiers à profiter de la grace qu'on leur offroit, & leur exemple fut suivi, mais le Prince de Macassard & ceux de sa Nation, loin de s'humilier, prirent les armes & menacerent de piller la Ville.

Constance, voyant que la douceur ne faisoit aucune impression sur l'esprit de ces Barbares, prit le parti de les attaquer, il ramassa tout ce qu'il put trouver d'Européens à Judia, & leur joignit les soldats Siamois sur le courage desquels il comptoit le plus; il livra un furieux combat à l'ennemi, les Macassards se défendirent avec beaucoup d'opiniâtreté; le Ministre s'exposa aux plus grands dangers, il poursuivit les Rebelles de rue en rue; quatre ou cinq 1686.

de ses domestiques périrent à ses côtés, mais enfin le nombre l'emporta, les Macassards furent forcés, Constance joignit le Chef des Conjurés, & comme il étoit sur le point de le frapper, un Soldat François lui déroba la gloire de le tuer, en tirant au Barbare un coup de mousquet, dont il l'étendit mort sur la place; les Macassards eurent le même sort que leur Prince, & furent tous passés au fil de l'épée.

On ne sçauroit croire combien la victoire de Constance le rendit puissant & redoutable; les Siamois le regardoient avec un effroi mêlé d'admiration; les Grands, qui envioient le plus sa fortune & son rang, lui rendoient presque les mêmes honneurs qu'au Roi; pour comble de bonheur, les Troupes Françoises arriverent vers le même tems dans le Royaume au nombre de huit cents hommes, commandées par d'excellens Officiers, à la tête desquels étoit M. Desfarges; le Roi aussi-tôt leur confia les forteresses de Bancok & de Mergui, & leur fournit abondamment tout ce qui étoit nécessaire pour les fortifier à l'Européenne.

C'est alors que Constance ne mit plus de bornes à ses espérances, il comptoit

ſi fort ſur le courage des François & ſur leur attachement à ſes intérêts, qu'il ne garda plus aucun ménagement avec les Siamois ; il les traitoit avec dureté & hauteur : ce peuple, naturellement docile, ne laiſſa appercevoir aucune trace de mécontentement, mais au fond il étoit outré de colere & d'indignation en comparant les traitemens qu'il recevoit du Roi & du Miniſtre, avec les careſſes que ce Prince prodiguoit aux Etrangers : non-ſeulement il faiſoit élever en faveur des Miſſionnaires Chrétiens des Egliſes; mais ce Prince, ſi fier à l'égard des Princes & des Grands de ſes Etats, rendoit viſite aux Jéſuites & s'entretenoit familierement avec eux ; au zèle avec lequel il agiſſoit en faveur de la propagation de l'Evangile, on l'eût plutôt pris pour un Prince Chrétien, que pour un Roi attaché aux dogmes de la religion de ſa Patrie; les Talapoins répandoient ſourdement le bruit que les François n'étoient venus à Siam que pour ſoutenir les Miſſionnaires Chrétiens, & faire embraſſer de force aux malheureux Siamois la Loi de Jeſus Chriſt; que c'étoit par leurs ſecours que le Roi, dont la haine étoit connue pour ſes freres, alloit faire dé-

clarer Monpit son successeur à la Couronne : les discours des Talapoins qu'on regarde à Siam comme des hommes célestes, faisoient impression sur les esprits; la haine de la Nation étoit parvenue à son comble contre Constance, Monpit & les François; tout annonçoit la révolution qui ne tarda pas à éclater.

Il y avoit alors à la Cour un Mandarin de l'Ordre des Oc-Pra, appellé Pitracha; cet homme s'étoit acquis un grand crédit dans l'esprit des Talapoins, des Grands & du Peuple, par son attachement à la Religion & aux coutumes de ses ancêtres, & il n'étoit pas moins agréable au Roi dont il étoit le frere de lait : Pitracha, sous les dehors imposans de la modestie, de la simplicité, & du détachement des grandeurs, renfermoit une vaste ambition; sa conduite étoit profonde, & ses mœurs austères; il étoit entré autrefois chez les Talapoins, d'où il n'étoit sorti qu'à la priere du Roi, qui le considéroit beaucoup; mais quoiqu'il se fût rendu à la Cour, il ne laissoit pas de tems en tems de faire des retraites chez les Talapoins pour se recueillir davantage; là, il ouvroit son cœur à ces Religieux & gémissoit avec eux de la protection accordée aux Chré-

tiens ; ces discours le rendoient cher aux Talapoins, qui, le regardant comme le protecteur de la Religion, vantoient par-tout son zèle pour la Patrie & ses grandes qualités. Cependant Pitracha, sûr de l'affection & de l'estime des Siamois, comprit qu'il n'étoit pas impossible d'exciter une révolution, à l'aide de laquelle il pourroit faire valoir ses prétentions au trône : car il prétendoit être issu de l'ancienne race des Rois de Siam, & il accusoit les ancêtres du Roi regnant d'avoir usurpé la couronne sur ses ayeux : tout favorisoit ses desseins ; le Roi, comme nous l'avons dit, étoit d'une santé si foible & si délicate qu'il ne paroissoit pas devoir vivre longtems ; les Princes ses freres, qu'on regardoit comme les héritiers de l'Empire, n'avoient ni courage, ni génie ; la Princesse étoit exclue du trône par les Loix de l'Etat ; le seul Monpit à qui le Roi destinoit la Couronne, lui paroissoit redoutable par l'appui de Constance & des François qu'il croyoit dévoués à ce jeune homme.

Pitracha se conduisit avec une habileté supérieure, à l'égard de tous les partis auxquels il n'étoit pas suspect par son ambition ; il faisoit entendre aux

Partisans des Princes qu'il étoit tems d'agir en leur faveur, & qu'il faloit tout hazarder pour assurer la Couronne aux légitimes héritiers; les Princes prirent d'autant plus de confiance en lui qu'ils le regardoient comme le plus honnête homme de la Nation, comme un ami puissant & fidéle. Pendant ce tems-là, l'artificieux Mandarin s'insinuoit dans l'esprit de Monpit; il ne cessoit de représenter à ce jeune homme imprudent, que ses seules liaisons avec Constance le rendoient odieux aux Siamois; que la Nation ne consentiroit jamais d'élever au trône l'Esclave d'un Etranger; que le seul moyen de mériter la main de la Princesse qui détestoit les Chrétiens, étoit non-seulement de rompre avec Constance & les François, mais de s'unir avec lui pour exterminer ces Etrangers qui n'étoient venus à Siam que pour usurper le Royaume; Monpit donna dans le piége, & il agit de concert avec Pitracha pour perdre Constance & les François.

Quelque habile que fût Pitracha, il ne put former un si grand parti sans que Constance s'apperçût de quelque mouvement extraordinaire: mais ce Ministre avoit un tel mépris pour la Nation

Siamoise, & sur-tout pour Pitracha, qu'il traitoit de Talapoin, qu'il ne daigna pas seulement approfondir les dessein de ce Mandarin; d'ailleurs, il avoit tant de confiance dans le secours des François, qu'il ne doutoit point qu'avec une poignée de ces braves Etrangers, & soutenu du nom du Roi, il ne vînt à bout de détruire tous ses ennemis : il ne cessoit d'inspirer à son Maître les mêmes sentimens; il lui représentoit que la valeur seule de ces Européens étoit capable de lui conserver la Couronne, & de le mettre en pouvoir d'en disposer souverainement après sa mort; qu'il devoit les approcher encore plus près de la Cour, & disposer en leur faveur des principales charges du Royaume.

Le Roi qui avoit conçu la plus haute idée du courage, de la fidélité & des talens des François, se laissa persuader, & demanda à Louis XIV, qu'il n'appelloit jamais que *le Grand Roi*, de nouvelles Troupes, & sur-tout une Compagnie de deux cents hommes auxquels il vouloit confier plus particulierement la garde de sa personne. Constance triomphoit ; plus il attiroit de François à Siam, plus il croyoit applanir les voies

qui devoient le conduire à la plus brillante fortune.

Mais un événement imprévu confondit les desseins de cet ambitieux & le précipita dans un abîme de maux : le Roi tomba, au commencement de l'année 1688, dans une maladie dont les symptômes parurent mortels : les partis qui s'étoient formés dans l'ombre & le silence commencerent à agir. L'habile Pitracha, qui étoit très-attentif aux événemens, amassoit sourdement des troupes, de l'argent & des munitions de guerre, afin de se mettre en possession du trône à l'instant que le Roi expireroit ; mais il couvroit ses desseins sous les apparences du zèle le plus vif & le plus tendre pour la personne du Roi, auquel il insinuoit qu'il n'armoit que pour le défendre contre la faction des Princes, qui devenoit de jour en jour plus puissante. C'est sous ce prétexte qu'il obtint, des Intendans des magasins Royaux, de la poudre & d'autres munitions de guerre; mais le Gouverneur de la Capitale pénétra les desseins de Pitracha : il avertit Constance, auquel il étoit dévoué, que l'Oc-pra étoit à la tête d'un puissant parti ; que toute la Nation le fa-

vorisoit, dans la persuasion qu'il n'agissoit qu'en faveur de la Religion, de la Patrie & des légitimes héritiers de la couronne.

Le Ministre se trouva alors dans un étrange embarras; il ne sçavoit à quoi se déterminer : arrêter le chef des factieux & lui faire son procès, c'étoit s'exposer à voir la Nation entiere se soulever en faveur d'un homme qu'elle regardoit comme son héros; d'ailleurs, le Roi qui aimoit ce Mandarin & qui le regardoit comme le plus fidèle de ses sujets, ajouteroit-il foi à tout ce qu'on pourroit dire contre lui, consentiroit-il à son supplice? D'un autre côté, dissimuler les attentats du chef de la conjuration, c'étoit lui fournir le moyen de réussir dans son entreprise: Constance, naturellement hardi & intrépide, se détermina à faire arrêter son ennemi; mais comme il comprenoit que jamais les Siamois ne prêteroient leur ministere à l'exécution de ce dessein, il eut recours aux François.

Il écrivit à Desfarges pour le prier de venir à la Cour, attendu qu'il avoit les affaires les plus importantes à lui communiquer; Desfarges se rendit aux

invitations du Ministre & arriva bientôt après à Louvo où étoit la Cour ; Constance lui fit part de la conspiration formée contre le Roi , la Religion Chrétienne & les François , & lui demanda son secours contre les Conjurés ; Desfarges lui offrit sans balancer sa personne & ses François ; ils convinrent ensemble que le Général retourneroit à Bancok ; qu'il choisiroit dans sa garnison quatre-vingt hommes des plus déterminés à la tête desquels il se rendroit à Louvo pour arrêter Pitracha : l'un & l'autre ne doutoit pas que ce coup hardi n'étonnât les rebelles & ne répandît le trouble , la confusion & la terreur dans le parti. Dès qu'ils eurent pris les mesures les plus convenables pour le succès de l'entreprise , ils se séparerent : Desfarges revint à Bancok , d'où il partit quelques jours après à la tête de son détachement.

Mais en passant par Judia , il fut arrêté par la fausse nouvelle de la mort du Roi : on ajoutoit que Pitracha étoit devenu le maître du Gouvernement , & que Constance avoit succombé sous la puissance de son rival. Dans ces circonstances , Desfarges crut qu'il étoit

de la prudence de ne pas séloigner de la place qui lui étoit confiée ; il écrivit à Constance que son secours lui étant devenu désormais inutile par la révolution arrivée dans le Gouvernement, il retournoit à Bencok, pour défendre une place du salut de laquelle dépendoit la destinée de tous les François établis à Siam : Constance eut beau répondre au Général François pour le détromper des faux bruits qui avoient couru sur la mort du Roi & le presser de venir au secours du Prince & de la Religion ; Desfarges, pour toute réponse, exhorta le Ministre à pourvoir lui-même à sa sûreté, & à se sauver à Bancok avec sa famille & ses trésors : c'étoit peut-être le seul parti que dût prendre Constance ; mais cet ambitieux ne put se résoudre à renoncer à ses vastes espérances : il déclara à Desfarges qu'il n'abandonneroit jamais un Roi qui l'avoit comblé d'honneurs & de bienfaits.

Au reste, Constance ne regardoit point les affaires comme désespérées ; il étoit persuadé que s'il pouvoit venir à bout d'engager le Roi à se nommer pour successeur un de ses freres, tout rentreroit dans l'ordre.

On ne doit pas être étonné que le Ministre eût changé d'idée par rapport à la succession au trône ; les liaisons de Monpit avec le chef des conjurés, ne le dégageoient que trop des promesses qu'il avoit pû faire autrefois au fils adoptif du Roi.

Cependant la demarche que méditoit le Ministre étoit très-délicate ; il s'agissoit de faire goûter à un Roi fier, défiant & jaloux de son autorité, une proposition qui ne pouvoit manquer de l'affliger : le choix sur-tout, qu'on vouloit lui insinuer, devoit lui paroître d'autant plus odieux, que Pitracha venoit de lui inspirer les plus terribles soupçons contre ses freres. On ne peut s'empêcher d'avouer que Constance s'y prit avec tous les ménagemens de la plus adroite politique : *Seigneur*, dit-il au Roi mourant, *je ne peux vous dissimuler qu'il commence à se former à votre Cour des cabales capables d'y produire de grands troubles ; tant que vous avez joui de la santé, rien n'a échappé à votre œil perçant, & vos sujets factieux ont eu le même sort que vos ennemis ; tous ont plié sous votre puissance : mais aujourd'hui que la maladie*

vous empêche d'agir, votre autorité est moins respecté : les Grands, qui pensent que vous n'êtes point immortel, attentifs à leur fortune, s'attachent à celui des Prétendans à votre couronne dont ils esperent le plus de graces : les esprits se divisent & s'aigrissent ; le seul moyen de les contenir, est de vous nommer un successeur qu'ils soient obligés de respecter : celui que vous aurez honoré de votre choix, éternellement attaché à vos intérêts par la grandeur du bienfait, veillera à votre salut & à celui de l'Etat : bientôt les nuages qui nous annoncent la tempête s'évanouiront, & le calme regnera à la Cour & dans le Royaume : au reste, Seigneur, le choix que vous ferez doit être agréable à la Nation ; c'est sur l'un de vos freres que vous devez jetter les yeux : je n'ignore pas les justes raisons qui vous éloignent d'eux ; mais il faut sacrifier votre ressentiment à la gloire de votre famille & au repos du Royaume, que tout autre choix pourroit troubler.

Quelque pressant que fût ce discours, jamais le Roi ne put consentir à nommer un de ses freres pour son héritier, tant étoit implacable la haine qu'il leur portoit ; cependant, pour

temoigner au Ministre, combien il cherchoit à déférer à ses conseils, il déclara sa fille Reine après lui, en lui laissant la liberté de choisir pour époux celui de ses oncles qu'elle jugeroit le plus digne de la couronne & de sa main : mais une pareille disposition étoit une infraction aux loix de l'Etat, qui excluent les femmes du trône : d'ailleurs, ce n'étoit point remédier au mal, que de laisser après sa mort, le choix du Roi à sa fille. En effet, les Grands incertains en faveur de qui se détermineroit la Princesse, ne s'attachoient ni à l'un ni à l'autre Prince, dans la crainte de se méprendre; la plûpart même s'en éloignoit davantage, & ne reconnoissoit plus pour chef que Pitracha ou Monpit.

Le parti de ce dernier, quoique moins puissant que celui de Pitracha, ne laissoit pas d'être considérable; Monpit avoit des troupes & de l'argent : jusques-là ces deux Chefs avoient agi de concert contre Constance & les François; mais bien-tôt ils se désunirent, Monpit, qui avoit pénétré l'artificieux Pitracha, comprit que loin d'en être favorisé, il ne pouvoit manquer de devenir sa victime, s'il ne se tenoit sur ses

gardes.

gardes. Dans cette crainte, il s'appliquoit à fortifier sa faction, & à élever ses créatures aux charges, espérant en recevoir de plus puissans secours; Pitracha, de son côté, faisoit le même manége; mais Monpit, plus chéri du Roi, en obtenoit plus de graces. Quelque dissimulé que fût l'Opra, il ne put s'empêcher de faire éclater son chagrin; il fit à Monpit un affront sanglant.

Le Favori désespéré ne trouva d'autre moyen de se venger, que celui d'aller révéler sur le champ la conspiration au Roi; il avoua, les larmes aux yeux, à ce Prince, qu'il s'étoit laissé séduire par l'hypocrite Pitracha, dont le dessein étoit d'arrêter le Roi, & de massacrer Constance & les François; Monpit ajouta que pour prix de ses liaisons avec le Chef des rebelles, on l'avoit leuré de l'espérance d'épouser la Princesse; mais qu'il avoit approfondi les vues de Pitracha, & que ce Mandarin ambitieux avoit formé le projet d'épouser lui même la Princesse, d'exterminer la Famille Royale & de se saisir du trône: on ne sçait par quel motif Monpit ajouta que Constance ne pouvoit ignorer la conjuration.

Quoi qu'il en soit, le Roi, qui s'étoit

reposé sur Constance de l'administration de l'Etat, parut indigné qu'il lui eût dissimulé une conspiration si dangereuse; il manda sur le champ le Ministre, & lui fit de sanglans reproches : mais Constance n'eut pas beaucoup de peine à se justifier; il déclara au Roi que la seule crainte d'augmenter ses maux dans le fâcheux état où la maladie le réduisoit, l'avoit arrêté; qu'au surplus, il avoit pris toutes les mesures que dictoit la prudence pour faire échouer les desseins des Conjurés; mais qu'il n'avoit pas reçu des François les secours qu'il étoit en droit d'attendre : en même-tems, il fit part au Roi de la négociation entamée avec Desfarges, & des raisons qui avoient retenu le Général François dans sa place : il ajouta qu'on lui avoit offert un azyle à Bancok; mais il protesta au Roi que rien au monde n'étoit capable de lui faire abandonner un Prince des mains de qui il tenoit sa fortune.

A ces mots, le Roi se mit à déplorer son sort, il se plaignoit d'être trahi par ses Sujets & abandonnés par ses Alliés; mais Constance l'interrompant : *Seigneur*, lui dit-il, *il n'est pas tems de s'abandonner aux larmes & à la douleur*,

il faut agir & sur-tout se taire ; la premiere fois que le perfide Pitracha mettra les pieds dans votre appartement, il faut l'arreter, & en faire un exemple, qui étonne à jamais les factieux ; les Conjurés, intimidés par le supplice de leur Chef, se dissiperont, tout rentrera dans le devoir, & vous regnerez avec plus d'autorité que jamais.

Le Roi de Siam convint qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre ; on disposa tout pour arrêter Pitracha le lendemain 18 Mai ; Constance se sépara du Roi en lui recommandant avec beaucoup d'instance le secret dont dépendoit le succès de l'entreprise ; le Prince lui promit de se conformer à son conseil ; mais le Ministre ne fut pas plutôt sorti, que le Roi, dont l'esprit étoit affoibli par la longueur de la maladie, n'eut pas la force de se taire : il se livra tout entier à la douleur & au ressentiment ; tantôt il se plaignoit de Pitracha & de ses complices, tantôt il les menaçoit des supplices les plus cruels.

1688.

La plûpart des domestiques qui approchoient le plus près du Roi étoient vendus au Chef des Conjurés ; ils n'eurent pas plutôt entendu les plaintes de leur maître, qu'ils donnerent avis à Pi-

gion & l'Etat également menacés par Constance & les François ; il ajouta que le Roi, séduit par les artifices des Etrangers, avoit ignoré les attentats dont s'étoient rendus coupables Monpit & Constance ; qu'il falloit livrer à la vengeance de la Nation les deux Favoris, sous l'orgueil & le despotisme desquels les Siamois gémissoient depuis longtems, & chasser les François qui étoient venus leur apporter des arts & des mœurs peu convenables au génie de la Nation ; qu'au reste, il ne demandoit, pour prix du service qu'il avoit eu le bonheur de rendre à la Patrie, que l'aveu & l'approbation de l'Assemblée. A ces mots, Pitracha fut interrompu par des cris de joie : on le proclama Régent du Royaume, & grand Mandarin : les Grands, à la tête desquels étoit Visouta Sundon, qui fut revêtu de la dignité de Barkalon, tomberent aux genoux de Pitracha & lui rendirent presque les mêmes honneurs qu'au Roi ; l'Assemblée conjura avec instance le Régent d'achever de délivrer la Nation du joug que les François avoient voulu lui imposer, & d'enlever à ces Etrangers les deux importantes places dont ils étoient en possession.

C'étoit bien le dessein de Pitracha ; mais il avoit un autre objet à remplir qui ne lui paroissoit pas moins intéressant : on a vu ci-dessus qu'un des deux freres du Roi étoit resté dans le Palais de Judia au pouvoir du Gouverneur de la Capitale, homme puissant & fidelement attaché au sang de ses Rois. L'Usurpateur, qui craignoit que ce Mandarain ne formât un parti en faveur du Prince, & qu'il ne le privât de tout le fruit de son crime, eut recours à la ruse & à l'artifice pour lui enlever le dépôt qui lui étoit confié ; il employa d'abord le nom & l'autorité du Roi : mais le Gouverneur, qui sçavoit que le Monarque étoit au pouvoir de Pitracha, n'eut garde de déférer aux prétendus ordres qu'on lui donnoit de sa part ; on eut beau l'assurer que l'intention du Roi étoit de declarer le Prince, son gendre & son successeur ; le sage Mandarin ne donna point dans le piége. Pitracha ne se rebuta point ; il aposta quelques Mandarins qui avoient autrefois paru les plus zélés Partisans de la Maison Royale : ces Seigneurs se rendirent à Judia : là, feignans d'être mécontens de la révolution, ils déclamoient avec emportement contre Pitracha ; le Gouverneur

de la Capitale ajouta foi à ces fausses démonstrations de zèle, mais tandis qu'il s'applaudissoit de voir le parti qu'il avoit embrassé, fortifié par le secours de ces Seigneurs, les perfides profitoient de sa sécurité pour corrompre les gardes & les domestiques du Prince; les traîtres, non-seulement livrerent leur maître, mais ils le transporterent eux-mêmes hors du Palais, & le conduisirent par des routes détournées jusqu'à quelques lieues de la Capitale, où ils le remirent à une troupe de soldats qui l'emmenerent à Louvo.

Pitracha n'avoit pas attendu le succès de cette entreprise pour se défaire de Monpit : à l'instant de la révolution, le Favori, abandonné de ses partisans, étoit allé chercher un asyle au pieds du Roi; le Régent, qui paroissoit encore conserver quelque respect pour son maître, l'y avoit laissé fort tranquille; mais il le faisoit observer avec soin : Monpit, qui comprenoit qu'il ne seroit pas long-tems en sûreté dans la chambre du Monarque., entreprit de se sauver à la faveur de la nuit; mais en mettant le pied sur le seuil de la porte, il fut saisi & massacré par les satellites de Pitracha; en sorte que le

Roi mourant put entendre de ſon lit les derniers ſoupirs d'un homme qui lui avoit toujours été plus cher que ſa famille & ſes ſujets.

Tout réuſſiſſoit au gré des deſirs du Régent ; il ne lui reſtoit plus, pour ſe voir maître abſolu d'un grand Royaume, que de chaſſer les François des deux forterεſſes qu'ils occupoient : mais quoique rien ne parut plus aiſé à un Prince, maître de pluſieurs millions d'hommes, que de ſe ſaiſir de ſept ou huit cents Etrangers, éloignés de ſix mille lieues de leur Patrie, manquant de tout & ſans aucune eſpérance de ſecours, cependant Pitracha & les Siamois craignoient tellement les François, qu'ils n'oſerent les attaquer de vive force : le grand Mandarin eut recours à ſes artifices ordinaires ; il envoya chercher l'Evêque de Metellopolis & celui de Roſalie (*a*), qui étoient à la tête des Miſſions établies à Siam & dans les Royaumes voiſins : ces Prélats, témoins de la révolution, craignoient avec raiſon une cruelle perſécution de la part du Régent, dont l'attachement à la Religion du Pays

(*a*) M. l'Abbé de Lyonne.

étoit connu; mais le perfide Pitrac les rassura en les comblant d'honnêtetés : il leur protesta que la révolution ne seroit funeste à aucun Chrétien, que loin d'avoir pour les François l'aversion qu'on lui supposoit, il étoit au contraire résolu de cultiver avec soin l'alliance avantageuse conclue avec cette brave Nation, dont il espéroit tirer des services proportionnés à la haute opinion qu'il en avoit conçue; qu'il les prioit donc de se rendre à Bancok & de lui amener le Général François pour concerter avec lui les moyens d'assurer le succès d'une grande entreprise qu'il méditoit & dont il vouloit lui confier l'exécution; en même-tems l'usurpateur ajouta que si M. Desfarges se dispensoit d'obéir, il regarderoit son refus comme une rupture entre les deux couronnes, & qu'il traiteroit tous les François en ennemis.

L'Evêque de Rosalie se rendit seul à Bancok, il exposa à la garnison les ordres de Pitracha : on délibéra si M. Desfarges obéiroit; mais le Gouverneur voulant ôter à l'usurpateur tout prétexte de rupture, sortit de Bancok après avoir fait jurer à son Lieutenant de ne jamais rendre la place, quel-

qu'ordre qu'il pût recevoir de lui pendant ſon abſence.

Dès que Pitracha eut appris que le Général étoit en route, il s'abandonna aux tranſports de la joie la plus vive; il ſe croyoit déjà maître de la deſtinée de François, qui, pour ſauver leur chef, ne balanceroient pas de lui rendre les places dont ils étoient les dépoſitaires. Juſques-là Pitracha avoit diſſimulé la haine qu'il portoit aux Chrétiens & avoit agi avec beaucoup de modération; mais alors il donna libre carriere à ſes ſentimens: il commença par faire enlever les tréſors de Conſtance, & mettre à la queſtion ſon épouſe, pour laquelle il avoit d'abord témoigné beaucoup d'égards & de reſpect. Ce fut-là le ſignal de la perſécution qui s'éleva contre les Chrétiens, tant à Louvo ſous les yeux de la Cour, qu'à Judia; on en arrêta un très-grand nombre de tout âge, de tout ſexe & de toute nation, & on les conduiſit dans des eſpeces de priſons, formées par des enceintes de pieux, où ils étoient expoſés à toutes les injures de l'air: on les arrangoit ſur deux lignes, au nombre de vingt-cinq ou trente, avec une

cangue au col, qui eſt une eſpèce d'échelle, paſſée de telle maniere qu'elle ôte la liberté, & rend toutes les poſtures très-incommodes; les priſons étoient ſi étroites, & les priſonniers ſi ſerrés qu'aucun ne pouvoit ſe remuer ſans faire du mal aux autres.

A ce tourment, s'en joignit un plus ſenſible : c'étoient les mouſquites, eſpèce de moucheron dont la piquûre douloureuſe devenoit inſupportable à des gens qui, ayant les mains liées, ne pouvoient les chaſſer; pour comble de malheur, les pluies qui tombent en abondance tous les ans dans le Royaume, commencerent dans le tems de la perſécution, & acheverent d'accabler ces infortunés : on les trouvoit tous les matins tremblans de froid dans la boue & dans l'eau : pluſieurs moururent de miſere; Pitracha, à qui on rendit compte de la conſtance avec laquelle les Chrétiens ſouffroient, fit publier que tous ceux qui voudroient renoncer à la Foi Chrétienne, ſeroient mis en liberté; il n'y en eut que bien peu qui profiterent de la grace du Tyran; la plûpart de ces hommes qui vivoient dans la molleſſe & le déſordre, préférérent les chaînes à la liberté qu'on leur offroit.

Mais de tous ces malheureux, il n'y en eût point qui furent exposés à plus d'outrages que les jeunes Chrétiennes; presque toutes eurent le malheur de plaire au fils aîné de Pitracha, appellé Soyatan, jeune homme, cruel, feroce, & d'un débordement de mœurs incroyable; ce Mandarin prit part à la persécution, non dans le dessein de faire des prosélytes en faveur de la Religion des Talapoins, dont il se soucioit aussi peu que de celle des Chrétiens, mais pour augmenter son serrail des plus jolies filles des Chrétiens: dès que ses Emissaires lui en avoient découvert quelqu'une dont la beauté, les graces & les talens pouvoient exciter ses desirs, il se la faisoit amener, & lui proposoit pour alternative de mourir ou de consentir à ses desirs. La plûpart préférerent la mort aux caresses du Tyran; on vit des meres chercher des herbes pour défigurer le visage de leurs filles, d'autres leur appliquer des fers chauds sur les joues pour mettre à couvert leur vertu; Soyatan fut le fléau de la jeunesse & de la beauté, jusqu'à ce qu'enfin les reproches de son pere, qui ne pouvoit lui pardonner des mœurs si dépravées, & sur-tout la passion qu'il conçut pour Madame

Conſtance, le dégoûterent d'un genre de vie ſi indigne d'un homme de ſon rang.

Cependant M. Desfarges s'étoit rendu à Louvo, & le Régent lui avoit donné audience avec tout le faſte & la hauteur d'un Barbare; il étoit aſſis ſur un carreau de velours & environné de tous les Mandarins; il avoit à côté de lui quatre ſabres nuds, ſymboles de la ſouveraine Puiſſance, qu'il avoit uſurpée: dès que le Général François eut été introduit dans la ſalle, Pitracha lui demanda d'un ton fier, à quel deſſein il étoit venu dans le Royaume, & ſi ce n'étoit pas pour détruire la Famille Royale, la religion & les mœurs du Pays. A ces mots, Desfarges ſe recria: *Il n'eſt pas ici queſtion de vous juſtifier*, lui répliqua l'Uſurpateur: *votre conduite & vos actions régleront à l'avenir le Jugement que nous devons porter de vous; il s'agit d'écrire ſur le champ à la garniſon de Bancok de ſe rendre ici; vous vous juſtifierez tous enſemble, & ſi vous venez à bout de prouver votre innocence, le Roi occupera votre valeur contre ſes ennemis, ou vous remettra en poſſeſſion de la Place qu'il vous a confiée.* Quoique Desfarges ne ſe fût pas attendu à cet accueil, il répondit ſans

s'étonner, qu'en vain il enverroit un ordre à la garnison de Bancok, qu'elle n'y auroit aucun égard; que la discipline militaire de France étoit telle qu'un Gouverneur hors de sa place, n'y conservoit plus aucune autorité; *si vous voulez être obéi*, ajouta-t-il, *il faut me permettre de m'y rendre moi-même; au surplus, j'espere de la justice des Siamois, que s'ils n'agréent plus mes services & ceux de ma Nation, ils me permettront d'acheter des vaisseaux & des vivres pour retourner dans ma Patrie.* Ce François, qui peu auparavant avoit fierement reclamé Constance comme un homme qui étoit sous la protection du Roi son Maître, & honoré d'un Collier de ses Ordres (*a*), ne demandoit alors pour toute grace que la liberté de sortir du Royaume avec les siens; mais il s'en falloit bien que Pitracha fût disposé à la lui accorder; son dessein étoit de réduire les François à l'esclavage, & peut-être de leur faire expier à tous, par une mort cruelle, l'attachement qu'ils avoient eu pour Constance.

Au reste, quelque fin & rusé que fût l'Usurpateur, il se laissa surprendre par les promesses de Desfarges; il lui per-

(*a*) De l'Ordre de Saint Michel.

mit de retourner à Bancok, mais il l'obligea auparavant de laisser ses deux fils à la Cour pour ôtages de sa foi, & en même-tems d'écrire à M. Bruant, Gouverneur de la forteresse de Mergui, pour lui enjoindre d'en sortir avec sa garnison; M. Bruant pénétra les intentions de Desfarges, & ne déféra point à ses ordres.

Desfarges ne fut pas plutôt parti de Louvo, que Pitracha jugea à propos de ne plus différer sa vengeance & celle de sa Nation contre Constance; il dicta lui-même, sans aucune formalité de Justice, l'arrêt de mort de son ennemi, & en commit l'exécution à son fils l'Oya-Soyatan qui s'en chargea avec avidité. Ce célébre aventurier, qui peu auparavant s'étoit vu à la veille de changer la religion & les mœurs des Siamois, fit voir par la fermeté avec laquelle il se conduisit dans ces derniers momens qu'il étoit digne d'un meilleur sort; au reste, dans l'état déplorable où il étoit réduit, il devoit regarder la mort comme l'heureux terme de ses maux. Dès qu'il eut été arrêté, on lui avoit brûlé la plante des pieds & serré les tempes avec un cercle de fer, pour lui faire avouer les crimes dont on le

ſoupçonnoit; on ajoute qu'on lui avoit ſuſpendu au col la tête de l'infortuné Monpit, qu'on l'accuſoit d'avoir voulu élever au trône.

Quoi qu'il en ſoit, le même jour que l'arrêt de mort fut prononcé dans l'aſſemblée des Madarins, on vint enlever Conſtance de ſa priſon, & on le fit monter ſur un éléphant, qui le conduiſit dans une épaiſſe forêt voiſine de Louvo; dès qu'on fut arrivé au lieu deſtiné pour l'exécution, Soyatan ſignifia à ſon priſonnier qu'il falloit mourir: Conſtance reçut la nouvelle avec beaucoup de tranquillité, il ne demanda pour toute grace à l'Oya que quelques momens pour recommander ſon ame à Dieu: il ſe leva enſuite, & adreſſant la parole au fils de ſon ennemi, *Seigneur*, lui dit-il, *quand je ſerois auſſi coupable qu'on le publie, ma femme & mon fils n'ont point participé à mes deſſeins: ils ſont innocens, ſouffrez que je les mette ſous votre protection, je ne vous demande pour eux ni biens ni honneur, mais la vie & la liberté.* A ces mots il ſe tût en attendant le coup fatal; Soyatan fit ſigne au bourreau d'avancer, le bourreau, d'un revers de ſabre, fendit en deux le malheureux Conſtance.

Ainſi périt à l'âge de quarante-un

ans cet homme celèbre par ses aventures, ses talens, son ambition & sa fin tragique.

Sa mort fut bien tôt suivie de celle des deux freres du Roi; ces Princes, sous le nom desquels Pitracha avoit sçu former un parti, n'eurent pas plutôt vû que le Regent devenu le maître, loin de les faire voir à la Nation, & de les mettre en possession des honneurs qu'ils étoient en droit d'attendre, les resserroit encore davantage, comprirent qu'ils alloient être les victimes de l'ambition de Pitracha; en effet, l'Usurpateur ne voulut pas attendre la mort du Roi pour s'en défaire: dans la crainte que, dès que le Roi auroit les yeux fermés, on ne les proclamât Rois dans les Provinces, & qu'il n'eût à combattre leurs Partisans; au défaut de crimes véritables, Pitracha leur en supposa de faux, il les accusa, dans une assemblée de Mandarins, d'avoir été assez ingrats pour conspirer contre ses jours, dans le tems même qu'au péril de sa vie, il travailloit à leur assurer la Couronne; sur cette accusation, dénuée de toute vraisemblance, la troupe servile condamna les deux malheureux Princes à la mort; on les enferma dans des sacs

de velours, & on les aſſomma à coups de bâton de Sandal.

Le Roi, dont la vie n'étoit plus utile à Pitracha, mourut bien-tôt après: les uns prétendent qu'il fut empoiſonné, d'autres ſoutiennent qu'il mourut de regret & de douleur de ſe voir priſonnier.

Quoi qu'il en ſoit, ce Prince méritoit une deſtinée plus heureuſe; il étoit libéral, bienfaiſant, généreux & reconnoiſſant. On ne peut nier que ſes mœurs ne fuſſent pures, & ſa conduite ſage & circonſpecte: il déteſtoit l'oiſiveté & la molleſſe dans leſquelles languiſſent tous les Rois de l'Orient: il partageoit ſon tems entre les devoirs de la Royauté & les plaiſirs convenables à un Prince: ſes vues étoient nobles & élevées. Le projet qu'il conçut d'introduire les mœurs, les arts & les ſciences de l'Europe dans ſes Etats, annonce beaucoup de grandeur d'ame. Les Ambaſſades qu'il envoyoit ſans ceſſe dans les principales Cours de l'Aſie avec de riches préſens, font d'autant plus d'honneur à ſa générosité & à ſes lumieres, qu'il n'avoit d'autre but que d'augmenter le commerce & les connoiſſances de ſes ſujets. Au reſte, quoi-

que ce Prince fut trop instruit pour être attaché aux dogmes extravagans qu'enseignent les Talapoins, la politique le rendit toujours sourd & inébranlable aux vives & pressantes sollicitations des Musulmans & des Chrétiens, qui s'efforcerent en différens tems de lui faire embrasser leurs Religions ; il se contenta de permettre aux uns & aux autres de prêcher publiquement leurs dogmes : pour lui, il vécut comme presque tous les Princes de l'Asie, convaincu de l'existence d'un Etre suprême, mais sans lui rendre aucun culte. Le goût qu'il avoit pour les arts & les mœurs de l'Europe, l'amitié, les bienfaits & les caresses qu'il prodiguoit aux Etrangers qui paroissoient avoir du courage & des talens, le rendirent odieux à ses sujets, à l'égard desquels il s'obstina toujours à garder la morgue & l'orgueil du despotisme. Il faut pourtant avouer que les honneurs qu'il se faisoit rendre, ne l'enivroient pas au point de se croire, à l'exemple des autres Rois des Indes, une espèce de Divinité ; à peine se regardoit-il comme un Prince puissant : Constance l'avoit convaincu que c'est le nombre, la valeur, les travaux &

l'industrie des sujets qui sont la véritable force des Empires, & non de vains trésors inutiles au bonheur des peuples. C'étoit aussi par cette raison qu'il vouloit inspirer aux Siamois l'activité, l'application & le courage des Européens ; mais ce Prince eût vécu cent ans, qu'il n'eût pas réussi dans son dessein : le climat, la Religion, les mœurs, étoient des obstacles trop difficiles à vaincre. Entreprendre d'aguerrir les Siamois, c'étoit vouloir forcer les loix de la Nature.

Le Roi n'eut pas plutôt les yeux fermés, que Pitracha s'assit sur le trône : peu après il présenta sa main, teinte du sang de la famille Royale, à la Princesse, qui n'avoit pas encore eu le tems d'essuyer ses larmes. La crainte de se voir confondue dans la foule après avoir joui long-tems des honneurs qu'on ne défere qu'aux têtes couronnées, & peut-être d'éprouver un sort aussi tragique que celui de ses oncles, détermina la Princesse à cette alliance, qui auroit dû lui faire horreur.

Pitracha, par ce mariage, demeura paisible possesseur d'une couronne achetée par tant de crimes : au reste, la Nation entiere applaudit à la révolution ;

il ordonna à ses sujets d'attaquer les François dans tout le Royaume, & de les arrêter.

Il n'y avoit gueres alors plus de cinq cents de ces Etrangers à Siam, dont environ quatre cents dans la forteresse de Bancok & de Mergui, & cent dispersés dans les provinces ou dans les villes de Judia & de Louvo; le reste servoit sur les vaisseaux du feu Roi qu'on avoit envoyés en course; ceux qui étoient à la Cour ou dans le Royaume furent mis aux fers, mais ce ne fut pas sans s'être défendus avec beaucoup de courage; plusieurs aimerent mieux se faire tuer que de se voir privé de la liberté; & leur résistance coûta la vie à beaucoup de Siamois.

Cependant deux armées innombrables formoient le siége de Bancok & de Mergui. A la maniere dont les Siamois dresserent leurs batteries, les François comprirent que ce peuple avoit déjà fait quelques progrès dans l'art militaire; mais le courage & la fermeté, les premieres vertus d'un soldat, leur manquoient, & c'est ce qui sauva les François. En effet, ces braves Etrangers n'étoient qu'au nombre de deux cents

cinquante

cinquante dans la forteresse de Bancok, qui étoit ouverte de tous les côtés, & ils manquoient de vivres & de munitions de guerre.

Mais ils en imposerent tellement, par leur contenance & par quelques sorties, aux Siamois, que jamais ces lâches agresseurs n'oserent les attaquer de près; le siége traîna en longueur. Ceux qui étoient renfermés dans Mergui; place située sur la mer, ne montoient pas à plus de cent cinquante hommes, parmi lesquels on comptoit plusieurs Anglois; ils dûrent leur salut à du Bruant, Gouverneur de la Place, homme également recommandable par son courage & sa vigilance; cet Officier, dont le poste étoit bien plus éloigné de Juthia & de Louvo que Bancok, n'apprit la révolution que fort tard, & d'une maniere confuse & incertaine; mais la fuite des Ouvriers Siamois qu'on lui avoit donnés pour fortifier sa Place, & qui tous l'abandonnerent en une nuit, excita sa défiance; il conçut qu'il étoit survenu quelque changement dans les affaires. La Lettre que Desfarges avoit été forcé de lui écrire pour l'exhorter à rendre la Place confirma ses soupçons: afin d'être prêt à tout événement, il s'appliqua sans relâ-

[illegible] fortifications de [illegible] de vivres ; [illegible] d'arrêter une [illegible] Roi de Siam, [illegible] trouva [illegible] qu'il avoit [illegible] resif[illegible] par une [illegible] ; il re- [illegible] de cette [illegible] de [illegible] qu'elle s'ap- [illegible] dispo- [illegible] garnison dé- [illegible] canon [illegible] inspira [illegible] plus [illegible] mais [illegible] qu'ils n'au- [illegible] malheur [illegible] & de [illegible].

[illegible] & les [illegible] d'aller cher- [illegible] jusqu'au [illegible] ; [illegible] Place, sans qu'il [illegible].

Le [illegible] alors qu'il falloit [illegible] ; mais

il ne put consentir à devoir son salut à une capitulation avec des Siamois. Il sortit de la forteresse en homme qui vouloit être le maître de sa destinée; dès que les assiégeans virent les François s'avancer à eux en ordre de bataille, ils s'enfuirent & leur laisserent les passages libres jusqu'a la mer; du Bruant profita de la lâcheté des Siamois pour faire embarquer sa petite Troupe; mais les Siamois, qui examinoient de loin ses mouvemens, n'eurent pas plutôt apperçu le dessein des Européens, qu'ils résolurent de s'y opposer; les uns se jettent dans la forteresse abandonnée, & en dirigent l'artillerie contre les François; les autres s'avancent pour les poursuivre; plusieurs galeres appareillent en même tems dans le port pour enlever les deux vaisseaux sur lesquels s'embarquoient les assiégés : il y eut d'abord quelque confusion dans l'embarquement, plusieurs François même furent tués; mais du Bruant, à la tête des plus braves, soutint avec tant de résolution le choc des ennemis, qu'enfin il les éloigna; pour les galeres, la contenance des vaisseaux leur en imposa tellement, qu'elles n'oserent jamais engager le combat.

Cependant du Bruant sépara sa troupe & mit les Anglois sur un vaisseau & les François sur l'autre ; mais à peine étoit-il sorti du port, que plusieurs vaisseaux montés par des Portugais & des Hollandois l'atteignirent. On le somma de se rendre ; il ne répondit que par des décharges réitérées d'artillerie : les Anglois ne témoignerent pas le même courage, car sur l'assurance que les ennemis leur donnerent qu'on ne leur feroit aucun mal, ils rendirent la frégate ; mais pour prix de leur crédulité, ils furent arrêtés & mis aux fers ; les François continuerent leur route malgré les ennemis ; au reste, le danger auquel ils venoient d'échapper ne fut rien en comparaison de ceux qui les attendoient ; ils éprouverent tous les malheurs auxquels on est exposé dans une longue & malheureuse navigation : l'eau & les vivres leur manquerent plusieurs fois, les Officiers qui se hazarderent de descendre sur ces côtes pour en acheter furent faits esclaves ; enfin après s'être vû cent fois sur le point de périr par la tempête, la frégate tomba entre les mains des Anglois, qui s'en emparerent, parce qu'elle appartenoit aux Siamois avec lesquels ils étoient en guerre.

Du Bruant n'arriva à Pondichéry avec les débris de sa Garnison que le 15 Janvier 1689.

Les François renfermés dans la forteresse de Bancok ne signalerent pas moins leur courage, il y avoit déja plus de six semaines que le siége étoit commencé, lorsqu'il arriva un événe- qui acheva d'ôter aux Siamois l'espérance de faire les François prisonniers; un Officier appellé Saint-Coy, qui navigeoit sur le Menam avec une petite barque, se vit tout-à-coup investi par un grand nombre de vaisseaux Siamois qui se preparérent à l'enlever; Saint-Coy n'avoit sur son bord que deux hommes sur le courage desquels il croyoit pouvoir compter : l'un d'eux s'enfuit & se sauva à la nage : l'Officier comprenant qu'il lui seroit impossible de résister à la multitude de ses ennemis, se détermina à périr, mais il voulut envelopper dans sa perte un grand nombre de Siamois; en conséquence, il dispose sur le pont une partie de ses poudres, ses grenades & ses mousquets chargés; & se retire à la porte de sa chambre, en attendant l'ennemi;

les Siamois ne tardent pas à l'aborder, ils montent en foule dans la barque, croyant courir à un butin facile ; lorsque Saint-Coy se fut apperçu qu'il y en avoit un grand nombre, il mit le feu aux poudres qui les firent tous sauter en l'air, ou tués ou blessés ; le brave Officier & son soldat ne reçurent aucun mal, mais la barque fut si maltraitée qu'elle échoua, les Siamois, qui croyoient les poudres épuisées, accoururent avec la même précipitation; Saint-Coy mit aussitôt le feu à plusieurs barils de poudre qu'il avoit réservés. Cette seconde attaque eut le même succès que la premiere, tous les Siamois qui étoient entrés sur le vaisseau sans précaution furent tués ou blessés, mais Saint-Coy n'eut pas le tems de se jetter à l'eau, comme c'étoit son dessein, il périt au milieu de ses ennemis, son compagnon gagna le bord du fleuve & fondit le sabre à la main sur une troupe de Siamois, dont il tua cinq ou six ; mais enfin il mourut accablé par le nombre & combattant jusqu'au dernier soupir.

On ne sçauroit croire combien cette action, qui coûta la vie à plusieurs centaines de Siamois fit d'impression sur l'esprit de toute la Nation ; la vue d'un

seul François inspiroit la plus grande frayeur à des troupes entieres d'Indiens. Pitracha lui même, quoiqu'au désespoir de ne pouvoir se rendre maître d'une poignée d'Européens avec des armées de trois ou quatre cens mille hommes ne put s'empêcher de faire éclater l'admiration que lui donnoit la valeur héroïque des Francois ; il écrivit à Desfarges, *que le bruit des exploits des François étoit parvenu jusqu'à lui, & le rendoit encore plus sensible au triste sort qui menaçoit de si braves gens ; vous*, ajoutoit l'Usurpateur, *qui avez l'honneur de les commander, pourquoi vous obstinez-vous à les faire périr ? Ignorez-vous que quand même pour ménager le sang de mes Sujets, je les empêcherois de vous attaquer, vous auriez toujours des ennemis plus redoutables qu'eux à combattre, la faim & les maladies. Le seul moyen de les sauver, c'est de vous rendre ici comme vous m'en avez donné votre parole; je veux employer leur valeur & les combler de mes bienfaits.*

Desfarges, qui connoissoit le caractère de Pitracha, lui manda pour toute réponse, que lorsque ses vivres seroient épuisées il sortiroit avec sa garnison pour aller chercher la mort au milieu des Sia-

mois, mais qu'en la recevant il espéroit la porter à tant d'autres, qu'on se souviendroit à jamais du nom François dans le Royaume de Siam.

Vers le même tems arriverent dans le fleuve Menam deux vaisseaux, dont les Officiers & l'équipage étoient François, mais comme ils ignoroient la révolution, ils se laisserent surprendre par les caresses & les artifices des Indiens qui les engagerent à débarquer; ils ne furent pas plutôt descendus au milieu des Siamois, qu'ils apprirent ce qui s'étoit passé; tout ce que purent faire ces braves gens, fut de s'ouvrir passage l'épée à la main jusqu'à Bancok; ce renfort inspira un nouveau courage à la garnison.

Cependant Pitracha, ennuyé de la longueur du siége, s'avisa d'un expédient qui étonna les Francois; il envoya chercher l'Evêque de Metellopolis, & lui ordonna d'aller signifier à Desfarges que s'il ne se rendoit à Louvo avec sa garnison, conformément à la parole qu'il *lui* en avoit donné, il alloit faire mettre à la bouche du canon tous les Missionnaires & les Chrétiens qui étoient dans *ses* Etats.

Le Général répondit qu'il ne demandoit pas mieux que d'évacuer la forte-

reſſe de Bancok & la rendre à Pitracha, mais qu'il ne livreroit jamais à la diſcrétion de ce Prince les troupes que ſon maître lui avoit confiées ; qu'il s'en retourneroit volontiers dans ſa Patrie, comme il l'avoit demandé pluſieurs fois, pourvû qu'on lui fournît des vivres & des vaiſſeaux.

Pitracha ne pouvoit conſentir à ſe voir arracher ſa proie, mais l'arrivée d'un vaiſſeau de guerre François lui inſpira plus de modération, il conſentit à une négociation, & pour la terminer au plutôt, il envoya le Barkalon au camp des aſſiégeans ; enfin après quelques conférences, on convint que le Roi de Siam fourniroit des vivres & trois frégates aux François pour les conduire à Pondichery, qu'ils emporteroient leurs armes & leurs effets, qu'on relâcheroit les François arrêtés dans le Royaume ; & que Desfarges de ſon côté, laiſſeroit à Siam l'Evêque de Metellopolis & un Négociant en qualité d'otages pour aſſurer le retour des frégates.

On étoit prêt de ſigner le Traité, lorſqu'un nouvel incident manqua de faire échouer la négociation ; on a vu ci-deſſus que la veuve de Conſtance avoit été arrêtée dans ſon Palais auſſi-tôt après la

mort de son époux ; non-seulement l'U-surpateur avoit confisqué ses biens, mais sur le soupçon qu'elle en avoit détourné une partie, il la fit appliquer à la question ; cette femme, jeune & belle, tomba évanouie, & mourante au milieu des cris & des larmes de sa famille, témoin des indignités qu'on lui faisoit endurer ; bien-tôt on l'arracha de sa maison pour la conduire dans une des écuries du Palais, où elle ne subsista que des aumônes des Missionnaires ; prisonniere, manquant de tout, accablée de douleur & de misere, Madame Constance sembloit avoir épuisé toutes les rigueurs du sort ; cependant la fortune lui réservoit de nouveaux outrages ; elle eut le malheur de plaire à l'Oya-Soyatan, ce Prince cruel qui avoit porté la débauche jusqu'à exiger de force les faveurs de toutes les filles Chrétiennes. Dès que le fils de l'U-surpateur l'eut apperçue, il brûla pour elle des feux les plus violens, & lui proposa de consentir à ses desirs ; mais Madame Constance qui conservoit un tendre souvenir de son époux, & qui d'ailleurs étoient pleine de religion & de courage, rejetta avec horreur les propositions de l'Oya ; Soyatan ne se rebuta point, il offrit sa main à Madame Consf-

tance en l'aſſurant que c'étoit le ſeul moyen qu'il eût trouvé pour dérober ſon fils à la vengeance de la Nation Siamoiſe, qui vouloit pourſuivre ſur ce jeune enfant la mémoire de ſon pere. Mais l'infortunée veuve ne put jamais conſentir à paſſer entre les bras du bourreau de ſon mari, & à être enfermée dans un ſerrail pour y être compagne d'une multitude de femmes idolâtres, qui ſous le nom honorable d'épouſes, ne ſont au fond que des victimes dévouées à l'incontinence & à la brutalité d'un Tyran; elle proteſta donc qu'on ne lui reprocheroit jamais d'avoir racheté la vie de ſon fils & la ſienne en trahiſſant la mémoire de ſon mari; Soyatan perſuadé que le tems adouciroit la fierté de Madame Conſtance, la fit traiter avec plus d'égards, il lui donna un appartement honnête & plus de liberté; mais ſes ſoins devinrent inutiles; plus il témoignoit d'amour, plus il recevoit de marques de haine & d'averſion; le Prince devenu furieux eut enfin recours à la violence pour ſatisfaire ſes deſirs, il fit enlever l'objet de ſa paſſion par quatre Mores qui la lui amenerent dans ſon appartement: mais cette femme jetta des cris ſi lamentables, elle parut tellement ſaiſie

de douleur & d'effroi, que Soyatan craignant qu'elle n'expirât à ses yeux, la renvoya; bien-tôt après il se repentit de son excès de complaisance, & envoya son Médecin annoncer à Madame Constance qu'il falloit se résoudre à mourir, elle & son fils, ou à se rendre aux empressemens du Prince.

La vertueuse Japonoise, soutenue par le courage & l'éloquence de son ayeule, qui ne cessoit de lui rappeller la vertu & la gloire de ses ancêtres, qui avoient obtenu la palme du martyre dans les persécutions du Japon, méprisa les menaces de son indigne amant; celui-ci la fit accuser sur le champ du crime de péculat; parce qu'on avoit trouvé dans les papiers de son mari l'énumération de quelques sommes d'argent dont il n'avoit pas spécifié l'emploi; Madame Constance parut devant les Juges qui étoient secrettement vendus au Prince: elle se justifia sans peine; mais quel dut être son étonnement, lorsque le lendemain elle vit entrer dans son appartement un de ses Juges qui lui signifia que si dans trois jours Soyatan n'étoit pas content d'elle, elle devoit s'attendre à recevoir, ainsi que tous ses parens, cent coups de bâton pour le prétendu crime de pécu-

lat, dont elle étoit accusée! Madame Constance, interdite & épouvantée, lui demanda s'il auroit l'iniquité de condamner une infortunée dont il connoissoit l'innocence. *N'en doutez point, lui répondit le Mandarin; si j'en agissois autrement, je serois un homme perdu.* Eh! bien, lui dit Madame Constance, poursuivez, je suis prête à tout; mais que jamais Soyatan n'espere triompher de la vertu d'une femme qui sçaura le braver jusqu'à la mort.

Le délai de trois jours étant expiré, Madame Constance fut citée au même Tribunal, & interrogée une seconde fois sur l'emploi des sommes qu'on l'accusoit d'avoir détournées; elle répondit comme la premiere fois, que, ne s'étant jamais mêlée des affaires de son mari, il étoit étonnant qu'on voulût lui faire rendre compte de sommes qu'elle n'avoit jamais vûes: sur cette réponse, on la condamna à recevoir sur le champ cent coups de bâton; mais elle n'en avoit pas reçu la moitié qu'elle tomba évanouie; on lui fit grace du reste, dans la crainte de la faire expirer sous les coups; lorsqu'elle fut revenue à elle, le premier objet qui se présenta à ses yeux, ce furent ses tantes, ses freres & ses on-

cles renversés par terre & meurtris de coups; Soyatan les avoit fait envelopper dans la même accusation, & condamner au même supplice, pour les punir d'avoir soutenu contre lui la vertu de Madame Constance.

Cette femme, dont le sort étoit si déplorable, ne fut pas plutôt guérie de ses blessures qu'on la transporta de Louvo à Judia: on la conduisit au Palais du Roi, où on lui montra un très-bel appartement, que Soyatan lui faisoit construire; cette nouvelle, qui lui annonçoit de nouveaux combats à soutenir, l'accabla plus que les coups qu'elle avoit reçus; elle forma le généreux dessein de périr mille fois plutôt que de devenir la proie d'un amant si féroce; bien-tôt le courage d'un Officier François la déroba aux fureurs de Soyatan. Voici comme la chose arriva.

La mere de Madame Constance s'étoit réfugiée au quartier des Japonois, lors du désastre de sa famille; elle y tomba dangereusement malade, & demanda à voir sa fille avant que de mourir; les Siamois, dont les mœurs sont à peu-près les mêmes que celles des Chinois, ont pour leurs parens le respect le plus grand, & rien chez ce peuple n'est plus sacré que

les devoirs des enfans envers les Auteurs de leurs jours ; Madame Conſtance demanda & obtint la permiſſion d'aller voir ſa mere & de la conſoler;elle trouva dans la maiſon où elle logeoit un jeune Officier François, appellé Sainte-Marie, qui avoit reçu quelques ſervices de M. Conſtance; cet Européen, brave, intrépide & plein de reconnoiſſance, offrit ſes ſervices à la femme de ſon bienfaiteur ; Madame Conſtance les accepta ſans balancer, & lui propoſa de la conduire avec ſon fils à Bancok ; Sainte-Marie y conſentit, & vint la prendre la nuit chez ſa mere, & la conduiſit avec ſon fils & une femme de chambre dans un balon qu'il tenoit prêt ſur le fleuve, où elle s'embarqua ſans être apperçue de perſonne.

Mais ce n'étoit pas aſſez, il falloit pénétrer juſqu'à Bancok, au milieu d'une infinité de corps-de-gardes qu'on avoit diſpoſé ſur l'un & l'autre rivage, afin d'arrêter tous les vaiſſeaux qu'on trouveroit ſans paſſeports; Madame Conſtance, qui n'ignoroit pas le danger qui la menaçoit, conjura ſon généreux libérateur de la précipiter dans le fleuve avec ſon fils au moindre mouvement que feroient les Siamois pour l'attaquer ; mais

le balon qui étoit très-petit ne fut point apperçu, & il arriva le lendemain à Bancok.

La garnison applaudit avec transport au courage de Sainte-Marie; mais Desfarges, à qui la destinée des François étoit confiée, condamna l'action de l'Officier François, & déclara tout haut qu'il le puniroit & rendroit Madame Constance aux Siamois, qui déja la reclamoient & protestoient qu'ils ne signeroient jamais la capitulation qu'elle ne leur fût rendue. On ne sçauroit exprimer quelle fut la douleur de cette femme infortunée, lorsqu'elle apprit qu'elle ne devoit point compter sur la protection des François, qu'elle avoit toujours regardés comme ses dieux tutélaires. *Eh! quoi*, s'écrioit-elle, en gémissant, *la veuve de Constance sera donc la seule malheureuse au monde qui ne trouvera point d'asyle sous la banniere des François:* les larmes, les plaintes, le désespoir de cette femme toucherent les Officiers, tous firent entendre à Desfarges qu'il y auroit de la honte & de la lâcheté à abandonner à la discrétion des Siamois la veuve d'un homme qui avoit voulu rendre des services signalés à la Nation; en vain Desfarges assembla deux fois le Conseil de

Guerre pour faire changer de résolution aux Officiers ; en vain leur représenta-t-il qu'en accordant un asyle à une femme & à un enfant, on hazardoit la vie de tous les Chrétiens etablis dans le Royaume de Siam ; la générosité l'emporta sur le danger, & les Officiers protesterent d'une voix unanime de verser jusqu'à la derniere goutte de leur sang pour le salut d'une femme qui s'étoit mise sous la protection de la France.

Desfarges, persuadé que la grandeur d'ame des Officiers ne pouvoit qu'être funeste aux François sans sauver Madame Constance, se détermina à user de toute son autorité pour la remettre entre les mains des Siamois ; mais avant que d'employer la force, il envoya l'Evêque de Metellopolis à Madame Constance pour la résoudre à se retirer d'elle-même ; le Prélat lui représenta que sa retraite à Bancok exposoit le Séminaire, sa propre famille & tous les François aux plus terribles dangers : il l'exhorta à se sacrifier généreusement pour la cause commune : mais l'eloquence & l'autorité de l'Evêque furent inutiles. Madame Constance lui répondit avec fermeté, qu'aucun intérêt ne devoit l'emporter sur son honneur, & la religion de son

fils également menacés, & qu'elle étoit résolue de rester à Bancok jusqu'à ce qu'on l'en arrachât de force, c'est ce qui arriva bien-tôt après: un Officier François vint la prendre avec son fils de la part du Gouverneur, & la conduisit tremblante & éperdue jusqu'au balon que les Siamois tenoient prêt pour la recevoir.

Madame Constance arriva bien-tôt après à Judia, mais elle n'y éprouva pas les traitemens qu'elle avoit lieu d'appréhender; Soyatan renonça à sa passion pour une femme capable de se porter aux plus grandes extrêmités, plutôt que de devenir la concubine du bourreau de son époux; mais il eut la lâcheté de se venger sur le fils du mépris que la mere avoit fait éclater contre lui à la face de tout le Royaume; ce jeune enfant, qui ne pouvoit être pour Soyatan un objet de crainte & d'allarmes, fut mis à mort, & Madame Constance condamnée à passer toute sa vie dans les cuisines du Palais. Tel fut le sort d'une femme qui s'étoit vûe sur le point d'être Reine d'un grand & riche Royaume.

Cependant la négociation que l'aventure de Madame Constance avoit suspendue fut reprise avec chaleur, & le Traité signé; les Siamois fournirent aux

François des vivres, & trois frégates ſur leſquelles s'embarquerent la Garniſon & les Miſſionnaires; les François arriverent heureuſement à Pondichery au mois de Février 1689.

La guerre ſanglante que Louis XIV avoit alors à ſoutenir contre toute l'Europe, jalouſe de ſa gloire & de ſes ſuccès, ne l'empêcha pas d'envoyer une puiſſante eſcadre dans les mers des Indes, pour tirer vengeance de la mort du Roi de Siam ſon allié; mais la puiſſance des Anglois & des Hollandois dans les Indes arrêta les effets de ſon juſte reſſentiment, & préſerva le Royaume de Siam de l'orage qui le menaçoit.

Fin du dixiéme & dernier Volume.

TABLE.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, les Tomes IX & X de l'*Histoire des Conjurations*, *&c.* & j'ai cru que l'impression pouvoit en être permise. A Paris, le deuxième Janvier 1761.

TRUBLET.

Le Privilége & l'Enregistrement se trouvent à la fin du Tome troisiéme.

